This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

~~NS. 97 A. 10.~~

Vet. Fr. III A. 403

LETTRES

SPIRITUELLES

DE FÉNELON

NS : 97 a . 10

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

LETTRES

SPIRITUELLES

DE FÉNELON

ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE

PAR

M. SILVESTRE DE SACY

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE

TOME DEUXIÈME

PARIS

J. TECHENER, LIBRAIRE

PLACE DU LOUVRE, 20

M DCCC LVI

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
OF OXFORD
LIBRARY

LETTRES SPIRITUELLES

DE

FÉNELON.

*

AVIS

SUR L'EXERCICE DE LA DIRECTION.

—

CXIII.

SUR LES SCRUPULES ET LEURS REMÈDES.

Je suis véritablement affligé, monsieur, des peines que vous m'apprenez que madame votre sœur souffre. J'ai vu souvent, et je vois encore tous les jours des personnes que le scrupule

ronge. C'est une espèce de martyre intérieur : il va jusqu'à une espèce de déraison et de désespoir, quoique le fond soit plein de raison et de vertu. L'unique remède contre ces peines est la docilité. Il faut examiner à qui est-ce qu'on donne sa confiance ; mais il faut la donner à quelqu'un, et obéir sans se permettre de raisonner. Qu'est-ce que pourroit faire le directeur le plus saint et le plus éclairé, pour vous guérir, si vous ne lui dites pas tout, et si vous ne voulez pas faire ce qu'il dit ? Il est vrai que, quand on est dans l'excès de trouble que le scrupule cause, on est tenté de croire qu'on ne peut être entendu de personne, et que les plus expérimentés directeurs, faute d'entendre cet état, donnent des conseils disproportionnés ; mais c'est une erreur d'une imagination dominante, qui n'aboutit qu'à une indocilité incurable, si on la

suit. Doit-on se rendre juge de sa propre conduite, dans un état de tentation et de trouble où l'on n'a qu'à demi l'usage de sa raison? N'est-ce pas alors, plus que jamais, qu'on a besoin de redoubler sa docilité pour un directeur, et sa défiance de soi? Ne doit-on pas croire que Dieu ne nous manque point dans ces rudes épreuves, et qu'alors il éclaire un directeur dans lequel on ne cherche que lui, afin qu'il nous donne des conseils proportionnés à ce pressant besoin? Dieu ne permet pas que nous soyons *tentés au-dessus de nos forces*, comme saint Paul nous l'assure [1]. Mais c'est aux âmes simples et dociles qu'il promet de leur tendre toujours la main dans ces violentes tentations. C'est manquer à Dieu, c'est lui faire injure, c'est mal juger de sa

[1] I Cor. x. 13.

bonté, que de douter qu'il ne donne à un bon directeur tout ce qu'il faut pour nous préserver du naufrage dans cette tempête. Je conviens qu'il faut tolérer dans une personne, pendant l'excès de sa peine, certaines impatiences, certaines inégalités, certaines saillies irrégulières, et même certaines contradictions de paroles ou de conduite passagère ; mais il faut qu'après ces coups de surprise le fond revienne toujours, et qu'on y trouve une détermination sincère à une docilité constante.

Pour tout le reste, il dépend du détail que j'ignore. Mais enfin, quelque remède que madame votre sœur cherche, quelques changements qu'elle veuille essayer, à quelque pratique qu'elle recoure, il lui faut un directeur qu'elle ne quitte point. Changer de directeur, c'est se rendre maître de la

direction, à laquelle on devroit être soumis. Une direction ainsi variée n'est plus une direction; c'est une indocilité qui cherche partout à se flatter elle-même. La plus sévère de toutes les pénitences est l'humiliation intime de l'esprit; c'est le renoncement à se croire et à s'écouter; c'est l'humble dépendance de l'homme de Dieu; c'est la pauvreté d'esprit, qui, selon l'oracle de Jésus-Christ, rend l'homme bienheureux : autrement on tourne la mortification en aliment secret de l'amour-propre. Tâchez de faire en sorte qu'elle se fixe, et qu'elle captive son esprit avec foi en la bonté de Dieu, et qu'elle obéisse simplement. C'est la source de la paix.

CXIV.

IMPORTANCE DE S'OUVRIR SUR LES PETITES CHOSES, ET DE RENONCER A CE QU'ON APPELLE ESPRIT.

Il y a une chose dans votre lettre qui ne me plaît point, c'est de croire qu'il ne faut point me dire les petites choses qui vous occupent, parce que vous supposez que je les méprise, et que j'en serois fatigué. Non, en vérité, je ne méprise rien, et je serois moi-même bien méprisable si j'étois méprisant. Il n'y a personne qui ne soit malgré soi occupé de beaucoup de petites choses. La vertu ne consiste point à n'avoir pas cette multitude de pensées inutiles; mais la fidélité consiste à ne les suivre pas volontairement, et la simplicité de-

mande qu'on les dise telles qu'elles sont. Ces choses, il est vrai, sont petites en elles-mêmes; mais il n'y a rien de si grand devant Dieu qu'une âme qui s'apetisse pour les dire sans écouter son amour-propre. D'ailleurs ces petites choses feront bien mieux connoître votre fond que certaines choses plus grandes, qui sont accompagnées d'une plus grande préparation, et de certains efforts où le naturel paroît moins. Un malade dit tout à son médecin, et il ne se contente pas de lui expliquer les grands accidents; c'est par quantité de petites circonstances qu'il le met à portée de connoître à fond son tempérament, les causes de son mal, et les remèdes propres à le guérir. Dites donc tout, et comptez que vous ne ferez rien de bon qu'autant que vous direz tout ce que la lumière de Dieu vous découvrira pour vous le faire dire.

Je trouve que vous avez raison de ne souhaiter pas de lire présentement sainte Thérèse : ce qui vous en empêche est très bon. Vous ne serez jamais tant selon le bon plaisir de Dieu que quand vous renoncerez à ce qu'on appelle esprit, et que vous négligerez le vôtre, comme une femme bien détrompée du monde renonce à la parure de son corps. L'ornement de l'esprit est encore plus flatteur et plus dangereux. Lisez bien saint François de Sales. Il est au-dessus de l'esprit ; il n'en donne point, il en ôte, il fait qu'on n'en veut plus avoir ; c'est une maladie dont il guérit. *Bienheureux les pauvres d'esprit*[1] ! Cette pauvreté est tout ensemble leur trésor et leur sagesse.

[1] Matth. v. 3.

CXV.

ÊTRE FIDÈLE A DÉCLARER LES PEINES INTÉRIEURES.

Je ne suis nullement surpris de vos peines. Il est naturel que vous les ressentiez. Elles doivent seulement servir à vous faire sentir votre impuissance, et à vous faire recourir humblement à Dieu. Quand vous sentez votre cœur vaincu par la peine, soyez simple et ingénue pour le dire. N'ayez point de honte de montrer votre foiblesse, et de demander du secours dans ce pressant besoin. Cette pratique vous accoutumera à la simplicité, à l'humilité, à la dépendance. Elle détruira beaucoup l'amour-propre, qui ne vit que de déguisements, pour faire bonne mine

quand il est au désespoir. D'ailleurs, cherchez à vous amuser à toutes les choses qui peuvent adoucir votre solitude et vous garantir de l'ennui, sans vous passionner ni dissiper par le goût du monde. Si vous gardiez sur le cœur vos peines, elles se grossiroient toujours, et elles vous surmonteroient enfin. Le faux courage de l'amour-propre vous causeroit des maux infinis. Le venin qui rentre est mortel ; celui qui sort ne fait pas grand mal. Il ne faut point avoir de honte de voir sortir le pus qui sort de la plaie du cœur. Je ne m'arrête nullement à certains mots qui vous échappent, et que l'excès de la peine vous fait dire contre le fond de votre véritable volonté. Il suffit que ces saillies vous apprennent que vous êtes foible, et que vous consentiez à voir votre foiblesse et à la laisser voir à autrui.

CXVI.

POURQUOI ET COMMENT ON DOIT S'OUVRIR DANS SES PEINES. MANIÈRE DE CONVERSER AVEC DIEU.

Rien n'est meilleur que de dire tout. On ouvre son cœur ; on guérit ses peines en ne les gardant point : on s'accoutume à la simplicité et à la dépendance ; car on ne réserve que les choses sur lesquelles on craint de s'assujettir : enfin on s'humilie, car rien n'est plus humiliant que de développer les replis de son cœur pour découvrir toutes ses misères ; mais rien n'attire tant de bénédiction.

Ce n'est pas qu'il faille se faire une règle et une méthode de dire avec une exactitude scrupuleuse tout ce qu'on

pense : on ne finiroit jamais, et on seroit toujours en inquiétude, de peur d'oublier quelque chose. Il suffit de ne rien réserver par défaut de simplicité et par une mauvaise honte de l'amour-propre, qui ne voudroit jamais se laisser voir que par ses beaux endroits ; il suffit de n'avoir nul dessein de ne dire pas tout selon les occasions : après cela, on dit plus ou moins sans scrupule, suivant que les occasions et les pensées se présentent. Quoique je sois fort occupé, et peut-être souvent fort sec, cette simplicité de grâce ne me fatiguera jamais ; au contraire, elle augmentera mon ouverture et mon zèle. Il ne s'agit point de sentir, mais de vouloir. Souvent le sentiment ne dépend pas de nous ; Dieu nous l'ôte tout exprès pour nous faire sentir notre pauvreté, pour nous accoutumer à la croix par la sécheresse intérieure, et pour

nous purifier, en nous tenant attachés à lui sans cette consolation sensible. Ensuite il nous rend ce soulagement de temps en temps, pour compatir à notre foiblesse.

Soyez avec Dieu, non en conversation guindée, comme avec les gens qu'on voit par cérémonie et avec qui on fait des compliments mesurés, mais comme avec une bonne amie qui ne vous gêne en rien, et que vous ne gênez point aussi. On se voit, on se parle, on s'écoute, on ne se dit rien, on est content d'être ensemble sans se rien dire; les deux cœurs se reposent et se voient l'un dans l'autre, ils n'en font qu'un seul; on ne mesure point ce qu'on dit, on n'a soin de rien insinuer, ni de rien amener; tout se dit par simple sentiment et sans ordre; on ne réserve, ni ne tourne, ni ne façonne rien; on est aussi content le jour qu'on

a peu parlé, que celui qu'on a eu beaucoup à dire. On n'est jamais de la sorte qu'imparfaitement avec les meilleurs amis; mais c'est ainsi qu'on est parfaitement avec Dieu, quand on ne s'enveloppe point dans les subtilités de son amour-propre. Il ne faut point aller faire à Dieu des visites, pour lui rendre un devoir passager; il faut demeurer avec lui dans la privauté des domestiques, ou, pour mieux dire, des enfants. Soyez avec lui comme madame votre fille est avec vous; c'est le moyen de ne s'y point ennuyer. Essayez-le avec cette simplicité, et vous m'en direz des nouvelles.

CXVII.

LA SIMPLICITÉ A S'OUVRIR DOIT ÊTRE SANS RÉSERVE D'AMOUR-PROPRE. NE SE POINT DÉPITER A LA VUE DE SES DÉFAUTS.

Il ne faut point délibérer pour savoir si vous devez tout dire. On ne peut rien faire de bon que par une entière simplicité et par une ouverture de cœur sans réserve. Il n'y a point d'autre règle que celle de ne rien réserver volontairement par la répugnance que l'amour-propre auroit à dire ce qui lui est désavantageux. D'ailleurs il seroit hors de propos de s'appliquer, pendant l'oraison, aux choses qui se présentent, pour les dire; car ce seroit suivre la distraction. Il suffit de dire dans les

occasions, avec épanchement de cœur, tout ce qu'on connoît de soi. Je comprends bien qu'un certain trouble de l'amour-propre fait que diverses choses, que l'on comptoit de dire, échappent dans le moment où l'on en doit parler; mais, outre qu'elles reviennent un peu plus tard, et qu'on ne perd pas toujours les choses importantes que l'on connoît de soi-même, de plus Dieu bénit cette simplicité, et il ne permet pas qu'on ne fasse point connoître ce que sa lumière nous montre en nous de contraire à sa grâce. Le principal point est de ne pas trop subtiliser par les réflexions, et de dire tout sans façon, selon la lumière qu'on en a, quand l'occasion vient. Il n'y a que les enveloppes de l'amour-propre qui puissent cacher le fond de notre cœur. Ne vous écoutez point vous-même; alors vous vous ouvrirez sans peine, et vous par-

lerez de vous avec facilité comme d'autrui.

Tout ce que vous m'avez mandé de votre oraison est très-bon. J'en remercie Dieu, et je vous conjure de continuer. N'oubliez jamais cette bonne parole de votre première lettre : *J'expérimente que la grâce ne me manque point quand je désespère bien de moi.* Celle-ci est encore excellente : *Je sens que la croix m'attache à Dieu.* Enfin en voici une troisième que je goûte fort : *Il me semble que Dieu ne veut pas que j'examine tant mes dispositions, qu'il demande que je m'abandonne à lui.* Tenez-vous dans cet état, et revenez-y dès que vous apercevez que vous en êtes déchue.

La seconde lettre marque que cet état est altéré. Il faut le rétablir en laissant doucement et peu à peu tomber vos réflexions, qui ne vont qu'à

vous distraire et à vous troubler. Les tentations de vaine complaisance ne doivent pas vous empêcher ni de me parler ni de m'écrire. Il ne faut point s'occuper curieusement de soi; mais il faut dire simplement tout ce que la lumière de Dieu en fait voir.

Je ne m'étonne point de ce que Dieu permet que vous fassiez des fautes, dans le temps même des ferveurs et du recueillement, où vous voudriez le moins en faire. La Providence qui permet ces fautes est une des grâces que Dieu vous fait en ce temps-là; car Dieu ne permet ces fautes que pour vous faire sentir votre impuissance de vous corriger par vous-même. Qu'y a-t-il de plus convenable à la grâce, que de vous désabuser de vous-même et de vous réduire à recourir sans cesse en toute humilité à Dieu? Profitez de vos fautes, et elles serviront plus, en vous rabais-

sant à vos propres yeux, que vos bonnes œuvres en vous consolant. Les fautes sont toujours fautes; mais elles nous mettent dans un état de confusion et de retour à Dieu qui nous fait un grand bien.

Je ne m'étonne point que vous ayez des saillies de chagrin; mais il faut se taire dès que l'esprit de grâce avertit et impose silence. Alors c'est résister à Dieu, contrister le Saint-Esprit, que de continuer à suivre son chagrin. La crainte de déplaire à Dieu devroit vous retenir plus que la crainte de déplaire aux créatures. Quand vous avez fait une faute par amour-propre, n'espérez pas que l'amour-propre la répare par ses dépits, par sa honte, et par ses impatiences contre soi-même. Il faut se supporter en se voyant sans se flatter dans toute son imperfection. Il faut vouloir se corriger par amour de Dieu,

sans se soulever contre son imperfection par amour-propre. Il vaut bien mieux travailler paisiblement à se corriger, que de se dépiter à pure perte sur ses misères. Il faut retrancher partout les retours de sagesse pour soi, et surtout en confession. Mais Dieu permet qu'on trouve la boue au fond de son cœur jusque dans les plus saints exercices.

CXVIII.

ON N'A POINT LA PAIX EN S'ÉCOUTANT SOI-MÊME.

Ce que je vous ai dit ne vous a fait une si grande peine, qu'à cause que j'ai touché l'endroit le plus vif et le plus sensible de votre cœur. C'est la plaie de votre amour-propre que j'ai

fait saigner. Vous n'êtes point entrée avec simplicité dans ce que Dieu demande de vous. Si vous aviez acquiescé à tout sans vous écouter vous-même, et si vous eussiez communié pour trouver en Notre-Seigneur la force qui vous manque dans votre propre fond, vous auriez eu d'abord une véritable paix avec un grand fruit de votre acquiescement. Ce qui n'a pas été fait peut se faire, et je vous conjure de le faire au plus tôt.

CXIX.

METTRE A PROFIT NOS IMPERFECTIONS POUR NOUS EN HUMILIER. NE REGARDER QUE DIEU DANS LA CRÉATURE.

Il est vrai que vous observez trop, que vous voulez trop deviner, par

amour-propre délicat et ombrageux, et que vous vous piquez facilement ; mais il faut porter cette croix intérieure comme les extérieures. Elle est bien plus rude que celles du dehors. On souffre bien plus volontiers de la déraison d'autrui, que de sa déraison propre. L'orgueil en est au désespoir, il se pique de s'être piqué ; mais cette double piqûre est un double mal. Il n'y a qu'un seul remède, qui est de mettre à profit nos imperfections en les faisant servir à nous humilier, à nous confondre, à nous désabuser de nous-mêmes, et à nous mettre en défiance de notre cœur.

Vous devez remercier Dieu de ce qu'il vous fait sentir que le travail nécessaire pour gagner M.... est un de vos premiers devoirs. Mourez à vos répugnances, pour vous mettre à portée de lui apprendre à mourir à tous ses

défauts. Vous ne vous trompez nullement quand vous me regardez comme un ami sincère et à toute épreuve ; mais vous faites un obstacle à la grâce, de ce qui en doit être le pur instrument, si vous n'êtes pas fidèle à chercher Dieu seul en moi, et à n'y voir que sa lumière, comme les rayons du soleil au travers d'un verre vil et fragile.

Vous ne trouverez la paix ni dans la société ni dans la solitude, quand vous y voudrez trouver des ragoûts et des soulagements de votre amour-propre dépité. Alors la solitude d'un orgueil boudeur est encore pis qu'une société un peu dissipée. Quand vous serez simple et petite, les compagnies ne vous gêneront ni ne vous dépiteront pas ; alors vous ne chercherez la solitude que pour Dieu seul.

CXX.

RENONCER COURAGEUSEMENT AUX SECOURS HUMAINS QUE DIEU NOUS ENLÈVE.

Dieu ne donne son esprit qu'à ceux qui le lui demandent avec douceur et petitesse. Rapetissez-vous donc, radoucissez votre cœur. Devenez un bon petit enfant, qui se laisse porter partout où l'on veut, et qui ne demande pas même où est-ce qu'on le porte. Pour moi, je ne puis plus avoir l'honneur de vous voir; mais vous n'avez aucun besoin de moi, si vous avez le courage de ne rien décider, et de vous livrer à la volonté de ceux qui gouvernent. Il y avoit autrefois un solitaire qui s'étoit délivré du livre des Évan-

giles, et qui disoit : « Je me suis dépouillé de tout, même du livre qui m'a enseigné le dépouillement. » A quoi sert l'abandon que vous avez tant aimé? N'est-ce pas une illusion, si on ne le pratique quand les occasions s'en présentent? Je ne suis point comparable au livre sacré des Évangiles, où est la parole de vie éternelle; mais quand je serois un ange du ciel, au lieu que je ne suis qu'un indigne prêtre, il ne faudroit se souvenir de moi que pour se souvenir de ce que j'ai pu dire de bon.

Je ne vous ai jamais parlé que d'abandon sans réserve et de docilité enfantine. Je ne vous ai donc enseigné qu'à vous détacher de moi comme de tout le reste, et qu'à vous abandonner sans hésitation à la conduite de vos supérieurs. Ce seroit vous ôter de votre grâce et de l'ordre de Dieu, que de vouloir vous donner encore des se-

cours auxquels vous devez mourir. Quand le temps de mourir à certains secours est venu, ces secours ne sont plus secours, ils se tournent en piéges. Au lieu d'être des moyens qui unissent à Dieu, ils deviennent un milieu humain entre Dieu et nous, qui nous arrête, et nous empêche de nous unir immédiatement à lui. Je le prie de tout mon cœur, madame, de vous donner l'esprit de foi et de sacrifice dont vous avez besoin pour accomplir sa volonté. Personne ne vous honorera jamais plus parfaitement que moi.

CXXI.

CONTRE L'ATTACHEMENT EXCESSIF AUX CONSOLATIONS QU'ON REÇOIT SOUS LA CONDUITE D'UN DIRECTEUR.

Vous me faites un vrai plaisir, monsieur, en me témoignant l'ouverture de cœur que vous auriez pour moi ; je vous parlerai dans l'occasion avec la même franchise. Mais il ne faut point parler par une secrète recherche de quelque assurance ; car il ne vous convient point d'en chercher. Dieu est jaloux de tout ce qui se tourne en appui, et encore plus de tout ce qui est une recherche indirecte de ce que nous ne voudrions pas rechercher directement. Comptez que je sais le fond qu'il faut

faire sur ceux que Dieu a fait passer par beaucoup d'épreuves : je ne puis être de même avec les autres, quoiqu'ils soient fidèles selon leur degré. Mais il ne faut tenir à rien, pas même à ses dépouillements, dont on peut se revêtir insensiblement. Oubliez-vous vous-même, et toutes vos peines se dissiperont. On croit que l'amour de Dieu est un martyre ; non, toutes les peines ne viennent que de l'amour-propre. C'est l'amour-propre qui doute, qui hésite, qui résiste, qui souffre, qui compte ses souffrances, qui varie dans les occasions, et qui empêche la paix profonde des âmes délivrées d'elles-mêmes. En voilà trop ; mais je suis sûr que vous voulez que je parle selon mon cœur et sans mesure.

CXXII.

NÉCESSITÉ D'ÉCOUTER DIEU, ET CEUX QU'IL NOUS DONNE POUR NOUS CONDUIRE.

J'ai vu N...; je l'ai beaucoup écouté; je lui ai peu parlé. J'ai suivi en ce point la pente de mon cœur : peut-être que Dieu a voulu lui montrer par là comment il doit retrancher les discours superflus. Je lui ai dit en peu de paroles ce qui m'a paru convenir à ses besoins. Tout se réduit au silence intérieur, qui règle toute la conduite extérieure. S'il n'amortit sans cesse la vivacité de son imagination par le recueillement de son degré, il ne sera jamais en état d'écouter Dieu, et d'agir paisiblement par l'esprit de grâce. La nature em-

pressée préviendra toujours par ses saillies tous les mouvements de Dieu, qui doivent être attendus. S'il ne parloit que quand Dieu le fait parler, il parleroit peu et très-bien ; mais comme son imagination l'entraîne à toute heure, la règle qui fera la sûreté de toutes les autres, est qu'il vous écoute, qu'il vous croie, qu'il vous obéisse, qu'il s'apetisse sous votre main, et qu'il s'arrête tout court dès que vous parlez. Il faut qu'il vous aide, mais il faut que vous le décidiez.

Je le charge donc de vous écouter sans s'écouter soi-même, et je vous recommande de le décider avec pleine autorité, de faire ce que vous lui direz. De votre côté, vous devez recevoir avec simplicité et petitesse ce qu'il vous dira par grâce sur vos foiblesses. Ne les craignez point par anticipation : *à chaque jour suffit son mal. Ne crai-*

gnez point pour le jour de demain ; le jour de demain aura soin de lui-même[1]. Celui qui fait la paix du cœur aujourd'hui, est tout-puissant et tout bon pour la faire encore demain.

Ne vous tentez pas vous-même en voulant prévenir des épreuves dont vous n'avez pas encore la grâce. Dès que vous apercevrez naître ces pensées, arrêtez-les dans leur commencement. On mérite la tentation quand on l'écoute. Coupez court, non par des efforts et par des méthodes, mais en laissant ces pensées sans leur dire ni *oui* ni *non*. Les gens auxquels on ne répond rien se taisent bientôt. Livrez-vous à Dieu sans vous reprendre sous aucun prétexte, et il aura soin de tout.

[1] Matth. v. 34.

CXXIII.

COMMENT ON DOIT AGIR ENVERS UNE PERSONNE FOIBLE ET DISSIPÉE.

Pour N..., ce n'est que foiblesse et dissipation. La guerre l'avoit trop dissipé ; d'autres tentations l'ont trouvé affoibli par celle-là : mais j'espère que l'expérience de sa foiblesse se tournera à profit. Ayez une patience sans bornes avec lui. Parlez-lui quand Dieu vous donne des paroles, et n'en mêlez jamais aucune des vôtres. Ne le pressez jamais par activité et par sagesse humaine ; ne patientez jamais par politique et par méthode. Quand vous lui direz les paroles de Dieu, elles seront pleines d'autorité, et vous serez écouté.

On peut parler avec force, et attendre avec patience tout ensemble : sa foiblesse même augmentera votre autorité. Elle doit lui faire sentir combien il a besoin de se défier de lui, et d'être docile. Soyez ferme sur les points essentiels, desquels tous les autres dépendent.

Je l'aime toujours tendrement, et j'espère que Dieu ne lui aura montré le bord du précipice, que pour le guérir de sa dissipation, de son goût pour le monde, et de sa confiance en lui-même ; mais il tomberoit enfin bien bas, s'il refusoit d'être simple, docile et petit, parmi tant d'expériences de sa fragilité et de sa misère. Quand nous ne nous humilions pas au milieu même de l'humiliation que Dieu nous donne tout exprès pour nous réduire à la petitesse et à la souplesse, nous le forçons malgré lui à frapper des coups

encore plus grands, et à nous faire éprouver de plus humiliantes foiblesses. Au contraire, notre petitesse et notre docilité dans la misère apaisent le cœur de Dieu. On peut lui dire avec confiance : *Vous ne mépriserez point un cœur abattu et écrasé*[1]. Dieu s'attendrit, et ne résiste point à cette souplesse des petits.

Parlez donc suivant qu'il vous sera donné une bouche et une sagesse. Tenez l'enfant par la lisière ; ne le laissez pas tomber. Ménagez votre santé, sur laquelle on me met en quelque inquiétude ; reposez-vous et soulagez-vous en tout ce que vous le pourrez. Plus vous prendrez les croix journalières comme le pain quotidien, avec paix et simplicité, moins elles détruiront votre santé foible et délicate ;

[1] Ps. L. 19.

mais les prévoyances et les réflexions vous tueroient bientôt. Voulez-vous mener tout comme Dieu, qui atteint d'une extrémité à l'autre avec force et douceur? n'y mêlez rien d'humain, et surtout nulle volonté intéressée pour la réputation de votre famille.

CXXIV.

NE PAS TROP POUSSER UNE AME QUE DIEU ATTIRE, MAIS S'ACCOMMODER A SA GRACE ET EN ATTENDRE LES MOMENTS.

Pour la personne dont vous me parlez, vous n'avez qu'à faire ce que je m'imagine que vous faites, qui est de l'attendre, de ne la pousser jamais, de la laisser presser intérieurement à Dieu seul, de lui dire ce que Dieu vous

donne quand elle vient à vous ; de le lui dire doucement, avec amitié, support, patience et consolation. Elle aura des inégalités, des irrésolutions, des défiances, des tentations contre vous : mais Dieu ne la laissera point sans achever son ouvrage, et c'est à vous à la soutenir. Les opérations de la grâce sont douloureuses. On vient jusques au bord du sacrifice de toutes les choses du monde, et on recule souvent d'horreur avant que de s'y précipiter. Ces hésitations si pénibles sont les fondements de ce que Dieu prépare. Plus on a été foible, plus Dieu donne sa force. Voyez l'agonie du jardin, où Jésus-Christ est triste jusqu'à la mort, et demande que le calice d'amertume soit détourné de lui : cette foiblesse est suivie du grand sacrifice de la croix.

Pourvu que vous ne poussiez jamais trop cette personne, elle reviendra tou-

jours à vous, et ces retours vous donneront une force infinie. Il ne faut souvent qu'une demi-parole, qu'un regard, qu'un silence, pour achever la détermination d'une âme que Dieu presse. Quand vous ne pourrez lui parler, donnez-lui quelque bonne et courte lecture à faire, ou un moment d'oraison à pratiquer. Si son esprit est trop peiné pour les exercices, demeurez en silence avec elle; de temps en temps dites deux mots pour la calmer; souffrez d'elle tout ce que l'humeur et l'esprit de tentation lui feront faire, et qu'elle vous retrouve ensuite bonne et ouverte comme auparavant. Il n'y a que l'infidélité qu'il ne faut jamais lui passer; mais pour les saillies qui échappent, il faut les supporter. Si vous pouviez lui faire voir quelque personne d'expérience et de grâce qui vous aidât, ce seroit un soulagement pour elle et

pour vous; mais si vous n'avez personne qui convienne, ou bien si elle ne peut s'ouvrir qu'à vous seule, il faut que vous portiez seule tout le fardeau.

CXXV.

NE POINT SE REBUTER DES IMPERFECTIONS D'AUTRUI, ET NE PAS TROP PRESSER LES COMMENÇANTS.

Je suis bien fâché de tous les mécomptes que vous trouvez dans les hommes; mais il faut s'accoutumer à y chercher peu, c'est le moyen de n'être jamais mécompté. Il faut prendre des hommes ce qu'ils donnent, comme des arbres les fruits qu'ils portent : il y a souvent des arbres où l'on ne trouve que des feuilles et des che-

nilles. Dieu supporte et attend les hommes imparfaits, et il ne se rebute pas même de leurs résistances. Nous devons imiter cette patience si aimable, et ce support si miséricordieux. Il n'y a que l'imperfection qui s'impatiente de ce qui est imparfait; plus on a de perfection, plus on supporte patiemment et paisiblement l'imperfection d'autrui sans la flatter. Laissez ceux qui s'érigent un tribunal dans leur prévention : si quelque chose les peut guérir, c'est de les laisser aller à leur mode, et de continuer à marcher de notre côté devant eux avec une simplicité et une petitesse d'enfant.

Ne pressez point N... Il ne faut demander qu'à mesure que Dieu donne. Quand il est serré, attendez-le, et ne lui parlez que pour l'élargir : quand il est élargi, une parole fera plus que trente à contre-temps. Il ne faut ni

semer ni labourer quand il gèle et que la terre est dure. En le pressant, vous le décourageriez. Il ne lui en resteroit qu'une crainte de vous voir, et une persuasion que vous agissez par vivacité naturelle pour gouverner. Quand Dieu voudra donner une plus grande ouverture, vous vous tiendrez toujours toute prête pour suivre le signal, sans le prévenir jamais. C'est l'œuvre de la foi, c'est la patience des saints. Cette œuvre se fait au dedans de l'ouvrier, en même temps qu'au dehors sur autrui; car celui qui travaille meurt sans cesse à soi en travaillant à faire la volonté de Dieu dans les autres.

AVIS

SUR LES ÉPREUVES ET LES VICISSITUDES DE LA VIE INTÉRIEURE.

—

CXXVI.

ABANDON A DIEU PARMI LES VICISSITUDES DE LA VIE INTÉRIEURE.

LAISSEZ votre cœur aller comme Dieu le mène, tantôt haut, tantôt bas; cette vicissitude est une rude épreuve. Si on étoit toujours dans la peine, on s'y endurciroit, ou bien on n'y dureroit guère; mais les intervalles de calme et de respiration renouvellent les forces, et préparent une plus douloureuse surprise dans le retour des amertumes.

Pour moi, quand je souffre, je ne vois plus que souffrances sans bornes; et quand le temps de consolation revient, la nature craint de sentir cette douceur, de peur que ce ne soit une espèce de trahison, qui se tourne en surprise plus cuisante quand la croix recommencera. Mais il me semble que la vraie fidélité est de prendre également le bien et le mal comme ils viennent, voulant bien essuyer toute cette secousse. Il faut donc se laisser soulager quand Dieu nous soulage, se laisser surprendre quand il nous surprend, et se laisser désoler quand il nous désole.

En vous disant tout ceci, j'ai horreur de tout ce que l'expérience de ces choses porte avec soi; je frémis à la seule ombre de la croix : mais la croix extérieure sans l'intérieure, qui est la désolation, l'horreur et l'agonie, ne seroit rien. Voilà, N..., ce que je vous

dis sans dessein, parce que c'est ce qui m'occupe dans ce moment. j'ai aujourd'hui le cœur en paix sèche et amère ; le demain m'est inconnu : Dieu le fera à son bon plaisir, et ce sera toujours le pain quotidien. Il est quelquefois bien dur et bien pesant à l'estomac. Écoutez Dieu, et point vous-même : là est la vraie liberté, paix et joie du Saint-Esprit. Tout à vous, etc.

CXXVII.

EN QUOI CONSISTE LA VÉRITABLE FERVEUR.

Soyez en paix, M... La ferveur sensible ne dépend nullement de vous : l'unique chose qui en dépend est votre volonté. Donnez-la à Dieu sans réserve. Il ne s'agit point de sentir un goût de

piété; il s'agit de vouloir tout ce que Dieu veut. Reconnoissez humblement vos fautes; détachez-vous, abandonnez-vous; aimez Dieu plus que vous-même, et sa gloire plus que votre vie; du moins désirez d'aimer ainsi, et demandez ce véritable amour. Dieu vous aimera, et mettra sa paix au fond de votre cœur. Je la lui demande pour vous, et je voudrois souffrir pour l'obtenir.

CXXVIII.

SE CONTENTER DE L'OPÉRATION DE DIEU, QUOIQUE CACHÉE, ET MÉLANGÉE DES SAILLIES DU NATUREL.

Je comprends, ce me semble, assez ce qui fait votre peine. Votre état est

si simple, si sec et si nu, que vous ne trouvez rien pour vous soutenir, et que toute sûreté sensible vous manque au besoin. Mais votre conduite est droite, et éloignée de tout ce qui peut causer l'illusion. Il m'a même paru que vous êtes plus régulier qu'autrefois, sans être moins libre et moins simple. Je vous trouve plus modéré, moins décisif, plus accommodant, moins attentif aux défauts d'autrui, plus patient dans les occasions, plus appliqué à vos devoirs. Quoiqu'il vous paroisse que tout se fait chez vous par naturel, il est pourtant vrai que votre naturel ne fait point tout cela, et qu'il faisoit tout le contraire.

Il n'est pas étonnant que l'opération de la grâce, pour se cacher, se confonde insensiblement avec la nature. De plus, on fait toujours bien des fautes par les saillies du naturel, surtout quand on est fort vif; et le sentiment

intérieur qu'on a, tente de croire que la vie est toute pleine de ces mouvements naturels auxquels on se laisse aller : mais dans le fond on travaille, malgré ses fautes, à réprimer ses saillies ; et quoique ce travail soit simple et peu sensible, il ne laisse pas d'être très-réel. D'un autre côté, les fautes qu'on voit tiennent l'âme dans la défiance d'elle-même, et dans une entière pauvreté d'esprit.

Ne vous attristez donc point ; et quoique Dieu ne vous console guère, ne vous rebutez point de demeurer dans son sein. Le monde ne vous convient point dans votre état. La plupart des compagnies ne vous seroient pas propres, quand même elles ne seroient pas dangereuses ; mais je vous souhaiterois quelque petite société innocente qui vous pût amuser et délasser l'esprit. Pour moi, mon cœur est sec et

languissant : la vie ne me fait aucun plaisir; mais il faut toujours aller en avant, et être chaque jour ce qu'il plaît à Dieu. Si j'osois, je dirois que je le veux lui seul et sans mesure.

CXXIX.

ÊTRE FIDÈLE AUX EXERCICES DE PIÉTÉ, INDÉPENDAMMENT DU GOUT SENSIBLE. AIMER DIEU, ET TENDRE PAR LA VOLONTÉ A CET AMOUR.

J'ai souvent pensé, monsieur, depuis hier aux choses que vous me fîtes l'honneur de me dire, et j'espère de plus en plus que Dieu vous soutiendra. Quoique vous ne sentiez pas un grand goût pour les exercices de piété, il ne faut pas laisser d'y être aussi fidèle que votre santé le permettra. Un malade

convalescent est encore dégoûté; mais, malgré son dégoût, il faut qu'il mange pour se nourrir.

Il seroit même très-utile que vous pussiez avoir quelquefois un peu de conversation chrétienne avec les personnes de votre famille à qui vous pourrez vous ouvrir; mais pour le choix agissez en toute liberté selon votre goût présent. Dieu ne vous attire point par une touche vive et sensible, et je m'en réjouis, pourvu que vous demeuriez ferme dans le bien : car la fidélité soutenue, sans goût, est bien plus pure et plus à l'épreuve de tous les dangers, que les grands attendrissements qui sont trop dans l'imagination. Un peu de lecture et de recueillement chaque jour vous donnera insensiblement la lumière et la force de tous les sacrifices que vous devez à Dieu. Aimez-le; je vous quitte de tout le reste; tout le

reste viendra par l'amour : encore même ne veux-je point vous demander un amour tendre et empressé ; il suffit que la volonté tende à l'amour, et que, malgré les goûts corrompus qui restent dans le cœur, elle préfère Dieu au monde entier et à soi-même. Vous serez le plus ingrat de tous les hommes, si vous n'aimez pas Dieu qui vous aime tant, et qui ne se rebute point de frapper à la porte de votre cœur pour y répandre son amour. Quand vous ne trouvez point cet amour en vous, du moins demandez-le, désirez de l'avoir, et attendez-le avec une ferme confiance. Voilà ce que je ne puis m'empêcher de vous dire, tant je suis plein de ce qui vous touche.

CXXX.

TOUCHANT LES DISTRACTIONS INVOLONTAIRES ET LES SÉCHERESSES.

Vous ne sauriez me dire les choses trop simplement. Ne vous mettez point en peine des pensées de vanité qui vous importunent par rapport aux dispositions de votre cœur que vous m'expliquez. Dieu ne permettra pas que le venin de l'orgueil corrompe ce que vous faites par nécessité pour aller droit à lui. De plus, il y a toujours plus à s'humilier et à se confondre qu'à se plaire et à se glorifier dans les choses qu'on est obligé de dire de soi. Il en faut dire avec simplicité le bien comme le mal, afin que la personne à qui on

se confie sache tout, comme un médecin, et puisse donner des remèdes proportionnés aux besoins.

Il ne s'agit point de ce que vous sentez malgré vous, ni des pensées qui se présentent à votre esprit, ni des distractions involontaires qui vous fatiguent dans votre oraison : il suffit que votre volonté ne veuille jamais être distraite, c'est-à-dire, que vous ayez toujours l'intention droite et sincère de faire oraison, et de laisser tomber les distractions dès que vous les apercevez. En cet état, les distractions ne vous feront que du bien : elles vous fatigueront, vous humilieront, vous accoutumeront à vivre de pain sec et noir dans la maison de Dieu : vous demeurerez fidèle à servir Dieu, à l'aimer, et à vous unir à lui dans la prière, sans y goûter les consolations sensibles qu'on y cherche souvent plus que lui-même. L'illu-

sion est à craindre quand on ne cherche Dieu qu'avec un plaisir goûté. Ce plaisir peut flatter l'amour-propre; mais quand on demeure uni à Dieu dans les ténèbres de la foi et dans les sécheresses des distractions, on le suit en portant la croix pour l'amour de lui. Quand les douceurs viendront, vous les recevrez pour ménager votre foiblesse. Quand Dieu vous en sévrera comme on sèvre un enfant du lait pour le nourrir de pain, vous vous passerez de cette douceur sensible, pour aimer Dieu dans un état humble et mortifié. Gardez-vous bien, en cet état, de reculer sur vos communions. L'oraison et la communion marcheront d'un pas égal, sans plaisir, mais avec une pure fidélité. Dieu n'est jamais si bien servi que quand nous le servons, pour ainsi dire, à nos dépens, sans en avoir sur-le-champ un profit sensible.

CXXXI.

SOUFFRIR LA TIÉDEUR ET SES PROPRES DÉGOUTS. ORAISON DE SILENCE.

Je ne suis point étonné de votre tiédeur. On n'est point toujours en ferveur ; Dieu ne permet pas qu'elle soit continuelle : il est bon de sentir, par des inégalités, que c'est un don de Dieu, qu'il donne et qu'il retire comme il lui plaît. Si nous étions sans cesse en ferveur, nous ne sentirions ni les croix ni notre foiblesse ; les tentations ne seroient plus des tentations réelles. Il faut que nous soyons éprouvés par la révolte intérieure de notre nature corrompue, et que notre amour se purifie par nos dégoûts. Nous ne tenons jamais

tant à Dieu, que quand nous n'y tenons plus par le plaisir sensible, et que nous demeurons fidèles par une volonté toute nue, étant attachés sur la croix. Les peines du dehors ne seroient point de vraies peines, si nous étions exempts de celles du dedans.

Souffrez donc en patience vos dégoûts, et ils vous seront plus utiles qu'un goût accompagné de confiance en votre état. Le dégoût souffert par une volonté fidèle est une bonne pénitence. Il humilie, il met en défiance de soi, il fait sentir combien on est fragile, il fait recourir plus souvent à Dieu. Voilà de grands profits. Cette tiédeur involontaire, et cette pente à chercher tout ce qui peut flatter l'amour-propre, ne doivent pas vous empêcher de communier.

Vous voulez courir après un goût sensible de Dieu, qui n'est ni son amour

ni l'oraison. Prenez ce goût quand Dieu vous le donne; et quand il ne vous le donne pas, aimez, et tâchez de faire oraison comme si ce goût ne vous manquoit pas. C'est avoir Dieu que de l'attendre. D'ailleurs vous faites très-bien de ne demander à Dieu les goûts et les consolations qu'autant qu'il lui plaira de vous les donner. Si Dieu vous veut sanctifier par la privation de ces goûts sensibles, vous devez vous conformer à ses desseins de miséricorde et porter les sécheresses : elles serviront encore plus à vous rendre humble, et à vous faire mourir à vous-même; ce qui est l'œuvre de Dieu.

Vos peines ne viennent que de vous-même : vous vous les faites en vous écoutant. C'est une délicatesse et une sensibilité d'amour-propre que vous nourrissez dans votre cœur en vous attendrissant sur vous-même. Au

lieu de porter fidèlement la croix, et de remplir vos devoirs en portant le fardeau d'autrui pour lui aider à le porter, et pour redresser les personnes que Dieu vous confie, vous vous resserrez en vous-même, et vous ne vous occupez que de votre découragement. Espérez en Dieu ; il vous soutiendra et vous rendra utile au prochain, pourvu que vous ne doutiez point de son secours, et que vous ne vous épargniez point dans ce travail.

Gardez-vous bien d'interrompre votre oraison ; vous vous feriez un mal infini. Le silence dont vous me parlez vous est excellent toutes les fois que vous y sentez de l'attrait. Sortez-en pour vous occuper des vérités plus distinctes, quand vous en avez la facilité et le goût ; mais ne craignez point ce silence quand il opère en vous pour la suite une attention plus fidèle à Dieu

dans le reste de la journée. Demeurez libre avec Dieu de la manière que vous pourrez, pourvu que votre volonté soit unie à lui, et que vous cherchiez ensuite à faire sa volonté aux dépens de la vôtre.

CXXXII.

DE L'INSTINCT DU FOND; DE LA PRÉSENCE DE DIEU; DES AMUSEMENTS INNOCENTS.

Je crois que vous devez être en repos pour votre oraison; elle me paroît bonne, et vous n'avez qu'à la continuer avec confiance en celui d'où elle vient et avec qui vous y êtes. Pour ce que vous nommez *instinct*, c'est un germe secret d'amour et de présence de Dieu, qu'il faut avoir soin de nourrir, parce que

c'est lui qui nourrit tout le reste dans votre cœur. La manière de cultiver cet instinct est toute simple : il faut, 1° éviter la dissipation qui l'affoibliroit; 2° le suivre par le retour au silence et au recueillement toutes les fois que ce fond se réveille et vous fait apercevoir votre distraction ; 3° céder à cet instinct, en lui faisant les sacrifices qu'il demande en chaque occasion pour vous faire mourir à vous-même.

Il ne faut pas croire que la présence de Dieu soit imaginaire, à moins qu'elle ne nous donne de grandes lumières pour dire de belles choses. Cette présence n'est jamais plus réelle et plus miséricordieuse, que quand elle nous enseigne à nous taire, à nous humilier, à n'écouter point notre amour-propre, et à demeurer avec petitesse et fidélité dans les ténèbres de la foi. Ce goût intime de renoncement à soi et de pe-

titesse est bien plus utile que des lumières éclatantes et des sentiments vifs.

Pour cette présence sensible de Dieu que vous avez moins qu'autrefois, elle ne dépend pas de vous. Dieu la donne et l'ôte comme il lui plaît; il suffit que vous ne tombiez point dans une dissipation volontaire. Il y a des amusements de passion ou de vanité, qui dissipent et qui mettent quelque entre-deux entre Dieu et nous. Il y a d'autres amusements, qu'on ne prend que par simplicité et dans l'ordre de Dieu, pour se délasser, pour occuper l'activité de son imagination, pendant que le cœur a une autre occupation plus intime. On peut s'amuser de cette façon dans les temps de la journée où l'on ne pourroit pas continuer l'oraison sans se fatiguer : alors c'est une demi-oraison, qui vaut quelquefois autant que l'oraison même qu'on fait exprès.

CXXXIII.

NE PAS S'INQUIÉTER DES SENTIMENTS, MAIS DU FOND DE LA VOLONTÉ.

Il faut songer à réparer le dérangement dont vous vous plaignez dans votre intérieur. Les manières trop naturelles d'autrui réveillent tout ce qu'il y a en nous de trop naturel; elles nous font sortir d'un certain centre de la vie de grâce; mais il faut y rentrer avec simplicité et défiance de soi. La dureté, l'injustice, la fausseté, se trouvent dans notre cœur, quant aux sentiments, lorsque nous nous trouvons avec des personnes qui piquent notre amour-propre; mais il suffit que notre volonté ne suive pas ce penchant. Il faut met-

tre ses défauts à profit par une entière défiance de notre cœur.

Je suis fort aise de ce que vous ne trouvez en vous aucune ressource pour soutenir le genre de vie que vous avez embrassé. Je craindrois tout pour vous, si vous vous sentiez affermie dans le bien, et si vous vous promettiez d'y persévérer ; mais j'espère tout quand je vois que vous désespérez sincèrement de vous-même. O qu'on est foible quand on se croit fort ! O qu'on est fort en Dieu quand on se sent foible en soi !

Le sentiment ne dépend pas de vous : aussi l'amour n'est-il pas dans le sentiment. C'est le vouloir qui dépend de vous, et que Dieu demande. Il faut que la volonté soit suivie de l'action ; mais souvent Dieu ne demande pas de grandes œuvres de nous. Régler son domestique, mettre ordre à ses affaires, élever ses enfants, porter ses croix, se

passer des vaines joies du siècle, ne flatter en rien son orgueil, réprimer sa hauteur naturelle ; travailler à devenir simple, naïve, petite; se taire, se recueillir, s'accoutumer à une vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu : voilà les œuvres dont Dieu se contente.

Vous voudriez, dites-vous, des croix pour expier vos péchés et pour témoigner votre amour à Dieu. Contentez-vous des croix présentes; avant que d'en chercher d'autres, portez bien celles-là; n'écoutez ni vos goûts ni vos répugnances; tenez-vous dans cette disposition générale de dépendance sans réserve de l'esprit de grâce en toute occasion. C'est la mort continuelle à soi-même. Ne refusez rien à Dieu, et ne le prévenez sur rien pour les choses où vous ne voyez point encore sa volonté. Chaque jour apportera ses croix et ses sacrifices. Quand Dieu voudra

vous faire passer dans un autre état, il vous y préparera insensiblement. Je serai volontiers votre instrument de mort par cette dépendance de la grâce. Je souhaite que Dieu poursuive sans relâche en vous toute vie de l'amour-propre.

CXXXIV.

RECEVOIR ÉGALEMENT DE DIEU LA TRANQUILLITÉ ET LA SÉCHERESSE DANS L'ORAISON.

Vous ne devez point être en peine sur la tranquillité que Dieu vous donne dans l'oraison. Quand elle vient, il la faut prendre sans aucun scrupule : ce seroit résister à Dieu, que de vouloir, sous prétexte d'humilité et de pénitence, rejeter cet attrait de grâce pour

vous occuper de vos misères. La vue de vos misères reviendra assez à son tour. Mais quand vous trouvez un penchant et une facilité à être dans une douce présence de Dieu, rien n'est si bon que d'y demeurer. Vous avouez que, hors de cette tranquillité en la présence de Dieu, vous ne savez ce que c'est qu'oraison. Gardez-vous bien donc de sortir, par votre propre choix, d'une disposition hors de laquelle vous dites que votre oraison se perd.

D'un autre côté, quand une certaine douceur vous manque en cet état-là, ne croyez point que tout soit perdu. Dieu ne vous ôte ce plaisir que pour vous sevrer peu à peu comme un enfant, et pour vous accoutumer à du pain sec en la place du lait. Il faut sevrer l'enfant, et l'enfant crie : mais il vaut mieux le laisser crier, et le sevrer pour le mieux nourrir et le faire

croître. La privation de cette douceur sensible ne détruit pas l'oraison ; au contraire, elle la purifie. C'est avoir Dieu sans Dieu, comme vous le disiez hier, c'est-à-dire, Dieu seul sans ses dons, qui rendent sa présence douce, sensible et consolante : c'est Dieu même dans un état de plus pure foi ; c'est Dieu caché, mais Dieu pourtant ; c'est Dieu qui éprouve notre amour ; ce n'est plus Dieu qui charme notre goût et qui épargne notre foiblesse. Il faut éprouver la vicissitude de ces deux états, pour ne tenir point à l'un, et pour n'être pas découragé de l'autre. Il faut être détaché de l'un, et ferme dans l'autre. Il faut être indifférent pour tous les deux, et ne changer point dans ces changements. Il faut croire que nous ne pourrons nous donner le goût consolant : c'est Dieu seul qui le donne, comme et quand il lui

plaît. Il faut s'en laisser priver, et sacrifier à Dieu ses dons quand il les retire, comme une fidèle épouse se laisseroit patiemment priver des joyaux et des caresses de son époux pour se conformer à sa volonté. Il est encore plus parfait de tenir à Dieu qui nous rabaisse, qui nous dépouille, qui nous éprouve, que de tenir à Dieu qui nous enrichit, qui nous charme et qui nous caresse.

Laissez vos fautes : il suffit de les voir quand la lumière s'en présente, et de ne vous épargner point sur leur correction. Vos tentations se tourneront à profit. La véritable union à Dieu, qui est un amour simple et humble, diminue les imperfections. Demeurez donc unie à Dieu, et souffrez tout ce qu'il donne de croix et d'épreuves.

CXXXV.

RECEVOIR AVEC UNE ÉGALE TRANQUILLITÉ LES CONSOLATIONS ET LES SÉCHERESSES, SELON QU'IL PLAÎT A DIEU.

Dieu vous aime, puisqu'il a tant de jalousie à votre égard, et qu'il a soin de vous faire sentir jusqu'aux moindres fautes que vous commettez. Quand vous apercevrez quelque faute qui vous indispose pour l'oraison, contentez-vous de vous humilier sous la main de Dieu, et de recevoir cette interruption des grâces sensibles, comme la pénitence que vous avez méritée. Ensuite demeurez en paix; ne recherchez point par amour-propre ce plaisir qui peut vous venir de la société des bonnes

gens qui vous honorent; mais aussi ne vous faites point un scrupule de recevoir cette consolation quand la Providence vous l'envoie. Laissez tomber l'excès de sensibilité que vous éprouvez dans de telles consolations. Il suffit que votre volonté ne s'y livre pas, et que vous soyez sincèrement déterminée à vous en passer toutes les fois qu'elles cesseront.

Vous voulez savoir ce que Dieu demande de vous là-dessus; et je vous réponds que Dieu veut que vous preniez ce qui vient, et que vous ne couriez point au-devant de ce qui ne se présente point. Recevez avec simplicité ce qui vous est donné, n'y regardant que Dieu seul qui vous le donne pour soutenir votre foiblesse, et portez avec foi la privation de toutes les choses dont Dieu vous prive pour vous détacher. Quand vous prendrez ainsi éga-

lement les inégalités des hommes à votre égard, que Dieu permet tout exprès pour vous éprouver par ces espèces de secousses, vous verrez que les consolations ne vous saisiront plus jusqu'à vous dissiper et à troubler votre oraison, et que les privations ne se tourneront plus en découragement et en dépit.

Ne quittez point vos deux temps réglés d'oraison pour le matin et pour le soir. Ils sont courts : vous les passerez facilement, moitié ennui et distractions involontaires, moitié retour à votre occupation de Dieu. Pour le reste de la journée, laissez-vous aller au recueillement, à mesure que vous vous y trouverez disposée. Il faut seulement y mettre deux bornes : l'une, qu'il ne vous détournera d'aucun de vos devoirs extérieurs ; l'autre, que vous prendrez garde que ce recueillement n'é-

puise peu à peu votre tête, et ne mine insensiblement votre très-délicate santé.

Marchez avec confiance et sans crainte. La crainte resserre le cœur; la confiance l'élargit : la crainte est le sentiment des esclaves; l'amour de confiance est le sentiment des enfants.

Pour vos misères, il faut vous accoutumer à les voir avec une sincère condamnation, sans vous impatienter ni décourager. Pour un travail paisible, par rapport à la correction, ramenez votre cœur, autant que vous le pourrez, au calme de l'oraison et à la présence familière de Dieu pendant la journée.

CXXXVI.

LA DÉSOCCUPATION DE SOI-MÊME PERFECTIONNE LA VIGILANCE POUR SE CORRIGER, LOIN DE L'EXCLURE. DIEU DOIT ÊTRE AIMÉ PUREMENT.

Je comprends que toutes vos peines viennent de ce que vous voulez trop juger de vous-même, et de ce que vous en jugez par une fausse apparence, qui est votre sentiment. Dès que vous ne trouvez point un certain goût et un attrait sensible dans l'oraison, vous êtes tentée de vous décourager. Comme vous êtes dans une solitude sèche, triste et languissante, vous n'y avez guère d'autre soutien que le plaisir de goûter la piété : ainsi il n'est pas étonnant que vous vous trouviez abattue dès que cet appui vient à vous man-

quer. Voulez-vous être en paix? occupez-vous moins de vous-même, et un peu plus de Dieu. Ne vous jugez point, mais laissez-vous juger avec une entière démission d'esprit par celui que vous avez choisi pour vous conduire. Il est vrai qu'on est souvent occupé de soi sans le vouloir, et que l'imagination nous fait souvent retomber dans cette occupation pénible : mais je ne vous demande point l'impossible; je me borne à vouloir que vous ne soyez point occupée de vous-même par choix, et que vous n'entrepreniez point volontairement de juger de votre état par vos propres lumières. Dès que vous apercevez en vous cette occupation et ce jugement, détournez-en votre vue comme d'une tentation, et ne rendez pas volontaire, par une continuation de propos délibéré, ce qui commence par pure surprise d'imagination.

Au reste, ne croyez point que cette conduite que je vous conseille vous empêche de pratiquer la vigilance sur vous-même, que Jésus-Christ recommande dans l'Évangile. La plus parfaite manière de veiller sur soi est de veiller devant Dieu contre les illusions de l'amour-propre. Or une des plus dangereuses illusions de l'amour-propre est de s'attendrir sur soi, d'être sans cesse autour de soi-même, d'être occupé de soi d'une occupation empressée et inquiète, qui trouble, qui dessèche, qui resserre le cœur, qui ôte la présence de Dieu, enfin qui nous fait juger de nous-mêmes jusqu'à nous jeter dans le découragement. Dites comme saint Paul [1] : *Et même je ne me juge point;* vous n'en veillerez que mieux sur vos défauts pour les corriger, et sur

[1] I Cor. IV. 3.

vos devoirs pour les remplir, quoique vous ne soyez point volontairement dans ces occupations inquiètes d'amour-propre. Ce sera par amour pour Dieu que vous retrancherez d'une manière simple et paisible tout ce que cet amour vigilant et jaloux vous fera apercevoir d'imparfait et d'indigne du bien-aimé. Vous travaillerez à vous corriger sans impatience et sans dépit d'amour-propre contre vos foiblesses. Vous vous supporterez humblement sans vous flatter. Vous vous laisserez juger, et vous ne ferez qu'obéir.

Cette conduite va bien plus à mourir à soi-même que celle de suivre les délicatesses, les dépits, les impatiences de l'amour-propre sur la perfection. De plus, c'est prendre une fausse règle pour juger de soi, que d'en juger par les sentiments que l'on trouve au dedans de soi-même. Dieu ne nous de-

mande que ce qui dépend de nous; c'est précisément notre volonté qui dépend d'elle-même. Le sentiment n'est point en notre pouvoir; nous ne pouvons ni nous le donner ni nous l'ôter comme il nous plaît. Les plus endurcis pécheurs ont quelquefois, malgré eux, de bons mouvements. Les plus grands saints ont été violemment tentés par des sentiments corrompus dont ils avoient horreur. Ces sentiments ont même servi à les humilier, à les mortifier, à les purifier. *La vertu*, dit saint Paul [1], *se perfectionne dans l'infirmité*. Ce n'est donc pas le sentir, mais le consentir qui nous rend coupables.

Pourquoi donc croyez-vous être loin de Dieu quand vous ne pouvez pas le goûter? Sachez qu'il est tout auprès de ceux qui ont le cœur en tribulation et

[1] II Cor. XII. 9.

en sécheresse. Vous ne pouvez point vous donner par industrie ce goût sensible. Qu'est-ce que vous voulez aimer? Est-ce le plaisir de l'amour ou le bien-aimé? Si ce n'est que le plaisir de l'amour que vous cherchez, c'est votre propre plaisir, et non celui de Dieu, qui est l'objet de vos prétentions. On impose souvent à soi-même dans la vie intérieure. On se flatte de chercher Dieu, et on ne cherche que soi dans le culte divin. On ne quitte les plaisirs du monde, que pour se faire un plaisir raffiné dans la dévotion; et comme on ne tient à Dieu que par le plaisir, on ne tient plus à lui quand la source du plaisir tarit. Il ne faut jamais se priver de ce plaisir par une recherche volontaire des autres plaisirs qui rendent indigne de celui-là : mais enfin, quand ce plaisir manque, il faut continuer à aimer sans plaisir, et mettre la conso-

lation à servir Dieu à ses dépens, malgré les dégoûts qu'on éprouve. O que l'amour est pur quand il se soutient sans aucun goût sensible ! O que tout s'avance quand on est tenté de croire tout perdu ! O que l'amour souffrant sur le Calvaire est au-dessus de l'amour enivré sur le Thabor ! On ne peut guère compter sur une âme qui n'a point encore été sevrée du lait des consolations spirituelles.

Je ne veux plus que vous soyez une dame sage, forte et vertueuse en grand ; je veux tout en petit. Soyez une bonne petite enfant.

CXXXVII.

COMMENT SE CONDUIRE PARMI LES VICISSITUDES DE LA VIE INTÉRIEURE.

Il faut supposer qu'il se mêle beaucoup d'imagination, de sentiments, et même de sensibilité d'amour-propre dans notre oraison. De là vient que nous sommes dans une espèce d'ivresse quand notre imagination nous donne de belles images avec des sentiments de plaisir, et que nous sommes découragés dès que ces images et ces sentiments flatteurs nous manquent; mais cette confiance dans le bon temps et ce découragement dans le mauvais ne sont que pure illusion. Il ne faudroit ni s'élever quand l'oraison est douce, ni

s'abattre quand elle devient sèche et obscure. Le fond de l'oraison demeure toujours le même, pourvu qu'on ait toujours la même volonté d'être uni à Dieu, sans s'élever des dons sensibles, et sans s'abattre de leur privation. Dieu, par ces dons sensibles, soulage quelquefois notre imagination, il aide notre esprit, il soutient notre volonté foible et prête à succomber. Il retire aussi assez souvent ses secours pour nous empêcher de nous les approprier avec une vaine confiance, et pour nous accoutumer à sa présence malgré les distractions et les sécheresses. L'oraison n'est jamais si pure que quand on la continue par fidélité, sans plaisir ni goût.

Il est vrai que, si cette présence vous est facilitée par la considération méthodique de quelques vérités particulières, il faut vous appliquer à ces vérités pour en nourrir votre cœur, mais

si ces vérités ne servent point à faciliter la présence de Dieu, et si ce n'est qu'une inquiétude scrupuleuse, vous ne ferez que vous embrouiller en vous écoutant.

Il ne dépend point de vous de dissiper les distractions involontaires, l'ennui, le dégoût et l'obscurité. Ce qui dépend de vous, moyennant la grâce de Dieu, est la patience dans cet ennui, le retour paisible à la présence de Dieu quand vous apercevez la surprise des distractions, et la fidélité pour demeurer attachée à Dieu sans plaisir, par une volonté sèche et nue.

Laissez tomber les pensées de vaine complaisance comme celles de découragement, et allez toujours votre train. Le tentateur ne cherche qu'à vous arrêter; en ne vous arrêtant point, vous vaincrez la tentation d'une façon simple et paisible.

CXXXVIII.

DEMEURER FIDÈLE DANS LES SÉCHERESSES, POUR VIVRE DE LA VRAIE VIE DE JÉSUS-CHRIST EN DIEU.

Vous ne devez point douter que votre santé ne me soit fort chère. Ce qui m'est encore plus cher est votre fidélité à Dieu. Il ne s'agit point des douceurs et des consolations qu'on voudroit goûter en le servant. Il ne dépend pas même de notre travail de nous procurer toujours une ferveur sensible. Quoiqu'il ne faille jamais s'attirer cette privation par la moindre dissipation ou négligence volontaire, il faut néanmoins se passer de ces soutiens si consolants, et continuer avec une humble patience

au milieu des ténèbres et des sécheresses quand Dieu nous y met. C'est même un grand profit pour une âme constante dans le bien, que de voir toute sa pauvreté et toute son impuissance. Il importe bien plus de sentir sa misère pour recourir à Dieu, que de goûter une consolation qui tente de vaines complaisances.

O mon cher enfant, toute la vie chrétienne consiste à mourir à soi pour vivre à Dieu. Il faut donc mourir sans cesse à toutes les vies secrètes et flatteuses de l'amour-propre. Il faut être jaloux contre l'amour-propre pour l'amour de Dieu. Il faut s'exécuter à tout moment pour préférer la volonté de Dieu aux goûts naturels. Voilà le vrai contre-poison de l'illusion dans la vie spirituelle. On ne s'égare sous de beaux prétextes de perfection, qu'en recherchant ce qui nous flatte au lieu de

contenter Dieu, et qu'en voulant accommoder la piété à nos arrangements, au lieu d'assujettir tous nos goûts à la croix de Jésus-Christ. La vie qui résiste à Dieu est une vie fausse et douloureuse; au contraire, la mort qui cède à Dieu est une mort de paix et d'union avec la véritable vie. Cette bienheureuse mort est une vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu, et la vie des consolations mondaines est une vie trompeuse. O mon cher enfant, laissons-nous mourir à tout, afin que Jésus-Christ seul vive en nous.

CXXXIX.

CRAINTE INJURIEUSE A DIEU. UTILITÉ D'UNE MISÈRE QUI HUMILIE.

Ne craignez rien : vous feriez une grande injure à Dieu, si vous vous défiiez de sa bonté; il sait mieux ce qu'il vous faut, et ce que vous êtes capable de porter, que vous-même; il ne vous tentera jamais au-dessus de vos forces. Encore un coup, ne craignez rien, âme de peu de foi. Vous voyez, par l'expérience de votre foiblesse, combien vous devez être désabusée de vous-même et de vos meilleures résolutions. A voir les sentiments de zèle où l'on est quelquefois, on croiroit que rien ne seroit capable de nous arrêter; cependant,

après avoir dit comme saint Pierre [1] : *Quand même il faudroit mourir avec vous cette nuit, je ne vous abandonnerai point*, on finit comme lui par avoir peur d'une servante, et par renier lâchement le Sauveur. O qu'on est foible ! Mais autant que notre foiblesse est déplorable, autant l'expérience nous en est-elle utile pour nous ôter tout appui et toute ressource au dedans de nous. Une misère que nous sentons, et qui nous humilie, nous vaut mieux qu'une vertu angélique que nous nous approprierions avec complaisance. Soyez donc foible et découragée si Dieu le permet, mais humble, ingénue et docile dans ce découragement. Vous rirez un jour des frayeurs que la grâce vous donne maintenant, et vous remercierez Dieu de tout ce que je vous ai dit sans pru-

[1] Matth. XXVI. 35.

dence, pour vous faire renoncer à votre sagesse timide.

CXL.

LANGUEUR DE L'AME; SA SOURCE ET SON REMÈDE.

Ma vie est triste et sèche comme mon corps; mais je suis dans je ne sais quelle paix languissante. Le fond est malade, et il ne peut se remuer sans une douleur sourde. Nulle sensibilité ne vient que d'amour-propre; on ne souffre qu'à cause qu'on veut encore. Si on ne vouloit plus rien, que la seule volonté de Dieu, on en seroit sans cesse rassasié, et tout le reste seroit comme du pain noir qu'on présente à un homme qui vient de faire un grand repas. Si la volonté présente de Dieu nous suffisoit,

nous n'étendrions point nos désirs et nos curiosités sur l'avenir. Dieu fera sa volonté, et il ne fera point la nôtre : il fera fort bien. Abandonnons-lui non-seulement toutes nos vues humaines, mais encore tous nos souhaits pour sa gloire, attendue selon nos idées. Il faut le suivre en pure foi et à tâtons. Quiconque veut voir, désire, raisonne, craint et espère pour soi et pour les siens. Il faut avoir des yeux comme n'en ayant pas : aussi bien ne servent-ils qu'à nous tromper et qu'à nous troubler. Heureux le jour où nous ne voulons pas prévoir le lendemain !

CXLI.

SUPPORTER PATIEMMENT LES SÉCHERESSES ET LA VUE DE NOS MISÈRES.

Je suis fort touché de la peinture que vous m'avez faite de votre état. Il est très-pénible; mais il vous sera fort utile, si vous y suivez les desseins de Dieu. L'obscurité sert à exercer la pure foi et à dénuer l'âme. Le dégoût n'est qu'une épreuve, et ce qu'on fait en cet état est d'autant plus pur qu'on ne le fait ni par inclination ni par plaisir : on va contre le vent à force de rames. Pour l'état qui paroît tout naturel, je ne m'en étonne nullement. Dieu ne peut nous cacher sa grâce que sous la nature. Tout ce qui est sensible se trouve conforme aux saillies du tempé-

rament, et le don de Dieu n'est que dans le fond le plus intime et le plus secret d'une volonté toute sèche et toute languissante. Souffrir, passer outre, et demeurer en paix dans cette douloureuse obscurité, est tout ce qu'il faut. Les défauts même les plus réels se tourneront en mort et en désappropriation, pourvu que vous les regardiez avec simplicité, petitesse, détachechement de votre lumière propre, et docilité pour la personne à qui vous vous ouvrez. Vous n'avez rien à craindre que de votre esprit qui pourroit vous donner un art que vous n'apercevriez pas vous-même, pour tendre au but de votre amour-propre : mais comme vous êtes sincèrement en garde contre vous, et comme vous ne cherchez qu'à mourir à vous-même de bonne foi, je compte que tout ira bien. Vos peines serviront à rabaisser votre cou-

rage, et à vous déposséder de votre propre cœur ; la vue de vos misères démontera votre sagesse. Il faut seulement vous soulager et vous épargner dans les tentations de découragement, comme une personne foible qu'on a besoin de consoler et de faire respirer.

Votre tempérament est tout ensemble mélancolique et vif : il faut y avoir égard, et ne laisser jamais trop attrister votre imagination ; mais il lui faut des soulagements de simplicité et de petitesse, non de hauteur et de sagesse, qui flattent l'amour-propre.

Plus vous vous livrerez sans mesure pour sortir de vous, et pour en perdre toute possession, plus Dieu en prendra possession à sa mode, qui ne sera jamais la vôtre. Encore une fois, laissez tout tomber, ténèbres, incertitudes, misères, craintes, sensibilités, découragement ; amusez-vous sans vous pas-

sionner; recevez tout ce que les amis vous donneront de bon, comme un bien inespéré, qui ne fait que passer au travers d'eux, et que Dieu vous envoie. Pour les choses choquantes, regardez-les comme venant de leurs défauts, et supportez les leurs comme vous supportez les vôtres. Vous n'aurez jamais aucun mécompte, si vous ne voulez jamais compter avec aucun de vos amis. L'amour de Dieu ne s'y méprend jamais; il n'y a que l'amour-propre qui puisse se mécompter. La grande marque d'un cœur désapproprié est de voir un cœur sans délicatesse pour soi, et indulgent pour autrui.

Je conviens que la simplicité seroit d'un excellent usage avec nos bonnes gens; mais la simplicité demande dans la pratique une profonde mort de la part de toutes les personnes qui composent une société. Les imparfaits sont

imparfaitement simples ; ils se blessent mal à propos, ils critiquent, ils veulent deviner, ils censurent avec un zèle indiscret, ils gênent les autres : insensiblement les défauts naturels se glissent sous l'apparence de simplicité.

CXLII.

AVANTAGES DES CROIX, ET DE L'ÉTAT D'OBSCURITÉ OÙ DIEU NOUS LAISSE.

Vous avez bien des croix à porter ; mais vous en avez besoin, puisque Dieu vous les donne. Il les sait bien choisir : c'est ce choix qui déconcerte l'amour-propre et qui le fait mourir. Des croix choisies et portées avec propriété, loin d'être des croix et des moyens de mort, seroient des aliments et des ragoûts

pour une vie d'amour-propre. Vous vous plaignez d'un état de pauvreté intérieure et d'obscurité; *Bienheureux les pauvres d'esprit*[1] ! *Bienheureux ceux qui croient sans voir*[2] ! Ne voyons-nous pas assez, pourvu que nous voyions notre misère sans l'excuser? Voir nos ténèbres, c'est voir tout ce qu'il faut. En cet état, on n'a aucune lumière qui flatte notre curiosité, mais on a toute celle qu'il faut pour se défier de soi, pour ne s'écouter plus, et pour être docile à autrui. Que seroit-ce qu'une vertu qu'on verroit au dedans de soi, et dont on seroit content? Que seroit-ce qu'une lumière aperçue, et dont on jouiroit pour se conduire? Je remercie Notre-Seigneur de ce qu'il vous ôte un si dangereux appui. Allez, comme Abraham, *sans savoir où*[3]; ne suivez que

[1] Matth. v. 3. — [2] Joan. xi. 29. — [3] Hebr. xx 8.

l'esprit de petitesse, de simplicité et de renoncement : il ne vous inspirera que paix, recueillement, douceur, détachement, support du prochain, et contentement dans vos peines.

CXLIII.

TENDRE HABITUELLEMENT A DIEU AVEC PAIX ET FIDÉLITÉ, SANS SE DÉTOURNER POUR TOUTES LES DISTRACTIONS INVOLONTAIRES.

Marchez dans les ténèbres de la foi et dans la simplicité évangélique, sans vous arrêter ni aux goûts, ni aux sentiments, ni aux lumières de la raison, ni aux dons extraordinaires. Contentez-vous de croire, d'obéir, de mourir à vous-même, selon l'état de vie où Dieu vous a mis.

Vous ne devez point vous décourager pour vos distractions involontaires, qui ne viennent que de vivacité d'imagination et d'habitude de penser à vos affaires. Il suffit que vous ne donniez point lieu à ces distractions, qui arrivent pendant l'oraison, en vous donnant une dissipation volontaire pendant la journée. On s'épanche trop quelquefois; on fait même de bonnes œuvres avec trop d'empressement et d'activité; on suit trop ses goûts et ses consolations : Dieu en punit dans l'oraison. Il faut s'accoutumer à agir en paix, et avec une continuelle dépendance de l'esprit de grâce, qui est un esprit de mort à toutes les vies les plus secrètes de l'amour-propre.

L'intention habituelle, qui est la tendance du fond vers Dieu, suffit : c'est marcher en la présence de Dieu. Les événements ne vous trouveroient pas

dans cette situation, si vous n'y étiez point. Demeurez-y en paix, et ne perdez point ce que vous avez chez vous, pour courir au loin après ce que vous ne trouveriez point. J'ajoute qu'il ne faut jamais négliger, par dissipation, d'avoir une intention plus distincte; mais l'intention qui n'est pas distincte et développée est bonne. La paix du cœur est un bon signe, quand on veut d'ailleurs de bonne foi obéir à Dieu par amour, avec jalousie contre l'amour-propre.

Profitez de vos imperfections pour vous détacher de vous-même, et pour vous attacher à Dieu seul. Travaillez à acquérir des vertus, non pour y chercher une dangereuse complaisance, mais pour faire la volonté du bien-aimé.

Demeurez dans votre simplicité, retranchant les retours inquiets sur vous-

même, que l'amour-propre fournit sans cesse sous de beaux prétextes : ils ne feroient que troubler votre paix et que vous tendre des piéges. Quand on mène une vie recueillie, mortifiée, et de dépendance par le vrai désir d'aimer Dieu, la délicatesse de cet amour reproche intérieurement tout ce qui le blesse. Il faut s'arrêter tout court dès qu'on sent cette blessure et ce reproche au cœur. Encore une fois, demeurez en paix.

AVIS

SUR LA PRATIQUE DE L'HUMILITÉ, DU RENONCEMENT A SOI-MÊME, DE LA RÉSIGNATION DANS LES CROIX, ETC.

CXLIV.

SOUFFRIR AVEC PATIENCE ET COURAGE DANS LES PEINES DOMESTIQUES.

Je prends, monsieur, une très-grande part à toutes vos peines domestiques, et je comprends qu'elles doivent être fort grandes; mais vous savez que la croix est faite pour nous, et nous pour elle. C'est notre place que d'y demeurer paisiblement attachés avec Jésus-Christ jusqu'au dernier soupir de la vie. Il

seroit glorieux d'y avoir été patiemment, si on pouvoit en descendre; mais y être cloué et y expirer, c'est ce qui est terrible. C'est seulement dans ce dernier moment qu'on peut dire : *Tout est consommé*.

Je prie N... de faire le moins de réflexions qu'elle pourra sur tout ce qui va troubler sa paix et son avancement, en la jetant dans une occupation inquiète d'elle-même, qui est une tentation véritable. Pour vous, monsieur, prenez courage : *Sustine sustentationes Dei* [5]. Toute notre piété n'est qu'imagination, si nous ne sommes pas contents lorsque Dieu nous frappe, et si nous cherchons, par ragoût, des espérances dans les temps à venir de cette vie pour nous consoler. Le détachement de ce monde ne sauroit être trop absolu et trop de pratique.

[5] Eccli. II. 3.

CXLV.

AVANTAGES DE SE LAISSER RAPETISSER.

Je prie souvent Dieu qu'il vous tienne dans sa main. Le point essentiel est la petitesse. Il n'y a rien qu'elle ne raccommode, parce que la petitesse rend docile, et que la docilité redresse tout. Vous seriez plus coupable qu'un autre si vous résistiez à Dieu en ce point. D'un côté, vous avez reçu plus de lumières et de grâces qu'un autre pour vous laisser rapetisser : d'un autre côté, personne n'a plus éprouvé que vous ce qui doit rabaisser le cœur, et ôter toute confiance en soi-même. C'est le grand fruit de l'expérience de nos infirmités, que de nous rendre petits et souples.

J'espère que Notre-Seigneur vous gardera, et je le lui demande avec instance.

CXLVI.

QUELLE DOIT ÊTRE LA SOUFFRANCE POUR Y CONSERVER LA PAIX.

Pour N..., je prie Notre-Seigneur de lui donner une simplicité qui soit la source de la paix pour elle. Quand nous serons fidèles à laisser tomber d'abord toute réflexion superflue et inquiète, qui vient d'un amour de nous-mêmes très-différent de la charité, nous serons au large au milieu de la voie étroite ; et, sans manquer ni à Dieu ni aux hommes, nous serons dans la pure liberté et dans la paix innocente des enfants de Dieu.

Je prends pour moi, monsieur, ce que je donne aux autres, et je vois bien que je dois chercher la paix où je leur propose de la chercher. J'ai le cœur en souffrance. C'est la vie à nous-mêmes qui nous fait souffrir; ce qui est mort ne sent plus. Si nous étions morts, et si *notre vie étoit cachée avec Jésus-Christ en Dieu*, comme parle l'apôtre [1], nous n'aurions plus les peines de l'esprit que nous ressentons. Nous pourrions bien sentir des douleurs du corps, comme la fièvre, la goutte, etc.; nous pourrions bien aussi souffrir des douleurs spirituelles, c'est-à-dire des douleurs imprimées dans l'âme, sans qu'elle y eût aucune part : mais pour les peines d'inquiétude, où l'âme ajoute à la croix imposée par la main de Dieu une agitation de résistance, et, pour

[1] Coloss. III. 3.

ainsi dire, une non-volonté de souffrir, nous n'avons ces sortes de douleurs qu'autant que nous vivons encore à nous-mêmes.

Une croix purement donnée de Dieu, et pleinement voulue, sans retour inquiet par celui qui la porte, est tout ensemble douloureuse et paisible. Au contraire, une croix qui n'est pas pleinement et simplement voulue, et que la vie propre repousse encore un peu, est une double croix : elle est encore plus croix par la résistance vaine que l'âme y apporte, que par l'impression de douleur qu'elle fait nécessairement. La douleur et la paix sont dans un merveilleux mélange en purgatoire. On n'y souffre rien que de la main de Dieu; la résistance de la volonté n'a aucune part à cette douleur. O heureux qui pourroit souffrir dans cette paix simple de plein acquiescement, ou de non-

résistance parfaite ! Rien n'abrége et n'adoucit tant les peines que de les recevoir ainsi.

Mais d'ordinaire on marchande avec Dieu ; on veut toujours poser des bornes, et voir le bout de sa peine. Le même fond de vie opiniâtre et cachée, qui rend la croix nécessaire, fait qu'on la repousse à demi par de petits coups secrets, et qu'on en retarde l'opération. Ainsi c'est toujours à recommencer : on souffre, et on n'achève point l'ouvrage pour lequel on souffre. Je prie Notre-Seigneur que nous ne tombions, ni les uns ni les autres, dans cet état de langueur où la croix ne se tourne point à profit. Saint Paul dit[1] que *Dieu aime celui qui donne gaiement l'aumône :* combien plus doit-il aimer celui qui donne gaiement toute sa vo-

[1] II Cor. IX. 7.

lonté pour s'abandonner à ses opérations crucifiantes !

CXLVII.

BONHEUR DES CROIX.

Je ne puis m'empêcher d'admirer la vertu de la croix : nous ne valons rien que par elle. Elle me fait frémir, et me donne des convulsions dès qu'elle se fait sentir ; et tout ce que j'ai dit de ses opérations salutaires s'évanouit dans l'agonie où elle met le fond du cœur. Mais, dès qu'elle me laisse respirer, je rouvre les yeux, je la vois admirable, et je suis honteux d'en avoir été si accablé. L'expérience de cette inégalité est une profonde leçon.

En quelque état que soit votre ma-

lade, et quelque suite que Dieu donne à son mal, elle est bienheureuse d'être si souple dans la main de Dieu. Si elle meurt, elle meurt au Seigneur; si elle vit, elle vit à lui. *Ou la croix, ou la mort*[1].

Rien n'est au-dessus de la croix, que le parfait règne de Dieu; et encore la souffrance en amour est un règne commencé, dont il faut se contenter pendant que Dieu diffère la consommation. Vous avez besoin de croix aussi bien que moi. Le fidèle distributeur des dons nous a bien partagés. Qu'il en soit béni à jamais. O qu'il est bon, de nous châtier pour nous corriger!

[1] Parole de sainte Thérèse.

CXLVIII.

SOUFFRIR ICI-BAS COMME LES AMES DU PURGATOIRE.

Je n'ai rien à vous répondre sur ce qui vous regarde, je ne vois rien à ajouter sur les choses que Dieu vous fait voir, et qu'il est capital de suivre sans relâche. Allez toujours mourant de plus en plus. La mort est bien plus mort quand autrui nous la donne. Demeurez dans la dépendance où Dieu vous met; elle sert à vous décider, à vous tirer de votre sagesse, et à vous apetisser, vous dont la pente étoit de mener les autres. Mais ne laissez pas de dire à autrui votre simple pensée, à mesure qu'elle vous vient au cœur, sans réflexion ni mesure.

Je prends part à toutes vos croix, et je me sens attendri pour vous tous dans cette société de crucifiement. Il me semble que je suis intimement uni à tous ceux qui souffrent en Notre-Seigneur : jugez par là de la manière dont je suis touché de l'état de N... Les souffrances ne sont données que pour l'avancement. Quand Dieu veut se hâter de faire en peu de temps un grand ouvrage, il fait beaucoup souffrir, et il redouble ses coups rigoureux. O qu'ils sont pleins d'amour, et qu'ils épargnent, lors même qu'ils semblent écraser impitoyablement !

La croix est une bonne relique qu'il faut garder. L'amour sans croix seroit un charme, et il se tourneroit en illusion ; mais la croix rabaisse bien tous les beaux sentiments, toutes les hautes idées, toutes les ferveurs consolantes. O qu'on est petit quand on souffre,

quand on souffre longtemps, et qu'on a beaucoup de peine à souffrir ! La souffrance est un purgatoire de miséricorde en ce monde. Mais qui est-ce qui souffre comme les âmes que Dieu purifie dans l'autre monde? Qui est-ce qui souffre comme elles, sans se remuer sous la main de Dieu, sans chercher de soulagement, et sans impatience dans l'attente d'être délivré, sans effort pour abréger l'épreuve, avec un amour paisible et qui croît tous les jours, avec une joie pure au milieu de tout ce qui est douloureux, enfin avec une petitesse et une simplicité qui font qu'en souffrant on ne songe pas que l'on sacrifie quelque chose à Dieu? Tâchons de fonder ce purgatoire en ce monde, comme on fonde des hôpitaux.

dissipe, et on sent ralentir toutes ses bonnes résolutions; puis on s'enivre de soi-même et du monde, c'est-à-dire de plaisir et de vanité. Alors on se trouve dans une distance infinie de Dieu; on n'a plus le courage d'y retourner; on n'ose même plus songer à se faire cette violence.

Vous n'avez, monsieur, de ressource qu'à vous précautionner contre la dissipation. Je vous conjure de donner tous les matins un petit quart d'heure à une lecture méditée avec liberté, simplicité et affection; encore un petit moment de même vers le soir : de temps en temps dans la journée renouvelez la présence de Dieu et l'intention d'agir pour lui; humiliez-vous de vos fautes; travaillez de bonne foi à vous corriger; ayez patience avec vous-même, sans vous flatter, comme vous feriez avec un autre, fréquentez les sa-

crements dans des temps réglés. Je prierai de tout mon cœur pour vous.

CL.

EXHORTATION A LA SIMPLICITÉ ET A L'ENFANCE CHRÉTIENNE.

O que vous me serez chers, vous et N..., si ce que nous avons dit ici ensemble fait de nous un cœur et une âme ! Je ne le répète point, n'en ayant pas le temps; vous le savez. Ce n'est pas à la mémoire, mais au cœur, que je l'ai confié. S'il est entré dans votre cœur, vous le verserez fidèlement dans celui de N... Non, mon cher, plus d'ambition, plus de curiosité ni de vivacité sur le monde, plus de régularité politique. Que le dehors soit simple,

droit et petit, comme le dedans. *Si spiritu vivimus, spiritu et ambulemus*[1].

Soyons sages, mais de la sagesse de Dieu, et non de la nôtre. O la mauvaise sûreté, que celle qui vient d'une prudence mondaine! Laissez tomber tout empressement, toute activité, toute dissipation : vous en avez un besoin infini. Lors même qu'on ne se recueille point par méthode, on doit laisser tomber par simple fidélité tout ce qui dissipe et distrait, tout ce qui ébranle l'imagination, qui réveille les goûts et les désirs naturels, qui trouble la paix, le silence, la petitesse, et la nudité intérieure. On parle magnifiquement de la passiveté avec une activité perpétuelle. On veut des sûretés, des lumières extraordinaires, et même des prédictions, pour se contenter dans l'obscurité

[1] Galat. v. 25.

de la pure foi. C'est vouloir voir le soleil à minuit.

Soyez bien petits, bien simples ; qu'il n'y ait plus ni Céphas ni Apollon, mais le seul enfant Jésus qui nous réunisse tous dans sa seule enfance. Voilà l'Avent qui vient; renaissons avec lui. Mille très-humbles compliments à M...; aucun à N... ; car je ne veux plus qu'il y ait un quelqu'un chez elle à qui nul compliment puisse s'adresser.

CLI.

IL N'Y A QUE LA MORT DE L'ESPRIT QUI PRÉPARE BIEN A CELLE DU CORPS.

J'apprends, ma chère fille, que votre santé n'est pas bonne, et mon cœur en souffre une sensible douleur, quoique

je veuille pour vous tout ce que Dieu veut, comme je le veux pour moi-même. Je suis persuadé que vous acquiescez à tout, et qu'au lieu de lui donner, vous lui laissez prendre tout ce qu'il lui plaît. On ne donne que du sien, et c'est ce que vous ne voulez pas avoir en ce monde; mais un domestique laisse prendre par son maître le tout ou partie de ce que le maître lui a confié. Faites ainsi de votre vie corporelle. *Mon âme est toujours dans mes mains*[1]; laissez-la passer dans celles de Dieu à son gré. O qu'on est vivant dans la vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu, quand on est mort à la fausse vie de la terre!

La véritable vie est inconnue et incompréhensible au monde insensé. Il y a même une infinité de sages et demi-

Ps. CXVIII. 109.

dévots qui bornent leur dévotion à regarder de loin la mort avec une certaine soumission à la Providence, sans laisser Dieu opérer en eux le détachement foncier de la vie. Il n'y a que la mort de l'esprit qui prépare bien à celle du corps. Certaines gens pensent souvent à la mort du corps sans laisser mourir leur esprit : au contraire, la mort de l'esprit rend indifférent à la mort du corps, lors même qu'on n'en est pas directement occupé. Sainte Monique disoit à son fils Augustin[1] : « Mon fils, il n'y a plus rien qui me plaise en cette vie ; je ne sais plus ce que je fais ici-bas, ni pourquoi j'y suis, toute espérance y étant éteinte pour moi. » Voilà la mort après laquelle il ne coûte plus rien de mourir. Il n'y a de fausse vie que l'amour-propre ; il n'y a de

[1] Confess. lib. IX, cap. x, n. 26.

véritable vie que l'amour de Dieu. Dès que l'amour de Dieu a pris toute la place de l'amour-propre, on est mort à toute fausse vie, et vivant de la véritable. Il n'y a de vie que dans cette heureuse mort.

Voilà le nouvel homme qui se renouvelle de jour en jour pendant que le vieux se corrompt. *Faites cela, et vous vivrez*, dit Jésus-Christ[1]. Laissez Dieu être l'unique Dieu de votre cœur; qu'il y brise l'idole du *moi;* que vous ne pensiez plus à vous par amour-propre; que vous soyez uniquement occupée de Dieu, comme vous l'avez été du *moi* sous de beaux prétextes. Sacrifiez le *moi* à Dieu; alors paix, liberté et vie, malgré la douleur, la foiblesse et la mort même.

Ménagez vos forces d'esprit et de

[1] Luc. XI. 28.

corps. Supportez-vous avec petitesse. M... est votre bâton : on porte le bâton dont on est soutenu. Que ne puis-je vous aller voir ! Mais que dis-je ? Dieu nous rapproche et nous unit; je suis en esprit au milieu de vous tous. Je prie Jésus enfant de vous apetisser de plus en plus. La force cachée de Jésus n'est que dans son enfance toute nue, toute pauvre d'esprit, toute abandonnée.

CLII.

CHANGER LES MAUX EN BIENS PAR LA PATIENCE.

On change tous les maux en biens quand on les souffre en patience par amour pour Dieu. Au contraire, on change tous les biens en maux quand

on s'y attache pour flatter son amour-propre. Le vrai bien n'est que dans le détachement et l'abandon à Dieu. Voici le temps de l'épreuve. C'est dans cette occasion qu'il faut se tenir dans les mains de Dieu, avec confiance et union sans réserve. Que ne voudrois-je point donner pour vous voir au plus tôt parfaitement guérie de votre maladie, et plus encore de l'amour de ce monde? L'attachement à soi a cent fois plus de venin que la petite vérole. Le venin de l'amour-propre demeure au dedans. Je prie de tout mon cœur pour vous.

CLIII.

DIEU HUMILIE L'AME PAR LE SENTIMENT DE SA FOIBLESSE.

Je suis dans une honteuse lassitude des croix. Il me semble qu'il ne me reste plus ni force ni haleine pour respirer dans la souffrance. La croix me fait horreur, et ma lâcheté m'en fait aussi. Je suis, entre ces deux horreurs, à charge à moi-même. Je frémis toujours par la crainte de quelque nouvelle occasion de souffrance. Ce n'est pas vivre que de vivre ainsi : mais qu'importe? Notre vie ne doit être qu'une mort lente. Il n'y a qu'à se délaisser à la volonté toute-puissante qui nous crucifie peu à peu.

Mon cœur souffre dans ce moment sur ce que vous m'avez mandé, et votre souffrance augmente la mienne : mais il y a en moi, ce me semble, un fond d'intérêt propre et une légèreté dont je suis honteux. La moindre chose triste pour moi m'accable ; la moindre qui me flatte un peu me relève sans mesure. Rien n'est si humiliant que de se trouver si tendre pour soi, si dur pour autrui, si poltron à la vue de l'ombre d'une croix, et si léger pour secouer tout à la première lueur flatteuse. Mais tout est bon. Dieu nous ouvre un étrange livre pour nous instruire, quand il nous fait lire dans notre propre cœur.

CLIV.

SUR LE MÊME SUJET.

Cette tristesse, qui vous fait languir, m'alarme et me serre le cœur. Je la crains plus pour vous que toutes les douleurs sensibles. Je sais par expérience ce que c'est que d'avoir le cœur flétri et dégoûté de tout ce qui pourroit lui donner du soulagement. Je suis encore à certaines heures dans cette disposition d'amertume générale, et je sens bien que si elle étoit sans intervalle, je ne pourrois y résister longtemps.

Je viens de faire une mission à Tournai : tout cela s'est assez bien passé, et l'amour-propre même y pour-

roit avoir quelque petite douceur; mais dans le fond le bien que nous faisons est peu de chose. Si on n'étoit soutenu par l'esprit de foi, pour travailler sans voir le fruit de son travail, on se décourageroit; car on ne gagne presque rien, ni sur les hommes pour les persuader, ni sur soi-même pour se corriger. O qu'il y a loin depuis le mépris et la lassitude de soi-même jusqu'à la véritable correction! Je suis à moi-même tout un grand diocèse, plus accablant que celui du dehors, et que je ne saurois réformer. Mais il faut se supporter sans se flatter, comme on doit le faire pour le prochain.

CLV.

SOUFFRIR SANS PERDRE COURAGE ET AVEC FIDÉLITÉ, SOUS LA MAIN DE DIEU, LES OPÉRATIONS DOULOUREUSES QUI NOUS RAPETISSENT.

C'est dans la peine et dans l'amertume que je vous goûte davantage. J'ai vu de la candeur et de la petitesse dans vos lettres, et j'en remercie Dieu avec attendrissement. Il faut aimer ce que Dieu aime, et je ne doute point qu'il ne nous aime davantage quand il nous rapetisse en nous rabaissant. Pendant que cette opération vous est douloureuse, comptez qu'elle vous est utile et nécessaire. Le chirurgien ne nous fait du mal qu'autant qu'il coupe dans le vif. Le malade ne sent rien quand

on ne coupe que la chair déjà morte. Si vous étiez mort aux choses dont il s'agit, leur retranchement ne vous causeroit aucune douleur. Détachez-vous absolument, si vous voulez être en paix et mourir à vous-même. Ne vous contentez pas de faire certains efforts, et d'être petit par secousses : délaissez-vous sans aucune réserve à Dieu, pour mourir à vous-même dans toute l'étendue de ses desseins. Courage sans courage humain : ne perdez pas les grands fruits de cette croix. Soumettez-vous non-seulement à N... pour vous laisser redresser, mais encore aux plus petits qui se mêleront de vous donner des avis à propos ou hors de propos. S'ils ne sont pas bons pour ceux qui les donneront par une critique indiscrète, ils seront excellents pour vous qui les recevrez en esprit de désappropriation et de mort.

Pour vos défauts, supportez-les avec patience, comme ceux du prochain, sans les flatter ni excuser. Il ne faut pas les vouloir garder, puisqu'ils déplaisent à Dieu : mais il faut sentir votre impuissance de les vaincre, et profiter de l'abjection qu'ils vous causent à vos propres yeux pour désespérer de vous-même. Jusqu'à ce désespoir de la nature, il n'y a rien de fait. Mais il ne faut jamais désespérer des bontés de Dieu sur nous, et ne nous défier que de nous-mêmes. Plus on désespère de soi pour n'espérer qu'en Dieu sur la correction de ses défauts, plus l'œuvre de la correction est avancée. Mais aussi il ne faut pas que l'on compte sur Dieu sans travailler fortement de notre part. La grâce ne travaille avec fruit en nous, qu'autant qu'elle nous fait travailler sans relâche avec elle. Il faut veiller, se faire vio-

lence, craindre de se flatter, écouter avec docilité les avis les plus humiliants, et ne se croire fidèle à Dieu qu'à proportion des sacrifices qu'on fait tous les jours pour mourir à soi-même.

CLVI.

SE LAISSER JUGER, ET SE CORRIGER EN SUIVANT L'ESPRIT DE GRACE.

C'est à N... à se laisser juger par les personnes qui le connoissent, et qui sont unies avec lui dans la même voie. Ce n'est pas assez de croire ce dont nous avons l'expérience; il faut croire tout, quoiqu'on ne le voie pas, et le supposer vrai. Je compte que c'est faute d'attention que N... ne l'a pas vu. Il reste le point principal, qui est de se

corriger ; c'est à quoi il faut travailler en la manière qu'il convient : il faut le faire avec paix, simplicité et petitesse. Dieu veuille qu'il le fasse comme je le dis !

Je crois qu'il ne doit point avoir d'activité pour sa correction, et qu'elle doit venir par une simple fidélité à l'attrait de chaque moment, sans former des projets ni employer certains moyens. Il suffit de demeurer dans une certaine paix où l'esprit de grâce fait sentir ce qui seroit d'un mouvement propre et d'une recherche secrète de sa satisfaction.

CLVII.

SACRIFICE ABSOLU DE L'AMOUR-PROPRE PAR UN CONTINUEL ABANDON DE SOI-MÊME ENTRE LES MAINS DE DIEU.

N... vous dira combien je suis occupé de vous, et avec quel plaisir j'apprends que vous êtes en paix. O le grand sacrifice que la simplicité! c'est le martyre de l'amour-propre. Ne se plus écouter, c'est la véritable abnégation. On aimeroit mieux souffrir les plus cruels tourments. Dix ans d'austérités corporelles ne seroient rien en comparaison de ce retranchement des jalousies et des délicatesses de l'amour-propre, toujours curieux sur soi.

Cet abandon seroit le plus grand de

tous les soutiens, s'il étoit aperçu avec certitude : mais il ne seroit plus abandon, si on le possédoit ; il seroit la plus riche et la plus flatteuse possession de nous-mêmes. Il faut donc que l'abandon qui nous donne tout nous cache tout, et qu'il soit lui-même caché. Alors ce dépouillement total nous donne en réalité toutes les choses qu'il dérobe à notre amour-propre. C'est que l'unique trésor du cœur est le détachement. Quiconque est détaché de tout et de soi, retrouve tout et soi-même en Dieu. L'amour de Dieu s'enrichit de tout ce que l'amour-propre avare a perdu.

Vivez donc et mourez tous les jours sur le fumier de Job. Jésus-Christ nous a enrichis, comme parle saint Paul[1], non de ses richesses visibles et écla-

[1] II Cor. VIII. 9.

tantes, mais de sa seule pauvreté. Nous voudrions des étoffes d'or ; mais il ne nous faut que la nudité de Jésus-Christ sur la croix, ou ses vêtements déchirés en plusieurs morceaux, et abandonnés à ceux qui le crucifient. Je dis tout bien à mon aise, moi qui cherche le repos et la consolation, moi qui crains la peine et la douleur, moi qui crie les hauts cris dès que Dieu coupe dans le vif; mais enfin c'est la vérité qui me condamne, et à la condamnation de laquelle je souscris au fond de mon cœur, si je ne me trompe. Faites de même.

CLVIII.

ABANDON A LA SEULE VOLONTÉ DE DIEU ; DÉTACHEMENT DE TOUT LE RESTE.

J'entre dans vos peines. Que ne puis-je faire quelque chose de plus ! Il faut imiter la foi d'Abraham, et aller toujours sans savoir où. On ne s'égare que par se proposer un but de son propre choix. Quiconque ne veut rien que la seule volonté de Dieu, la trouve partout, de quelque côté que la Providence le tourne, et par conséquent il ne s'égare jamais. Le véritable abandon n'ayant aucun chemin propre, ni dessein de se contenter, va toujours droit comme il plaît à Dieu. La voie droite est de se renoncer, afin que

Dieu seul soit tout, et que nous ne soyons rien. J'espère que celui qui nourrit les petits oiseaux aura soin de vous. Heureux celui qui, comme Jésus-Christ, n'a pas de quoi reposer sa tête! Quand on s'est livré à la pauvreté intérieure même, doit-on craindre l'extérieure? Soyez fidèle à Dieu, et Dieu le sera à ses promesses. Faites honneur à la religion qui est si méprisée, et elle vous le rendra avec usure. Montrez au monde un courtisan qui vit de pure foi.

Craignez votre vivacité empressée, votre goût pour le monde, votre ambition secrète qui se glisse sans que vous l'aperceviez. Ne vous engouez point de certaines conversations de politique ou de joli badinage, qui vous dissipent, qui vous indisposent au recueillement et à l'oraison. Parlez peu; coupez court; ménagez votre temps; travaillez avec ordre et de suite; mettez les

œuvres en la place des beaux discours. Encore une fois, l'avenir n'est point encore à vous; il n'y sera peut-être jamais. Bornez-vous au présent; mangez le pain quotidien. *Demain aura soin de lui-même; à chaque jour suffit son mal*[1]. C'est tenter Dieu que de faire provision de manne pour deux jours; elle se corrompt. Vous n'avez point aujourd'hui la grâce de demain : elle ne viendra qu'avec demain lui-même. Moment présent, petite éternité pour nous.

[1] Matth. VI. 34.

CLIX.

PORTER LA CROIX, ET S'ABANDONNER A LA PROVIDENCE.

On ne peut être plus vivement touché que je le suis de tout ce qui vous est arrivé. Il faut porter la croix comme un trésor ; c'est par elle que nous sommes rendus dignes de Dieu, et conformes à son Fils. Les croix font partie du pain quotidien. Dieu en règle la mesure selon nos vrais besoins, qu'il connoît, et que nous ignorons. Laissons-le faire, et abandonnons-nous à sa main. Soyez enfant de la Providence. Laissez raisonner vos parents et amis. Ne pensez point de loin à l'avenir. La manne se corrompoit quand

on vouloit par précaution en faire provision pour plus d'un jour. Ne dites point : Qu'est-ce que nous ferons demain ? *Le jour de demain aura soin de lui-même.* Bornez-vous aujourd'hui au besoin présent ; Dieu vous donnera en chaque jour les secours proportionnés à ce besoin-là. *Inquirentes autem Dominum non minuentur omni bono*[1]. La Providence feroit des miracles pour nous, mais nous empêchons ces miracles à force de les prévenir. Nous nous faisons nous-mêmes, par une industrie inquiète, une providence aussi fautive que celle de Dieu seroit assurée.

Quant à N..., il aime la religion et a des principes de vertu ; mais il a besoin d'être nourri et soutenu. Il faut le secourir sans le gêner. Vous connoissez son esprit vif et ses longues habitudes ;

[1] Ps. XXXIII. 11.

il faut lui passer bien des choses que je ne vous passerois pas. Dieu sait mieux que nous ce qu'il a mis dans chaque homme, et ce qu'il doit exiger de lui. Ménagez, supportez, respectez, espérez, fiez-vous au maître des cœurs, qui est fidèle à ses promesses. Soyez fidèle et docile vous-même. Mettez à profit vos foiblesses par une défiance infinie de vous-même, et par une souplesse enfantine pour vous laisser corriger. La petitesse sera votre force dans la foiblesse même.

CLX.

SUR LE MÊME SUJET.

Je ne doute point que Notre-Seigneur ne vous traite toujours comme

l'un de ses amis, c'est-à-dire avec des croix, des souffrances et des humiliations. Ces voies et ces moyens, dont Dieu se sert pour attirer à soi les âmes, font bien mieux et plus vite cette affaire, que non pas les propres efforts de la créature; car cela détruit de soi-même et arrache les racines de l'amour-propre, que nous ne pourrions pas même découvrir qu'à grande peine; mais Dieu, qui connoît ses tanières, le va attaquer dans son fort et sur son fonds.

Si nous étions assez forts et fidèles pour nous confier tout à fait à Dieu, et le suivre simplement par où il voudroit nous mener, nous n'aurions pas besoin de grandes applications d'esprit pour travailler à la perfection; mais parce que nous sommes si foibles dans la foi que nous voulons savoir partout où nous allons, sans nous en fier à Dieu, c'est ce qui allonge notre che-

min, et qui gâte nos affaires spirituelles. Abandonnez-vous tant que vous pourrez à Dieu, et jusques au dernier respir; et il ne vous délaissera pas.

CLXI.

NE POINT AGIR PAR NATUREL, ET AMORTIR SA VIVACITÉ.

Suivez la voie de mort dans laquelle Notre-Seigneur vous a mis, et travaillez à amortir cette vivacité de votre naturel qui vous entraîne dans ce que vous faites. Soyez persuadé que tout ce que nous faisons par ce que nous sommes, je veux dire selon notre humeur et tempérament, n'ayant rien de surnaturel nous rend ce que nous faisons inutile pour nous avancer en Dieu ; et

parce que sa divine majesté demande des âmes qu'elle attire à soi un retour ou recoulement perpétuel dans notre fin dernière, et dans la plénitude du vrai bien, lorsque nous agissons par nous-mêmes et selon notre humeur, tout ce que nous faisons se réfléchit sur nous-mêmes et en demeure là, et Dieu n'y a point de part.

Vous voyez donc de quelle importance il vous est de réprimer la vivacité de vos humeurs et passions, et que c'est très-peu de chose de voir et pénétrer les secrets de la vie spirituelle, si on ne met point en exécution les moyens qui sont nécessaires pour parvenir à sa fin, qui est l'union réelle et véritable avec Dieu. Ceci ne demande point d'occupation de tête ni d'esprit, mais bonne volonté dans les occasions qui se présentent.

CLXII.

SOUFFRIR AVEC ABANDON, ET BOIRE LE CALICE D'AMERTUME JUSQU'A LA DERNIÈRE GOUTTE.

J'espère, monsieur, que, dans cet état de séparation et d'amertume, vous trouverez, loin des créatures, la plus puissante consolation. Dieu vous fera goûter ce qu'il est par lui-même quand tout le reste manque. La longueur de cette épreuve servira à vous endurcir contre vous-même, et à pousser sans bornes votre abandon. Quand on se livre à Dieu pendant le temps de paix et de calme, on ne sait ni ce qu'on veut ni ce qu'on promet : quoique l'abandon soit sincère, il est encore bien superficiel ; mais, quand le calice plein

d'amertume se présente, alors la nature frémit, on est triste et craintif jusqu'à la mort, comme Jésus-Christ au jardin des Oliviers; on sue sang et eau; on dit : *Que ce calice soit éloigné de moi*[1] ! Heureux qui étouffe cette répugnance et ce soulèvement de la nature, pour ajouter, comme le Fils de Dieu : *Cependant que votre volonté se fasse, et non pas la mienne*. En vérité, monsieur, je serois bien fâché que vous perdissiez la moindre goutte du calice que Dieu vous présente. C'est maintenant qu'il faut exercer votre foi et votre amour. O que Dieu vous aime, puisqu'il vous frappe sans pitié ! Quelque sacrifice qu'il vous demande, n'hésitez jamais. L'état de tristesse qui serre votre cœur, et la vue d'un objet affligeant qui est à toute heure devant vos yeux,

[1] Matth. XXVI. 39.

me fait craindre pour votre santé. Ménagez-la ; profitez des petits soulagements qui se présenteront ; faites-le avec simplicité.

CLXIII.

LA VOLONTÉ DE DIEU DOIT ÊTRE NOTRE TOUT.

Je vous souhaite la paix du cœur et la joie du Saint-Esprit, qui se trouve au milieu de toutes les croix et de toutes les tentations de la vie. C'est la différence essentielle entre la Babylone et la cité de Dieu. Un habitant de Babylone, quelque prospérité mondaine qui l'enivre, a un je ne sais quoi qui dit au fond du cœur : Ce n'est pas assez ; je n'ai pas tout ce que je voudrois, et j'ai encore ce que je ne vou-

drois pas. Au contraire, l'habitant de la cité sainte porte au fond de son cœur un *fiat* et un *amen* continuel. Il veut toutes ses peines, et il ne veut aucune des consolations dont Dieu le prive. Demandez-lui ce qu'il veut, il vous répondra que c'est précisément ce qu'il a. La volonté de Dieu, dans le moment présent, est le pain quotidien qui est au-dessus de toute substance. Il veut tout ce que Dieu veut en lui et pour lui. Cette volonté fait le rassasiement de son cœur; c'est la manne de tous les goûts. *Glorificaveris eum*, dit Isaïe [1], *dum non facis vias tuas, et non invenitur voluntas tua, ut loquaris sermonem.* Aussi est-il dit de la nouvelle Jérusalem : *Vocaberis voluntas mea in ea* [2]. Elle n'aura plus d'autre nom ; on n'en pourra plus avoir

[1] Isai. LVIII. 13. — [2] *Ibid.* LXII. 4.

d'autre idée ; elle ne sera plus rien d'elle-même. Comme saint Jean n'étoit qu'une voix annonçant Jésus-Christ, Jérusalem n'est plus que la seule *volonté de Dieu en elle*. Ce n'est plus elle qui vit et qui veut; c'est l'époux vivant et voulant dans l'épouse. Quelle est donc sa volonté sur vous? c'est que vous n'en ayez plus aucune, que vous ne trouviez plus en vous de quoi vouloir, que vous laissiez Dieu bien vouloir en vous tout ce qui est selon son esprit. *Qui autem scrutatur corda, scit quid desideret Spiritus; quia secundum Deum postulat pro sanctis* [1]. Soyez donc l'homme de la volonté de Dieu, *virum voluntatis meæ* [2]. Ne la gênez en vous par aucune borne de volonté et de pensée propre, par aucun arrangement à votre mode.

La plupart des gens de bien, sous

[1] Rom. VIII. 27. — [2] Isai. XLVI. 11.

de beaux prétextes, font ce que saint Augustin reprochoit aux demi-pélagiens, qui étoit de vouloir que les mérites naturels précédassent, et que la grâce suivît la nature; *gratia pedissequa*. On veut que Dieu veuille ce que nous voulons, afin que nous voulions notre propre volonté dans la sienne. Il faut que la volonté de Dieu démonte la nôtre, et qu'il soit lui seul toutes choses en nous.

CLXIV.

MANIÈRE DE BIEN PORTER SA CROIX.

Portez en paix vos croix intérieures. Les extérieures sans celles de l'intérieur ne seroient point des croix ; elles ne seroient que des victoires continuelles,

avec une flatteuse expérience de notre force invincible. De telles croix empoisonneroient le cœur, et charmeroient notre amour-propre. Pour bien souffrir, il faut souffrir foiblement et sentant sa foiblesse ; il faut se voir sans ressource au dedans de soi; il faut être sur la croix avec Jésus-Christ, et dire comme lui, *Mon Dieu*, *mon Dieu*, *combien m'avez-vous abandonné!* O que la paix de la volonté, dans ce désespoir de l'amour-propre, est précieuse aux yeux de celui qui la fait en nous sans nous la montrer! Nourrissez-vous de cette parole de saint Augustin, qui est d'autant plus vivifiante, qu'elle porte au cœur une mort totale de l'amour-propre: « Qu'il ne soit laissé en moi rien de moi-même, ni de quoi jeter encore un regard sur moi ; » *nihil in me relinquatur mihi*, *nec quo respiciam ad me ipsum.* N'écoutez point

votre imagination ni les réflexions d'une sagesse humaine : laissez tomber tout, et soyez dans les mains du bien-aimé. C'est sa volonté et sa gloire qui doivent nous occuper.

CLXV.

CONSENTIR A N'ÊTRE RIEN, ET SE LAISSER CONSUMER PAR UNE MORT ENTIÈRE.

Soyez un vrai rien en tout et partout ; mais il ne faut rien ajouter à ce pur rien. C'est sur le rien qu'il n'y a aucune prise. Il ne peut rien perdre. Le vrai rien ne résiste jamais, et il n'a point un *moi* dont il s'occupe. Soyez donc rien, et rien au delà ; et vous serez tout sans songer à l'être. Souffrez en paix ; abandonnez-vous ; allez,

comme Abraham, sans savoir où. Recevez des hommes le soulagement que Dieu vous donnera par eux. Ce n'est pas d'eux, mais de lui par eux, qu'il faut le recevoir. Ne mêlez rien à l'abandon, non plus qu'au rien. Un tel vin doit être bu tout pur et sans mélange; une goutte d'eau lui ôte toute sa vertu. On perd infiniment à vouloir retenir la moindre ressource propre. Nulle réserve, je vous conjure.

Il faut aimer la main de Dieu qui nous frappe et qui nous détruit. La créature n'a été faite que pour être détruite au bon plaisir de celui qui ne l'a faite que pour lui. O heureux usage de notre substance! Notre rien glorifie l'Être éternel et le tout Dieu. Périsse donc ce que l'amour-propre voudroit tant conserver! Soyons l'holocauste que le feu de l'amour réduit en cendres. Le trouble ne vient jamais que d'a-

mour-propre; l'amour divin n'est que paix et abandon. Il n'y a qu'à souffrir, qu'à laisser tomber, qu'à perdre, qu'à ne retenir rien, qu'à n'arrêter jamais un seul moment la main crucifiante. Cette non-résistance est horrible à la nature : mais Dieu la donne; le bien-aimé l'adoucit, il mesure toute tentation.

Mon Dieu, qu'il est beau de faire son purgatoire en ce monde! La nature voudroit ne le faire ni en cette vie ni en l'autre; mais Dieu le prépare en ce monde, et c'est nous qui, par nos chicanes, en faisons deux au lieu d'un. Nous rendons celui-ci tellement inutile par nos résistances, que tout est encore à recommencer après la mort. Il faudroit être dès cette vie comme les âmes du purgatoire, paisibles et souples dans la main de Dieu pour s'y abandonner, et pour se laisser détruire par le feu

vengeur de l'amour. Heureux qui souffre ainsi !

Je vous aime et vous respecte de plus en plus sous la main qui vous brise pour vous purifier. O que cet état est précieux ! Plus vous vous y trouverez vide et privée de tout, plus vous m'y paroîtrez pleine de Dieu et l'objet de ses complaisances. Quand on est attaché sur la croix avec Jésus-Christ, on dit comme lui, *O Dieu, ô mon Dieu, combien vous m'avez délaissé !* Mais ce délaissement sensible, qui est une espèce de désespoir dans la nature grossière, est la plus pure union de l'esprit, et la perfection de l'amour.

Qu'importe que Dieu nous dénue de goûts et de soutiens sensibles ou aperçus, pourvu qu'il ne nous laisse pas tomber ? Le prophète Habacuc n'étoit-il pas bien soutenu quand l'ange le transportoit avec tant d'impétuosité de

la Judée à Babylone, en le tenant par un de ses cheveux[1]? Il alloit sans savoir où, et sans savoir par quel soutien; il alloit nourrir Daniel au milieu des lions; il étoit enlevé par l'esprit invisible et par la vertu de la foi. Heureux qui va ainsi par une route inconnue à la sagesse humaine, et sans toucher du pied à terre!

Vous n'avez qu'à souffrir et à vous laisser consumer peu à peu dans le creuset de l'amour. Qu'y a-t-il à faire? Rien qu'à ne repousser jamais la main invisible qui détruit et qui refond tout. Plus on avance, plus il faut se délaisser à l'entière destruction. Il faut qu'un cœur vivant soit réduit en cendre. Il faut mourir et ne voir point sa mort; car une mort qu'on apercevroit seroit la plus dangereuse de toutes les vies.

[1] Dan. XIV. 35.

Vous êtes morts, dit l'apôtre [1], *et votre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu.* Il faut que la mort soit cachée, pour cacher la vie nouvelle que cette mort opère. On ne vit plus que de mort, comme parle saint Augustin. Mais qu'il faut être simple et sans retour pour laisser achever cette destruction du vieil homme! Je prie Dieu qu'il fasse de vous un holocauste que le feu de l'autel consume sans réserve.

[1] Coloss. III. 3.

CLXVI.

VIVRE EN PUR ABANDON ET SIMPLE DÉLAISSEMENT AU BON PLAISIR DE DIEU.

La peine que je ressens sur le malheur public ne m'empêche point d'être occupé de votre infirmité. Vous savez qu'il faut porter la croix, et la porter en pleines ténèbres. Le parfait amour ne cherche ni à voir ni à sentir. Il est content de souffrir sans savoir s'il souffre bien, et d'aimer sans savoir s'il aime. O que l'abandon, sans aucun retour ni repli caché, est pur et digne de Dieu! Il est lui seul plus détruisant que mille et mille vertus austères, et soutenues d'une régularité aperçue. On jeûneroit comme saint Siméon Stylite,

on demeureroit des siècles sur une colonne ; on passeroit cent ans au désert, comme saint Paul ermite ; que ne feroit-on point de merveilleux et digne d'être écrit, plutôt que de mener une vie unie, qui est une mort totale et continuelle dans ce simple délaissement au bon plaisir de Dieu ! Vivez donc de cette mort ; qu'elle soit votre unique pain quotidien. Je vous présente celui que je veux manger avec vous.

Soyez simple et petit enfant. C'est dans l'enfance qu'habite la paix inaltérable et à toute épreuve. Toutes les régularités où l'on possède sa vertu sont sujettes à l'illusion et au mécompte. Il n'y a que ceux qui ne comptent jamais, lesquels ne sont sujets à aucun mécompte. Il n'y a que les âmes désappropriées par l'abnégation évangélique qui n'ont plus rien à perdre. Il n'y a que ceux qui ne cherchent aucune lu-

mière, qui ne se trompent point. Il n'y a que les petits enfants qui trouvent en Dieu la sagesse, qui n'est point dans les grands et les sages qu'on admire.

CLXVII.

LAISSER EXPIRER LA NATURE DANS LE DÉPOUILLEMENT ET LA MORT TOTALE.

Tout contribue à vous éprouver; mais Dieu, qui vous aime, ne permettra pas que vous soyez tentée au-dessus de vos forces. Il se servira de la tentation pour vous faire avancer. Mais il ne faut chercher curieusement à voir en soi ni l'avancement, ni les forces, ni la main de Dieu, qui n'en est pas moins secourable quand elle se rend invisible. C'est en se cachant qu'elle

fait sa principale opération : car nous ne mourrions jamais à nous-mêmes, s'il montroit sensiblement cette main toujours appliquée à nous secourir. En ce cas, Dieu nous sanctifieroit en lumière, en vie et en revêtissement de tous les ornements spirituels ; mais il ne nous sanctifieroit point sur la croix, en ténèbres, en privation, en nudité, en mort. Jésus-Christ ne dit pas : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se possède, qu'il se revête d'ornements, qu'il s'enivre de consolations, comme Pierre sur le Thabor ; qu'il jouisse de moi et de soi-même dans sa perfection ; qu'il se voie et que tout le rassure en se voyant parfait : mais au contraire il dit[1] : *Si quelqu'un veut venir après moi*, voici le chemin par où il faut qu'il passe ; *qu'il se renonce, qu'il porte*

[1] Matth. XVI. 24.

sa croix, *et qu'il me suive* dans le sentier bordé de précipices où il ne verra que sa mort. Saint Paul dit que *nous voudrions être survêtus*[1], et qu'il faut au contraire être dépouillés jusqu'à la plus extrême nudité, pour être ensuite revêtus de Jésus-Christ.

Laissez-vous donc ôter jusqu'aux derniers ornements de l'amour-propre, et jusqu'aux derniers voiles dont il tâche de se couvrir, pour recevoir la robe qui n'est blanchie que du sang de l'Agneau, et qui n'a plus d'autre pureté que la sienne. O trop heureuse l'âme qui n'a plus rien à soi, qui n'a même rien d'emprunté non plus que rien de propre, et qui se délaisse au bien-aimé, étant jalouse de n'avoir plus de beauté que lui seul! O épouse, que vous serez belle quand il ne vous restera plus

[1] II Cor. v. 4.

nulle parure propre! Vous serez toute la complaisance de l'époux quand l'époux sera lui seul toute votre beauté. Alors il vous aimera sans mesure, parce que ce sera lui-même qu'il aimera uniquement en vous. Écoutez ces choses, et croyez-les. Cet aliment de pure vérité sera d'abord amer dans votre bouche et dans vos entrailles; mais il nourrira votre cœur, et il le nourrira de la mort qui est l'unique vie. Croyez ceci, et ne vous écoutez point. Le *moi* est le grand séducteur : il séduit plus que le serpent séducteur d'Ève. Heureuse l'âme qui écoute en toute simplicité ce qui l'empêche de s'écouter et de s'attendrir sur soi!

Que ne puis-je être auprès de vous! mais Dieu ne le permet pas. Que dis-je? Dieu le fait invisiblement, et il nous unit cent fois plus intimement à lui, centre de tous les siens, que si nous

étions sans cesse dans le même lieu. Je suis en esprit tout auprès de vous : je porte avec vous votre croix et toutes vos langueurs. Mais si vous voulez que l'enfant Jésus les porte avec vous, laissez-le se cacher à vos yeux ; laissez-le aller et venir en toute liberté. Il sera tout-puissant en vous, si vous êtes bien petite en lui. On demande du secours pour vivre et pour se posséder : il n'en faut plus que pour expirer et pour être dépossédé de soi sans ressource. Le vrai secours est le coup mortel ; c'est le coup de grâce. Il est temps de mourir à soi, afin que la mort de Jésus-Christ opère une nouvelle vie. Je donnerois la mienne pour vous ôter la vôtre, et pour vous faire vivre de celle de Dieu.

CLXVIII.

NÉCESSITÉ DE S'ABANDONNER EN PURE FOI A L'OPÉRATION CACHÉE DE DIEU POUR DONNER LA MORT.

Ce que je vous souhaite au-dessus de tout, c'est que vous n'altériez point votre grâce en la cherchant. Voulez-vous que la mort vous fasse vivre, et vous posséder en vous abandonnant? Un tel abandon seroit la plus grande propriété, et n'auroit que le nom trompeur d'abandon; ce seroit l'illusion la plus manifeste. Il faut manquer de tout aliment pour achever de mourir. C'est une cruauté et une trahison, que de vous laisser respirer et nourrir pour prolonger votre agonie dans le sup-

plice. Mourez ; c'est la seule parole qui me reste pour vous.

Qu'avez-vous donc cherché dans la voie que Dieu vous a ouverte ? Si vous vouliez vivre, vous n'aviez qu'à vous nourrir de tout. Mais combien y a-t-il d'années que vous vous êtes dévouée à l'obscurité de la foi, à la mort et à l'abandon ? Étoit-ce à condition de le faire en apparence, et de trouver une plus grande sûreté dans l'abandon même ? Si cela étoit, vous auriez été bien fine avec Dieu : ce seroit le comble de l'illusion. Si, au contraire, vous n'avez cherché (comme je n'en doute pas) que le sacrifice total de votre esprit et de votre volonté, pourquoi reculez-vous quand Dieu vous fait enfin trouver l'unique chose que vous avez cherchée ? Voulez-vous vous reprendre dès que Dieu veut vous posséder, et vous déposséder de vous-même ? Vou-

lez-vous, par la crainte de la mer et de la tempête, vous jeter contre les rochers, et faire naufrage au port? Renoncez aux sûretés; vous n'en sauriez jamais avoir que de fausses. C'est la recherche infidèle de la sûreté qui fait votre peine. Loin de vous conduire au repos, vous résistez à votre grâce; comment trouveriez-vous la paix?

J'avoue qu'il faut suivre ce que Dieu met au cœur; mais il faut observer deux choses : l'une est que l'attrait de Dieu qui incline le cœur ne se trouve point par les réflexions délicates et inquiètes de l'amour-propre : l'autre, qu'il ne se trouve point aussi par des mouvements si marqués qu'ils portent avec eux la certitude qu'ils sont divins. Cette certitude réfléchie, dont on se rendroit compte à soi-même, et sur laquelle on se reposeroit, détruiroit l'état de foi, rendroit toute mort impossible

et imaginaire, changeant l'abandon et la nudité en possession et en propriété sans bornes; enfin ce seroit un fanatisme perpétuel, car on se croiroit sans cesse certainement et immédiatement inspiré de Dieu pour tout ce qu'on feroit en chaque moment. Il n'y auroit plus ni direction ni docilité, qu'autant que le mouvement intérieur, indépendant de toute autorité extérieure, y porteroit chacun. Ce seroit renverser la voie de foi et de mort. Tout seroit lumière, possession, vie et certitude dans toutes ces choses. Il faut donc observer qu'on doit suivre le mouvement, mais non pas vouloir s'en assurer par réflexion, et se dire à soi-même, pour jouir de sa certitude : Oui, c'est par mouvement que j'agis.

Le mouvement n'est que la grâce ou l'attrait intérieur du Saint-Esprit qui est commun à tous les justes ; mais plus

délicat, plus profond, moins aperçu et plus intime dans les âmes déjà dénuées, et de la désappropriation desquelles Dieu est jaloux. Ce mouvement porte avec soi une certaine conscience très-simple, très-directe, très-rapide, qui suffit pour agir avec droiture, et pour reprocher à l'âme son infidélité dans le moment où elle y résiste. Mais c'est la trace d'un poisson dans l'eau; elle s'efface aussitôt qu'elle se forme, et il n'en reste rien : si vous voulez la voir, elle disparaît pour confondre votre curiosité. Comment prétendez-vous que Dieu vous laisse posséder ce don, puisqu'il ne vous l'accorde qu'afin que vous ne vous possédiez en rien vous-même? Les saints patriarches, prophètes, apôtres, etc., avoient, hors des choses miraculeuses, un attrait continuel qui les poussoit à une mort continuelle; mais ils ne se rendoient point juges de leur

grâce, et ils la suivoient simplement : elle leur eût échappé pendant qu'ils auroient raisonné pour s'en faire les juges. Vous êtes notre ancienne, mais c'est votre ancienneté qui fait que vous devez à Dieu plus que toutes les autres. Vous êtes notre sœur aînée; ce seroit à vous à être le modèle de toutes les autres, pour les affermir dans les sentiers des ténèbres et de la mort. Marchez donc, comme Abraham, sans savoir où. Sortez de votre terre, qui est votre cœur; suivez les mouvements de la grâce, mais n'en cherchez point la certitude par raisonnement. Si vous la cherchez avant que d'agir, vous vous rendez juge de votre grâce, au lieu de lui être docile, et de vous livrer à elle comme les apôtres le faisoient. Ils étoient *livrés à la grâce de Dieu*, dit saint Luc dans les Actes [1]. Si, au con-

[1] Act. xv. 40.

traire, vous cherchez cette certitude après avoir agi, c'est une vaine consolation que vous cherchez par un retour d'amour-propre, au lieu d'aller toujours en avant avec simplicité selon l'attrait, et sans regarder derrière vous. Ce regard en arrière interrompt la course, retarde les progrès, brouille et affoiblit l'opération intérieure : c'est un contre-temps dans les mains de Dieu ; c'est une reprise fréquente de soi-même ; c'est défaire d'une main ce qu'on fait de l'autre. De là vient qu'on passe tant d'années languissant, hésitant, tournant tout autour de soi.

Je ne perds de vue ni vos longues peines, ni vos épreuves, ni le mécompte de ceux qui me parlent de votre état sans le bien connoître. Je conviens même qu'il m'est plus facile de parler, qu'à vous de faire, et que je tombe dans toutes les fautes où je vous

propose de ne tomber pas. Mais enfin nous devons plus que les autres à Dieu, puisqu'il nous demande des choses plus avancées, et peut-être sommes-nous à proportion les plus reculés. Ne nous décourageons point : Dieu ne veut que nous voir fidèles. Recommençons, et en recommençant nous finirons bientôt. Laissons tout tomber, ne ramassons rien ; nous irons bien vite et en grande paix.

CLXIX.

ABANDON SIMPLE ET TOTAL.

Je vous désire une simplicité totale d'abandon, sans laquelle on n'est abandonné qu'à condition de mesurer soi-même son abandon, et de ne l'être

jamais dans aucune des choses de la vie présente qui touchent le plus notre amour-propre. Ce n'est pas l'abandon réel et total à Dieu seul, mais la fausseté de l'abandon et la réserve secrète, qui fait l'illusion.

Soyez petit et simple au milieu du monde le plus critique, comme dans votre cabinet. Ne faites rien, ni par sagesse raisonnée, ni par goût naturel, mais simplement par souplesse à l'esprit de mort et de vie ; de mort à vous, de vie à Dieu. Point d'enthousiasme, point de certitude recherchée au dedans de vous, point de ragoût de prédictions, comme si le présent, tout amer qu'il est, ne suffisoit pas à ceux qui n'ont plus d'autre trésor que la volonté de Dieu, et comme si on vouloit dédommager l'amour- propre de la tristesse du présent par les prospérités de l'avenir. On mérite d'être trompé quand on cherche

cette vaine consolation. Recevons tout par petitesse ; ne cherchons rien par curiosité ; ne tenons à rien par un intérêt déguisé. Laissons faire Dieu, et ne songeons qu'à mourir sans réserve au moment présent, comme si c'étoit l'éternité tout entière. Ne faites point de tours de sagesse.

CLXX.

ÉVITER LA DISSIPATION, ET RÉPRIMER L'ACTIVITÉ DE L'ESPRIT.

Au nom de Dieu, évitez la dissipation; craignez votre imagination trop vive et votre goût pour le monde. Il ne suffit pas de ne voir point trop de gens ; il faut de plus ne laisser pas trop exciter votre vivacité avec chacun

d'eux ; il faut retrancher les longues conversations, et dans les courtes même il faut retrancher une certaine activité d'esprit qui est incompatible avec le recueillement. Il ne s'agit point d'un certain recueillement procuré par effort et par industrie, qui n'est pas de saison : je vous demande l'union toute simple et du fond avec Dieu, que sa grâce nous donne quand nous laissons tomber notre activité, qui nous dissipe et qui nous engoue de l'amusement des créatures. En vérité, si vous n'êtes fidèle à laisser tomber toute votre activité, qui est de nature et d'habitude, vous perdrez insensiblement tout votre intérieur ; et malgré toutes vos pieuses intentions, vous vous trouverez réduit à une dévotion de sentiments passagers et superficiels, avec de grandes fragilités et de grands mélanges de choses contraires à votre ancienne grâce.

CLXXI.

SUR LE MÊME SUJET.

Je souhaite infiniment que vous receviez d'un cœur ouvert et docile tout ce qu'on vous dira pour votre correction intérieure. Vous avez besoin que N... conserve sur vous une vraie autorité. Elle vous connoît à fond : Dieu vous l'a donnée pour mère spirituelle; elle est le canal de grâce pour vous : vous avez besoin qu'on retienne les saillies continuelles de votre imagination trop vive : tout vous amuse, tout vous dissipe, tout vous replonge dans le naturel.

Ce qui vous rend si long à toutes choses, est que vous suivez trop sur

chaque chose votre imagination. Vous aimez trop à parler de choses inutiles, et même de circonstances peu importantes sur les choses les plus nécessaires. Vous êtes trop occupé de vous procurer de la considération, de la confiance, des distinctions. Vous aimez trop votre rang et les personnes qui peuvent vous donner du crédit. Vous donnez trop de temps à tout ce qui vous plaît et qui vous flatte. Vous ne mourrez à toutes ces choses qu'en coupant court.

Il faut connoître les hommes avec qui vous avez besoin de bien vivre. Il faut s'instruire solidement de certains principes sur lesquels un homme de votre rang peut avoir besoin de former des vues, et même d'agir selon les occasions; mais il faut retrancher tous les empressements de curiosité et d'ambition. Il ne faut entrer dans ces choses

que par pure fidélité, et par conséquent y mourir à toute heure, lors même qu'on y entre. Craignez non-seulement de recevoir avec hauteur ou propriété de lumière ce que l'on vous dit contre vos vues pour vous corriger, mais encore de le laisser tomber par distraction, par dissipation, par une espèce de légèreté. On a mal reçu un bon conseil quand il échappe si promptement. Pour le bien recevoir, il faut donner à l'esprit intérieur tout le temps de l'imprimer profondément en nous, et de l'appliquer paisiblement à toute l'étendue de nos besoins dans le dernier détail. Laissez-vous à l'esprit d'oraison, en sorte que vous ne lui résistiez point en vous dissipant. C'est ce recueillement passif qui sera votre unique ressource. Si vous ne résistez point à cet attrait simple et intime, il vous tiendra dans un recueillement simple

de votre degré, qui durera toute la journée au milieu des occupations les plus communes. Alors vous parlerez peu, et ne le ferez que par grâce. *Si quis loquitur, quasi sermones Dei*[1].

CLXXII.

SE LAISSER CONDUIRE SANS RÉSISTANCE.

Je vous embrasse tendrement. C'est dans votre infirmité que ma tendresse pour vous redouble. La foiblesse se tournera en force désappropriée, si vous êtes fidèle dans cette épreuve. A mesure que l'enfant est plus affoibli, il doit demeurer plus attaché à sa mère. Dites-lui tout avec une simplicité enfan-

[1] I Petr. IV. 11.

tine; priez-la de vous garder; ne lui soyez jamais difficile. Ayez du moins l'intention de céder dans l'instant. Privez-vous de tout ce qu'elle voudra. Rentrez dans un recueillement proportionné à votre besoin. Évitez tout ce qui vous dissipe. Remettez-vous à l'A, B, C, s'il le faut, pour recommencer l'édifice par les fondements. Ne vous étonnez point de ne trouver aucune ressource en vous-même contre les excès les plus affreux. C'est cette épreuve d'impuissance et de désespoir de vous-même où Dieu vous veut, et qui est, non pas le mal, mais le vrai remède à vos maux. Mais tournez-vous du côté de Dieu et de N..., qui vous est donnée dans ce besoin. Vous trouverez en Dieu, par elle, tout ce qui vous manque dans votre propre fonds.

Ne vous fiez à vous-même sur rien. Ayez horreur de vous. Ayez votre cœur

sur vos lèvres et dans les mains de cette bonne mère. Le grand point est de céder sans cesse à Dieu, et de le laisser faire en nous par simple non-résistance. Cette non-résistance, qu'on est tenté de regarder comme une inaction, s'étend au delà de tout ce qu'on peut croire. Elle ne laisse aucune vie à la nature, et lui ôte jusqu'à l'activité qui lui serviroit de dernier appui. On aimeroit mieux travailler sans relâche, et voir son travail, que de se réduire à ne résister jamais. Ne résistez jamais, et tout se fera peu à peu. Soyez simple, petit et sans raisonnement : avec souplesse, tout s'aplanira ; sans souplesse, tout vous deviendroit comme impossible, et vous succomberiez terriblement.

Je veux que vous soyez petit à proportion de votre foiblesse. Ce n'est rien que d'être foible, pourvu qu'on soit petit et qu'on se tienne entre les bras

de sa mère : mais être foible et grand, cela est insupportable ; tomber à chaque pas, et ne vouloir pas se laisser porter, c'est de quoi se casser la tête.

CLXXIII.

AVIS POUR DEUX PERSONNES EN DEGRÉ DIFFÉRENT DE GRACE.

Je vois que la lumière de Dieu est en vous pour vous montrer vos défauts et ceux de N... C'est peu de voir ; il faut faire, ou pour mieux dire il n'y auroit qu'à laisser faire Dieu, et qu'à ne lui point résister. Pour N..., il ne faut jamais lui faire quartier ; nulle excuse ; coupez court ; il faut qu'il se taise, qu'il croie, qu'il obéisse, sans s'écouter.

Pour vous, plus vous chercherez d'appui, moins vous en trouverez. Ce qui ne pèse rien n'a pas besoin d'être appuyé ; mais ce qui pèse rompt ses appuis. Un roseau sur lequel vous voulez vous soutenir, vous percera la main ; mais si vous n'êtes rien, faute de poids vous ne tomberez plus. On ne parle que d'abandon, et on ne cherche que des cautions bourgeoises. La bonne foi avec Dieu consiste à n'avoir point un faux abandon, ni un demi-abandon, quand on le promet tout entier. Ananias et Saphira furent terriblement punis pour n'avoir pas donné sans réserve un bien qu'ils étoient libres de garder tout entier. Allons à l'aventure. Abraham alloit sans savoir où, hors de son pays. Je voudrois bien vous chasser du vôtre, et vous mettre, comme lui, loin des moindres vestiges de route.

N... n'avancera qu'autant qu'il sera

subjugué. On s'imagine, quand on est dans une certaine voie de simplicité, qu'il n'y a plus ni recueillement ni mortification à pratiquer; c'est une grande illusion. 1° On a encore besoin de ces deux choses, parce qu'on n'est point encore entièrement dans l'état où l'on se flatte d'être, et que souvent on y a reculé. 2° Lors même qu'on est en cet état, on pratique le recueillement et la mortification sans pratiques de méthode. On est recueilli simplement, pour ne se point dissiper par des vivacités naturelles, et en demeurant en paix au gré de l'esprit de grâce. On est mortifié par ce même esprit qu'on suit uniquement sans suivre le sien propre. Ne vivre pas de foi, c'est une vie bien morte. Quand Dieu seul vit, agit, parle et se tait en nous, le *moi* ne trouve plus de quoi respirer. C'est à quoi il faut tendre; c'est ce que le principe

intérieur, quand on ne lui résiste point, avance sans cesse.

Quand on n'est que foible, la foiblesse d'enfant n'empêche point la bonne enfance ; mais être foible et indocile, c'est n'avoir de l'enfance que la seule foiblesse, et y joindre la hauteur des grands. Ceci est pour N... Au nom de Dieu, qu'il soit ouvert et petit. Je voudrois le mettre bas, bas, bas. Il ne peut être bon qu'à force de dépendre.

CLXXIV.

TROUVER, AVEC L'APÔTRE, SA FORCE DANS LA FOIBLESSE. CARACTÈRE DE L'ABANDON VÉRITABLE.

Vous n'avez, ma chère fille, qu'à porter vos infirmités, tant de corps que

d'esprit. *C'est quand je suis foible*, dit l'apôtre [1], *que je me trouve fort : la vertu se perfectionne dans l'infirmité.* Nous ne sommes forts en Dieu, qu'à proportion que nous sommes foibles en nous-mêmes. Votre foiblesse fera donc votre force, si vous y consentez par petitesse.

On seroit tenté de croire que la foiblesse et la petitesse sont incompatibles avec l'abandon, parce qu'on se représente l'abandon comme une force de l'âme, qui fait, par générosité d'amour et par grandeur de sentiments, les plus héroïques sacrifices. Mais l'abandon véritable ne ressemble point à cet abandon flatteur. L'abandon est un simple délaissement dans les bras de Dieu, comme celui d'un petit enfant dans les bras de sa mère. L'abandon

[1] II Cor. XII. 9, 10.

parfait va jusqu'à abandonner l'abandon même. On s'abandonne sans savoir qu'on est abandonné : si on le savoit, on ne le seroit plus; car y a-t-il un plus puissant soutien qu'un abandon connu et possédé ? L'abandon se réduit, non à faire de grandes choses qu'on puisse se dire à soi-même, mais à souffrir sa foiblesse et son impuissance, mais à laisser faire Dieu, sans pouvoir se rendre témoignage qu'on le laisse faire. Il est paisible, car il n'y auroit point de sincère abandon si on étoit encore inquiet pour ne laisser pas échapper et pour reprendre les choses abandonnées. Ainsi l'abandon est la source de la vraie paix, et sans la paix l'abandon est très-imparfait.

Si vous demandez une ressource dans l'abandon, vous demandez de mourir sans perdre la vie. Tout est à recommencer. Rien ne prépare à s'a-

bandonner jusqu'au bout, que l'abandon actuel en chaque moment. Préparer et abandonner sont deux choses qui s'entre-détruisent. L'abandon n'est abandon qu'en ne préparant rien. Il faut tout abandonner à Dieu, jusqu'à l'abandon même. Quand les Juifs furent scandalisés de la promesse que Jésus-Christ faisoit de donner sa chair à manger, il dit à ses disciples[1] : *Ne voulez-vous pas aussi vous en aller ?* Il met le marché à la main de ceux qui tâtonnent. Dites-lui donc comme saint Pierre : *Seigneur, à qui irions-nous ? vous avez les paroles de vie éternelle.*

[1] Joan. VI. 68, 69.

CLXXV.

CROIX ET MORTS JOURNALIÈRES.

Portons la croix : la plus grande est nous-mêmes. Nous ne serons point hors de nous, pendant que nous ne nous regarderons pas simplement comme un prochain qu'il faut supporter avec patience. Si nous nous laissons mourir tous les jours de la vie, nous n'aurons pas beaucoup à mourir le dernier ; et ce qui nous fait tant de peur de loin ne nous en fera guère de près, pourvu que nous ne l'exagérions point par nos prévoyances inquiètes d'amour-propre. Supportez-vous vous-même , et consentez petitement à être supportée par autrui. O que les petites morts jour-

nalières ôtent de force à la grande mort !

CLXXVI.

LES DOULEURS DANS LA MORT A SOI-MÊME NE VIENNENT QUE DE NOS RÉSISTANCES. L'ABANDON, POUR ÊTRE VÉRITABLE, NE DOIT POINT ÊTRE APERÇU.

On se trompe sur la mort à soi-même; on s'imagine que c'est elle qui cause toutes les douleurs qu'on souffre. Non, il n'y a que les restes de vie secrète qui font souffrir. La douleur est dans le vif, et non dans le mort. Plus on meurt soudainement et sans résistance, moins on a de peine. La mort n'est pénible qu'à ce qui la repousse ; c'est l'imagination qui l'exagère et qui en a

horreur ; c'est l'esprit qui raisonne sans fin pour autoriser les propriétés ou vies cachées ; c'est l'amour-propre qui vit et qui combat contre la mort, comme un malade a des mouvements convulsifs à l'agonie. Mais il faut mourir intérieurement comme dans l'extérieur. La sentence de mort est prononcée contre l'esprit, comme la sentence de justice contre le corps. Le grand point est que l'esprit meurt avant le corps ; alors la mort corporelle ne sera qu'un sommeil. Bienheureux ceux qui dorment du sommeil de paix !

Quand vous vous abandonnez à Dieu, ne le faites point en raisonnant et en recherchant une certitude intérieure, qui seroit une possession imaginaire contre le véritable abandon ; mais sans présumer aucune inspiration ni certitude, agissez sans retour suivant votre cœur. Ce qu'on mesure pour se con-

tenter, ou pour s'assurer secrètement sous de beaux prétextes, est un effet de sagesse et d'arrangement; c'est une borne qu'on se marque pour s'épargner, et en se la marquant, on la marque à Dieu. Plus vous voudrez faire marché avec lui, et en être quitte à moindre prix, plus il vous en coûtera. Au contraire, laissez-lui tout sans réserve; il vous laissera en paix. De sûreté sensible, il n'y en a dans aucune voie, encore bien moins dans celle de la pure foi. Il faut aller, comme Abraham, sans savoir où. L'épreuve connue pour simple épreuve n'est plus une épreuve véritable. L'abandon mesuré et exercé comme abandon n'est plus abandon; cette perte n'est qu'une possession infinie de soi-même. En voulant éviter l'illusion, on tombe dans la plus dangereuse des illusions, qui est celle de se reprendre contre sa grâce.

Là où est la paix pour votre cœur, là est Dieu pour vous. Ne vous mettez donc en peine de rien. Vivez sans aliment. Ce jour plein de nuages sera suivi du jour sans ombre et sans fin. O que le déclin du jour nous doit donner une pure lumière !

CLXXVII.

SE DÉLAISSER A DIEU, SANS RETOUR INQUIET SUR SOI-MÊME : ÉVITER LA DISSIPATION : AGIR SANS RIEN PRÉSUMER DE SON TRAVAIL.

N... n'aura jamais de repos, qu'autant qu'elle renoncera à s'en procurer. La paix de cette vie ne peut se trouver que dans l'incertitude. L'amour pur ne s'exerce que dans cette privation de toute assurance. Le moindre regard

inquiet est une reprise de soi, et une infidélité contre la grâce de l'abandon. Laissons faire de nous à Dieu ce qu'il lui plaira : après que nous l'aurons laissé faire, point de soutien. Quand on ne veut point se voir soutenu, il faut être fidèle à l'attrait de la grâce, et puis s'abandonner.

Il faut qu'elle se délaisse dans les mains de Dieu : *Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes à lui*, dit saint Paul [1]. L'abandon n'est réel que dans les occasions de s'abandonner. Dieu est le même pour l'autre vie que pour celle-ci, également digne qu'on le serve pour sa gloire et pour son bon plaisir. Dans les deux cas, il veut également tout pour lui, et sa jalousie crible partout les âmes qui veulent le suivre. Le paradis, l'enfer et le

[1] Rom. XIV. 8.

purgatoire ont une espèce de commencement dès cette vie.

Je demande pour cette chère sœur une paix de pure foi et d'abnégation. On ne perd point cette paix, qui n'est exposée à aucun mécompte, parce qu'elle n'est fondée sur aucune propriété, sûreté, ni consolation. Je souhaite qu'elle ait le cœur en paix et en simplicité. J'ajoute en simplicité, parce que la simplicité est la vraie source de la paix. Quand on n'est pas simple, on n'est pas encore véritablement enfant de la paix : aussi n'en goûte-t-on point les fruits. On mérite l'inquiétude qu'on se donne par les retours inutiles sur soi contre l'attrait intérieur. L'esprit de paix repose sur celui qui ne trouble point ce repos en s'écoutant soi-même au lieu d'écouter Dieu. Le repos, qui est un essai et un avant-goût du sabbat éternel, est bien doux; mais le chemin

qui y mène est un rude martyre. Il est temps (je dis ceci pour N...) de laisser achever Dieu après tant d'années : Dieu lui demande bien plus qu'aux commençants.

Je prie de tout mon cœur pour votre malade, dont les croix sont précieuses à Dieu. Plus elle souffre, plus je la révère en celui qui la crucifie pour la rendre digne de lui. Les grandes souffrances montrent tout ensemble et la profondeur des plaies qu'il faut guérir en nous, et la sublimité des dons auxquels Dieu nous prépare.

Pour vous, monsieur, évitez la dissipation ; craignez votre vivacité. Cette activité naturelle, que vous entretenez au lieu de l'amortir, fait tarir insensiblement la grâce de la vie intérieure. On ne conserve plus que des règles et des motifs sensibles ; mais *la vie cachée avec Jésus-Christ en*

Dieu[1] s'altère, se mélange, et s'éteint faute de l'aliment nécessaire, qui est le silence du fond de l'âme. J'ai été affligé de ce que vous ne serviez pas; mais c'est un dessein de pure miséricorde pour vous détacher du monde, et pour vous ramener à une vie de pure foi qui est une mort sans relâche. Ne donnez donc au monde que le temps de nécessité et de bienséance. Ne vous amusez point à des vétilles. Ne parlez que pour le besoin. Calmez en toute occasion votre imagination. Laissez tout tomber. Ce n'est point par l'empressement que vous cesserez d'être empressé. Je ne vous demande point un recueillement de travail et d'industrie; je vous demande un recueillement qui ne consiste qu'à laisser tomber tout ce qui vous dissipe et qui excite votre activité.

[1] Coloss. III. 3.

Je me réjouis de tout ce que vous trouvez de bon dans N... J'espère que vous la rendrez encore meilleure, en lui faisant connoître, par une pratique simple et uniforme, combien la vraie piété est aimable, et différente de ce que le monde s'en imagine; mais il ne faut pas que M. son mari la gâte par une passion aveugle : en la gâtant, il se gâteroit aussi ; cet excès d'union causeroit même, dans la suite, une lassitude dangereuse, et peut-être une désunion. Laissez un peu le torrent s'écouler; mais profitez des occasions de la Providence pour lui insinuer la modération, le recueillement, et le désir de préférer l'attrait de la grâce au goût de la nature. Attendez les moments de Dieu, et ne les perdez pas; N... vous aidera à ne faire ni trop ni trop peu.

Dieu veut que, dans les œuvres dont il nous charge, nous accordions en-

semble deux choses très-propres à nous faire mourir à nous-mêmes : l'une est d'agir comme si tout dépendoit de l'assiduité de notre travail; l'autre est de nous désabuser de notre travail, et de compter qu'après qu'il est fait, il n'y a encore rien de commencé. Après que nous avons bien travaillé, Dieu se plaît à emporter tout notre travail sous nos yeux, comme un coup de balai emporte une toile d'araignée; après quoi il fait, s'il lui plaît, sans que nous puissions dire comment, l'ouvrage pour lequel il nous avoit fait prendre tant de peine, ce semble, inutile. Faites donc des toiles d'araignée; Dieu les enlèvera, et après vous avoir confondu, il travaillera tout seul à sa mode.

Je ne suis point surpris de vos misères; vous les mériterez tandis que vous en serez encore surpris. C'est attendre arrogamment quelque chose de soi,

que d'être surpris de se trouver en faute. La surprise ne vient que d'un reste de confiance.

CLXXVIII.

EXTINCTION DE LA VIE PROPRE. AGIR PAR GRACE. ATTENDRE TOUT DE DIEU.

Mon état ne se peut expliquer, car je le comprends moins que personne. Dès que je veux dire quelque chose de moi en bien ou en mal, en épreuve ou en consolation, je le trouve faux en le disant, parce que je n'ai aucune consistance en aucun sens. Je vois seulement que la croix me répugne toujours, et qu'elle m'est nécessaire. Je souhaite fort que vous soyez simple, droite, ferme, sans vous écouter, sans chercher

aucun tour dans les choses que vous voudriez mener à votre mode, et que vous laissiez faire Dieu pour achever son œuvre en vous.

Ce que je souhaite pour vous comme pour moi est que nous n'apercevions jamais en nous aucun reste de vie, sans le laisser éteindre. Quand je suis à l'office de notre chœur, je vois la main d'un de nos chapelains qui promène un grand éteignoir qui éteint tous les cierges par derrière l'un après l'autre; s'il ne les éteint pas entièrement, il reste un lumignon fumant qui dure longtemps et qui consume le cierge. La grâce vient de même éteindre la vie de la nature; mais cette vie opiniâtre fume encore longtemps, et nous consume par un feu secret, à moins que l'éteignoir ne soit bien appuyé, et qu'il n'étouffe absolument jusqu'aux moindres restes de ce feu caché.

Je veux que vous ayez le goût de ma destruction comme j'ai celui de la vôtre. Finissons, il est bien temps, une vieille vie languissante qui chicane toujours pour échapper à la main de Dieu. Nous vivons encore ayant reçu cent coups mortels.

Assurez-vous que je ne flatterai en rien M... et que je chercherai même à aller jusqu'au fond. Dieu fera le reste par vous. Votre patience, votre égalité, votre fidélité à n'agir avec lui que par grâce, sans prévenir, par activité ni par industrie, les moments de Dieu; en un mot, la mort continuelle à vous-même vous mettra en état de faire peu à peu mourir ce cher fils à tout ce qui vous paroît l'arrêter dans la voie de la perfection. Si vous êtes bien petite et bien dénuée de toute sagesse propre, Dieu vous donnera la sienne pour vaincre tous les obstacles.

N'agissez point avec lui par sagesse précautionnée, mais par pure foi et par simple abandon. Gardez le silence, pour le ramener au recueillement et à la fidélité, quand vous verrez que les paroles ne seront pas de saison. Souffrez ce que vous ne pourrez pas empêcher. Espérez, comme Abraham, contre l'espérance; c'est-à-dire attendez en paix que Dieu fasse ce qu'il lui plaira, lors même que vous ne pourrez plus espérer. Une telle espérance est un abandon; un tel état sera votre épreuve très-douloureuse et l'œuvre de Dieu en lui. Ne lui parlez que quand vous aurez au cœur de le faire, sans écouter la prudence humaine. Ne lui dites que deux mots de grâce, sans y mêler rien de la nature.

CLXXIX.

DIEU PROPORTIONNE LES SOUFFRANCES ET L'ÉPREUVE AUX FORCES QU'IL DONNE.

Je prends toujours grande part aux souffrances de votre chère malade, et aux peines de ceux que Dieu a mis si près d'elle pour lui aider à porter sa croix. Qu'elle ne se défie point de Dieu, et il saura mesurer ses douleurs avec la patience qu'il lui donnera. Il n'y a que celui qui a fait les cœurs, et qui les refait par sa grâce, qui sache ces justes proportions. L'homme en qui il les observe les ignore; et ne connoissant ni l'étendue de l'épreuve future, ni celle du don de Dieu préparé pour la soutenir, il est dans une tentation de

découragement et de désespoir. C'est comme un homme qui n'auroit jamais vu la mer, et qui, étant sur un rivage sans pouvoir fuir à cause d'un rocher escarpé, s'imagineroit que la mer, qui, remontant, pousseroit ses vagues vers lui, l'engloutiroit bientôt. Il ne verroit pas qu'elle doit s'arrêter à une certaine borne précise que le doigt de Dieu lui a marquée, et il auroit plus de peur que de mal.

Dieu fait de l'épreuve du juste comme de la mer ; il l'enfle, il la grossit, il nous en menace, mais il borne la tentation. *Fidelis Deus, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis*[1]. Il daigne s'appeler lui-même *fidèle*. O quelle est aimable cette fidélité ! Dites-en un mot à votre malade, et dites-lui que, sans regarder plus loin

[1] I Cor. x. 13.

que le jour présent, elle laisse faire Dieu. Souvent ce qui paroît le plus lassant et le plus terrible se trouve adouci. L'excès vient, non de Dieu, qui ne donne rien de trop, mais de notre imagination, qui veut percer l'avenir, et de notre amour-propre, qui s'exagère ce qu'il souffre.

Ceci ne sera pas inutile à N..., qui se trouble quelquefois par la crainte de se troubler un jour. Tous les moments sont également dans la main de Dieu, celui de la mort comme celui de la vie. D'une parole il commande aux vents et à la mer; ils lui obéissent et se calment. Que craignez-vous, ô homme de peu de foi? Dieu n'est-il pas encore plus puissant que vous n'êtes foible?

CLXXX.

EN VENIR ENFIN A LA PRATIQUE. SIMPLICITÉ ET SES EFFETS.

Vos dispositions sont bonnes ; mais il faut réduire à une pratique constante et uniforme tout ce qu'on a en spéculation et en désir. Il est vrai qu'il faut avoir patience avec soi-même comme avec autrui, et qu'on ne doit ni se décourager ni s'impatienter à la vue de ses fautes : mais enfin il faut se corriger ; et nous en viendrons à bout, pourvu que nous soyons simples et petits dans la main toute-puissante qui veut nous façonner à sa mode, qui n'est pas la nôtre. Le vrai moyen de couper jusques à la racine du mal en vous, est

d'amortir sans cesse votre excessive activité par le recueillement, et de laisser tout tomber pour n'agir qu'en paix et par pure dépendance de la grâce.

Soyez toujours petit à l'égard de N..., et ne laissez jamais fermer votre cœur. C'est quand on sent qu'il se resserre qu'il faut l'ouvrir. La tentation de rejeter le remède en augmente la nécessité. N... a de l'expérience : elle vous aime; elle vous soutiendra dans vos peines. Chacun a son ange gardien; elle sera le vôtre au besoin : mais il faut une simplicité entière. La simplicité ne rend pas seulement droit et sincère, elle rend encore ouvert et ingénu jusqu'à la naïveté; elle ne rend pas seulement naïf et ingénu, elle rend encore confiant et docile.

CLXXXI.

SUIVRE DIEU SANS ÉGARD AUX SENTIMENTS. AVANTAGES DES CROIX, ET FRUITS QU'ON DOIT TIRER DE SES FAUTES.

Je m'en tiens à ce que vous dites, qui est que vous résistez sans cesse à la volonté de Dieu. L'impression qu'il vous donne est d'être occupée de lui; mais les réflexions de votre amour-propre ne vous occupent que de vous-même. Puisque vous connoissez que vous seriez plus en repos, si vous ne vouliez pas sans cesse, par vos efforts, atteindre à une oraison élevée, et briller dans la dévotion, pourquoi ne cherchez-vous pas ce repos? Contentez-vous de suivre Dieu, et ne prétendez pas que

Dieu suive vos goûts pour vous flatter. Faites l'oraison comme les commençants les plus grossiers et les plus imparfaits, s'il le faut : accommodez-vous à l'attrait de Dieu et à votre besoin. Il est vrai qu'il ne faut pas se troubler quand on sent en soi les goûts corrompus de l'amour-propre. Il ne dépend pas de nous de ne les sentir point; mais il n'y faut donner aucun consentement de la volonté, et laisser tomber ces sentiments involontaires, en se tournant d'abord simplement vers Dieu. Moyennant cette conduite, il faut communier, et il faut même communier pour la pouvoir tenir. Si vous attendiez à communier que vous fussiez parfaite, vous n'auriez jamais ni la communion ni la perfection ; car on ne devient parfait qu'en communiant, et il faut manger le pain descendu du ciel pour parvenir peu à peu à une vie toute céleste.

Pour vos croix, il faut les prendre comme la pénitence de vos péchés, et comme l'exercice de mort à vous-même qui vous mènera à la perfection. O que les croix sont bonnes ! O que nous en avons besoin ! Eh ! que ferions-nous sans croix ? nous serions livrés à nous-mêmes, et enivrés d'amour-propre. Il faut des croix, et même des fautes, que Dieu permet pour nous humilier. Il faut mettre tout à profit, éviter les fautes dans l'occasion, et s'en servir pour se confondre dès qu'elles sont faites. Il faut porter les croix avec foi, et les regarder comme des remèdes très-salutaires.

Craignez la hauteur; défiez-vous de ce que le monde appelle la bonne gloire; elle est cent fois plus dangereuse que la plus sotte. Le plus subtil poison est le plus mortel. Soyez douce, patiente, compatissante aux foiblesses

d'autrui, incapable de toute moquerie et de toute critique. La charité croit tout le bien qu'elle peut croire, et supporte tout le mal qu'elle ne peut s'empêcher de voir dans le prochain. Mais, pour être ainsi morte au monde, il faut vivre à Dieu; et cette vie intérieure ne se puise que dans l'oraison. Le silence et la présence de Dieu sont la nourriture de l'âme.

CLXXXII.

D'OÙ VIENT LA DIMINUTION DES CONSOLATIONS ET DU RECUEILLEMENT. RENONCER A SOI-MÊME ET AUX CRÉATURES.

J'ai reçu votre dernière lettre. Il m'y paroît que Dieu vous fait de grandes grâces, car il vous éclaire et poursuit

beaucoup ; c'est à vous à y correspondre. Plus il donne, plus il demande ; et plus il demande, plus il est juste de lui donner.

Vous voyez qu'il retire ses consolations et l'attrait du recueillement, dès que vous vous laissez aller au goût des créatures qui vous dissipent. Jugez par là de la jalousie de Dieu, et de celle que vous devez avoir contre vous-même, pour n'être plus à vous, et pour vous livrer toute à lui sans réserve.

Vous aviez bien raison de croire que le renoncement à soi-même, qui est demandé dans l'Évangile, consiste dans le sacrifice de toutes nos pensées et de tous les mouvements de notre cœur. Le *moi*, auquel il faut renoncer, n'est pas un je ne sais quoi ou un fantôme en l'air : c'est notre entendement qui pense, c'est notre volonté qui veut à sa mode par amour-propre. Pour rétablir

le véritable ordre de Dieu, il faut renoncer à ce *moi* déréglé, en ne pensant et en ne voulant plus que selon l'impression de l'esprit de grâce.

Voilà l'état où Dieu se communique familièrement. Dès qu'on sort de cet état, on résiste à l'esprit de Dieu, on le contriste, et on se rend indigne de son commerce. C'est par miséricorde que Dieu vous rebute, et vous fait sentir sa privation dès que vous vous tournez vers les créatures : c'est qu'il veut vous reprocher votre faute, et vous en humilier, pour vous en corriger et pour vous rendre plus précautionnée. Alors il faut revenir humblement et patiemment à lui. Ne vous dépitez jamais, c'est votre écueil ; mais comptez que le silence, le recueillement, la simplicité, et l'éloignement du monde, sont pour vous ce que la mamelle de la nourrice est pour l'enfant.

CLXXXIII.

PATIENCE ENVERS SOI-MÊME ET ENVERS LES AUTRES.

Je suis véritablement attristé d'avoir vu hier votre cœur si malade. Il me semble que vous devez faire également deux choses : l'une est de ne suivre jamais, volontairement, les délicatesses de votre amour-propre ; l'autre est de ne vous décourager jamais en éprouvant dans votre cœur ces dépits si déraisonnables. Voulez-vous bien faire ? demandez à Dieu qu'il vous rende patiente avec les autres et avec vous-même. Si vous n'aviez que les autres à supporter, et si vous ne trouviez de misères qu'en eux, vous seriez violem-

ment tentée de vous croire au-dessus de votre prochain. Dieu veut vous réduire, par une expérience presque continuelle de vos défauts, à reconnoître combien il est juste de supporter doucement ceux d'autrui. Eh! que serions-nous, si nous ne trouvions rien à supporter en nous, puisque nous avons tant de peine à supporter les autres, lors même que nous avons besoin d'un continuel support?

Tournez à profit toutes vos foiblesses en les acceptant, en les disant avec une humble ingénuité, et en vous accoutumant à ne compter plus sur vous. Quand vous serez bien sans ressource, et bien dépossédée de vous-même par un absolu désespoir de vos propres forces, Dieu vous apprendra à travailler dans une entière dépendance de sa grâce pour votre correction. Ayez patience avec vous-même; rabaissez-

vous ; rapetissez-vous ; demeurez dans la boue de vos imperfections, non pour les aimer ni pour négliger leur correction, mais pour en tirer la défiance de votre cœur et l'humiliation profonde, comme on tire les plus grands remèdes des poisons mêmes. Dieu ne vous fait éprouver ces foiblesses qu'afin que vous recouriez plus vivement à lui. Il vous délivrera peu à peu de vous-même. O l'heureuse délivrance !

CLXXXIV.

SE SUPPORTER SOI-MÊME AVEC PATIENCE.

Vous vous réjouissez par jalousie des défauts de M..., que vous supportez le plus impatiemment : vous êtes plus choquée de ses bonnes qualités que de

ses défauts. Tout cela est bien laid et bien honteux. Voilà ce qui sort de votre cœur, tant il en est plein ; voilà ce que Dieu vous fait sentir, pour vous apprendre à vous mépriser, et à ne compter jamais sur la bonté de votre cœur. Votre amour-propre est au désespoir quand, d'un côté, vous sentez au dedans de vous une jalousie si vive et si indigne, et quand, d'un autre côté, vous ne sentez que distraction, que sécheresse, qu'ennui, que dégoût pour Dieu. Mais l'œuvre de Dieu ne se fait en nous qu'en nous dépossédant de nous-mêmes, à force d'ôter toute ressource de confiance et de complaisance à l'amour-propre. Vous voudriez vous sentir bonne, droite, forte et incapable de tout mal. Si vous vous trouviez ainsi, vous seriez d'autant plus mal que vous vous croiriez assurée d'être bien. Il faut se voir pauvre, se sentir corrom-

sistez à Dieu : de là vient votre trouble. Vous commencez par dire en vous-même : Il est impossible que je prenne sur moi de faire ce qu'on veut. C'est une tentation de désespoir. Désespérez de vous tant qu'il vous plaira, mais non pas de Dieu. Il est tout bon et tout puissant : il vous donnera suivant la mesure de votre foi. Si vous croyez tout, tout vous sera donné, et vous transporterez les montagnes. Si vous ne croyez rien, rien ne vous sera donné; mais ce sera votre faute. Regardez Abraham, qui espéra contre toute règle d'espérance. Écoutez la sainte Vierge ; on lui propose ce qu'il y a de plus incroyable, et sans hésiter elle s'écrie [1] : *Qu'il me soit fait selon votre parole !*

Ne fermez donc point votre cœur.

[1] Luc. I. 38.

Non-seulement vous ne pouvez point faire ce qu'on vous demande, tant votre cœur est resserré, mais encore vous ne voulez pas le pouvoir; vous ne voulez pas laisser élargir votre cœur, et vous craignez qu'on ne l'élargisse. Comment voulez-vous que la grâce entre dans un cœur si bouché contre elle? Tout ce que je vous demande est d'acquiescer par docilité en esprit de foi, et de ne vous point inquiéter vous-même. Pourvu que vous acquiesciez avec petitesse, et que vous rentriez dans la paix par le recueillement, tout se fera peu à peu en vous, et ce qui vous paroît impossible dans votre état de tentation s'aplanira insensiblement. Alors vous direz : Quoi! n'étoit-ce que cela? Falloit-il tant de dépits et de désespoir pour une chose si juste que Dieu prépare et facilite par son amour? Craignez qu'en lui résistant vous ne

vous éloigniez de lui. Toute votre piété ne seroit qu'illusion, si vous manquiez à ce point essentiel. Il n'y auroit plus en vous que délicatesse, hauteur et art pour flatter vos goûts. Je prie Dieu qu'il ne permette pas que vous preniez ainsi le change.

Je suis occupé de vos peines. Je suis encore plus touché de ce qui se tourne en tentation et en danger de résister à Dieu, que des croix les plus pesantes. Les croix qu'on porte en pure souffrance, avec petitesse, simplicité, démission de son propre esprit et abandon, unissent à Jésus-Christ crucifié, et elles opèrent des biens infinis; mais les croix repoussées par attachement à sa propre pensée, et par retranchement dans sa propre volonté, éloignent de Jésus-Christ, dessèchent le cœur, et font insensiblement tarir la grâce. Au nom de Dieu, cédez par petitesse, et dites,

sans compter sur vous, qui n'êtes qu'un roseau brisé : *Rien n'est impossible à celui qui est tout bon et tout puissant.* Dieu ne demande de vous qu'un *oui* en pure foi. Consolez-moi en me mandant que ce *oui* est prononcé au fond de votre cœur. Vous me ferez sentir une vraie joie dans ma tristesse.

CLXXXVI.

MOYEN DE TROUVER LA PAIX AU MILIEU DES CROIX.

Il y a partout à souffrir, et les peines d'une communauté, quoique vives, si on les comparoit aux peines des personnes engagées dans le siècle, ne seroient presque rien ; mais on s'échauffe la tête dans la solitude, et les croix de

paille y deviennent des croix de fer ou de plomb. Le remède à un si grand mal, c'est de ne compter point de pouvoir être heureux en aucun état de cette vie, et de se borner à la paix qui vient de la conformité à la volonté divine, lors même qu'elle nous crucifie. Par là on ne trouve jamais de mécompte ; et si la nature n'est pas contente, du moins la foi se soutient et s'endurcit contre la nature.

Si vous aviez le courage de vous abandonner ainsi, et de sacrifier vos irrésolutions, vous auriez plus de paix en un jour que vous n'en goûteriez autrement en toute votre vie. Moins on se cherche, plus on trouve en Dieu tout ce qu'on a bien voulu perdre. Une occupation douce et réglée vous garantira de l'ennui. Dieu vous adoucira les dégoûts inévitables dans tous les états. Il vous fera supporter les es-

prits incommodes, et vous soutiendra par lui-même quand il vous ôtera les autres soutiens. Mais ne comptez que sur lui, si vous ne voulez point vous mécompter.

Pendant votre retraite, nourrissez-vous de la viande de Jésus-Christ, qui est la volonté du Père céleste. Vous trouverez, en vous abandonnant aux desseins de Dieu, tout ce que votre sagesse inquiète et irrésolue ne trouveroit jamais. Ne craignez point de manquer de consolation en vous jetant entre les bras du vrai consolateur.

CLXXXVII.

CONTRE LES VAINES DÉLICATESSES DE L'AMOUR-PROPRE, ET CONTRE LES PRÉVOYANCES INQUIÈTES DE L'AVENIR.

Je ne m'étonne pas que Dieu vous épargne : vous êtes trop foible pour être moins ménagé. Je vous avois bien dit qu'il ne vous feroit pas l'honneur de vous traiter si rudement que vous le craigniez. Ce ne sera pas un grand malheur quand vous direz quelque mot un peu vieux, et que deux ou trois personnes croiront que vous n'êtes pas un parfait modèle pour la pureté du langage. Ce qui iroit à des imprudences contre le secret, contre la charité, contre l'édification, ne doit jamais être

permis : ce qui iroit contre le sens commun seroit trop fort. Si vous vous sentiez vivement pressé de ce côté-là, il faudroit m'avertir, et cependant suspendre ; mais, pour les choses qui ne vont qu'à la politesse, ou qu'à certaines délicatesses de bienséance, je crois que vous devez vous livrer à l'esprit de simplicité et d'humiliation. Rien ne vous est si nécessaire que de mourir à vos réflexions, à vos goûts, à vos vaines sensibilités sur ces bagatelles. Plus vous craignez de les sacrifier, plus le sacrifice en est nécessaire. Cette sensibilité est une marque d'une vie très-forte, qu'il faut arracher ; mais n'hésitez point avec Dieu : vous voyez qu'il ne demande que ce que vous êtes convaincu vous-même qu'il doit demander pour détruire votre orgueil.

N'envisagez point l'avenir, car on s'y égare et on s'y perd quand on le re-

garde. Ne cherchez point à deviner jusqu'où Dieu vous poussera si vous lui cédez toujours sans résistance. Ce n'est point par des endroits prévus qu'il nous prend, la prévoyance adouciroit le coup; c'est par des choses que nous n'aurions jamais crues, et que nous aurions comptées pour rien : souvent celles dont nous nous faisons des fantômes s'évanouissent; ainsi nos prévoyances ne servent qu'à nous inquiéter. Obéissez chaque jour; l'obéissance de chaque jour est le véritable pain quotidien. Nous sommes nourris comme Jésus-Christ de la volonté de son Père, que la Providence nous apporte dans le moment présent. Ce pain céleste est encore la manne : on ne pouvoit en faire provision; l'homme inquiet et défiant qui en prenoit pour le lendemain la voyoit aussitôt se corrompre.

Ployez-vous à tout ce que l'on veut.

Soyez souple et petit, sans raisonner, sans vous écouter vous-même, prêt à tout et ne tenant à rien; haut, bas; aimé, haï; loué, contredit; employé, inutile; ayant la confiance, ou l'envie et le soupçon des gens avec qui vous vivez. Pourvu que vous n'ayez ni hauteur, ni sagesse propre, ni volonté propre sur aucune chose, tout ira bien. En voilà beaucoup, mais ce n'est pas trop. Soyez en silence le plus que vous pourrez. Nourrissez votre cœur, et faites jeûner votre esprit.

Personne n'entre plus sincèrement que moi dans vos vrais intérêts, et ne souhaite plus que vous soyez détaché de tout ce qui n'est pas Dieu. Heureux qui a rompu avec soi, qui n'est plus de ses propres amis! On n'est fidèle à Dieu qu'autant qu'on se manque à soi-même par le sacrifice de tout ce que la nature recherche. Paix, silence, sim-

plicité, joie en Dieu, et non dans les créatures, souplesse à tout dans les mains de Dieu.

CLXXXVIII.

SUR CE QUI DONNE LA PAIX, ET DANS QUELLE DISPOSITION ON DOIT SE TENIR SUR LES SACRIFICES QUE DIEU EXIGE.

Vous voudriez être parfaite, et vous voir telle, moyennant quoi vous seriez en paix. La véritable paix de cette vie doit être dans la vue de ses imperfections, non flattées et tolérées, mais au contraire condamnées dans toute leur étendue. On porte en paix l'humiliation de ses misères, parce qu'on ne tient plus à soi par amour-propre. On est fâché de ses fautes plus que de cel-

les d'un autre, non parce qu'elles sont siennes, et qu'on y prend un intérêt de propriété, mais parce que c'est à nous à nous corriger, à nous vaincre, à nous désapproprier, à nous anéantir, pour accomplir la volonté de Dieu à nos dépens. Le tempérament convenable à votre besoin est de vous rendre attentive et fidèle à toutes les vues intérieures de vos imperfections qui vous viennent par le fond, et de n'écouter jamais volontairement les raisonnements inquiets et timides qui vous rejetteroient dans le trouble de vos anciens scrupules. Ce qui se présente à l'âme d'une manière simple et paisible est lumière de Dieu pour la corriger; ce qui vous vient par raisonnement et par inquiétude est un effet de votre naturel, qu'il faut laisser tomber peu à peu en se tournant vers Dieu avec amour.

Il ne faut non plus se troubler par la prévoyance de l'avenir, que par les réflexions sur le passé. Quand il vous vient un doute que vous pouvez consulter, faites-le : hors de là, n'y songez que quand l'occasion se présente. Alors donnez-vous à Dieu, et faites bonnement le mieux que vous pourrez selon la lumière du moment présent.

Quand les occasions de sacrifice sont passées, n'y songez plus. Si elles reviennent, ne faites rien par le souvenir du moment passé : agissez par la pente actuelle du cœur. Pour les sacrifices que vous prévoyez, Dieu vous les montre de loin pour vous les faire accepter. Quand l'acceptation est faite, tout est consommé pour ce moment. Si l'occasion réelle vient dans la suite, il faudra s'y déterminer, non par l'acceptation déjà faite par avance, mais suivant l'impression présente.

CLXXXIX.

FIDÉLITÉ A LAISSER TOMBER TOUT CE QUI TROUBLE LE SILENCE INTÉRIEUR. INDULGENCE POUR LES DÉFAUTS D'AUTRUI.

Vous voulez bien, monsieur, que je vous demande de vos nouvelles et de celles de tout ce qui vous touche le plus. Êtes-vous simple et uni en tout? L'extérieur est-il aussi abandonné à Dieu que l'intérieur? Êtes-vous dans un recueillement sans activité, qui consiste dans la fidélité à la grâce, pour laisser tomber ce qui vient de la nature et qui trouble le silence du fond, faute de quoi on ne peut point écouter Dieu?

N... est véritablement bon, quoi-

qu'il ait ses défauts; mais qui est-ce qui n'en a pas? Et que seroit-ce, si nous n'en avions pas, puisque, étant accablés des nôtres, que nous ne corrigeons point, nous sommes néanmoins si impatients contre ceux du prochain? Rien ne peut nous rendre indulgents, puisque notre propre misère incorrigible ne modère point la sévérité de notre critique contre les autres. Nous faisons plus pour les autres en nous corrigeant, qu'en voulant les corriger. Demeurez en paix, monsieur; laissez tout écouler, comme l'eau sous les ponts. Demeurez dans le secret de Dieu, qui ne s'écoule jamais.

CXC.

BONHEUR DES SOUFFRANCES. L'AMOUR LES ADOUCIT TOUTES.

J'apprends que Dieu vous donne des croix, et j'y prends part de tout mon cœur. En tout temps, j'ai été sensible à tout ce qui pouvoit vous toucher; mais l'expérience ajoute encore un nouveau degré de sensibilité en moi pour les souffrances d'autrui. Heureux qui souffre! Je le dis au milieu de l'occasion même, et pour vous et pour moi : heureux qui souffre d'un cœur doux et humble! Ce qui est le bon plaisir de Dieu ne va jamais trop loin. Si nous étions maîtres de nos souffrances, nous ne souffririons jamais assez

pour mourir à nous-mêmes. Dieu, qui nous connoît mieux que nous ne pouvons nous connoître, et qui nous aime infiniment plus que nous ne pouvons nous aimer, en sait la juste mesure, et ne permettra pas que vous soyez tenté au-dessus de vos forces. L'amour adoucit toutes les souffrances, et l'on ne souffre tant que parce qu'on n'aime point, ou qu'on aime peu. Dieu vous veut donc à lui, et ce n'est que sur la croix qu'il prend sa pleine possession. Je garde maintenant le silence à l'égard de tous mes anciens amis, et je ne le romps pour vous, monsieur, qu'à cause que vous êtes dans l'amertume, et que cette bienheureuse société de croix demande un épanchement de cœur pour se soutenir dans l'affliction.

CXCI.

SUR LES GRACES REÇUES, LE RECUEILLEMENT HABITUEL, ET L'ABANDON A DIEU.

18 août 1714.

Il n'y a point d'âme qui ne dût être convaincue qu'elle a reçu des grâces pour la convertir et la sanctifier, si elle repassoit dans son cœur toutes les miséricordes qu'elle a reçues. Il n'y a qu'à admirer et à louer Dieu, en se méprisant et se confondant soi-même. Il faut conclure de ces grandes grâces reçues, que Dieu est infiniment libéral, et que nous lui sommes horriblement infidèles.

Il faut éviter la dissipation, non par une continuelle contention d'esprit,

qui casseroit la tête et en useroit les ressorts, mais par deux moyens simples et paisibles. L'un est de retrancher dans les amusements journaliers toutes les sources de dissipation qui ne sont pas nécessaires pour relâcher l'esprit à proportion du vrai besoin; l'autre est de revenir doucement et avec patience à la présence de Dieu toutes les fois qu'on s'aperçoit de l'avoir perdue.

Il n'est point nécessaire de mettre toujours en acte formel et réfléchi tous les exercices de piété. Il suffit d'y avoir attention habituelle et générale, avec l'intention droite et sincère de suivre la fin qu'on doit s'y proposer. Les distractions véritablement involontaires ne nuisent point à la volonté qui ne veut y avoir aucune part. C'est la tendance réelle de la volonté qui fait l'essentiel.

Conservez sans scrupule la paix simple que vous trouvez dans votre droiture

en cherchant Dieu seul. L'amour de Dieu donne une paix sans présomption : l'amour-propre donne un trouble sans fruit. Faites chaque chose le moins mal que vous pourrez pour le bien-aimé. Voyez ce qui vous manque, sans vous flatter ni décourager; puis abandonnez-vous à Dieu, travaillant de bonne foi sans trouble à vous corriger.

Plus vous serez vide de vos propres biens et de vos ressources humaines, plus vous trouverez une lumière et une force intime qui vous soutiendront au besoin, en vous laissant toujours sentir votre foiblesse, comme si vous alliez tomber à chaque pas. Mais n'attendez point ce secours comme un bien qui vous soit dû. Vous mériteriez de le perdre, si vous présumiez de l'avoir mérité. Il faut se croire indigne de tout, et se jeter humblement entre les bras de Dieu.

Quand c'est l'amour qui vous attire, laissez-vous à l'amour : mais né comptez point sur ce qu'il peut y avoir de sensible dans cet attrait, pour vous en faire un appui flatteur ; ce seroit tourner le don de Dieu en illusion. Le vrai amour n'est pas toujours celui qu'on sent et qui charme ; c'est celui qui humilie, qui détache, qui apetisse l'âme, qui la rend simple, docile, patiente sous les croix, et prête à se laisser corriger.

Je vous suis très-sincèrement dévoué en Notre-Seigneur.

CXCII.

SUR LA VIE DE FOI, LE DÉTACHEMENT, ET LA PAIX INTÉRIEURE.

16 octobre 1714.

Je reviens d'un assez long voyage pour des visites. J'ai trouvé votre lettre du 30 août, à laquelle je réponds.

1° Marchez dans les ténèbres de la foi et de la simplicité évangélique, sans vous arrêter, ni au goût, ni au sentiment, ni aux lumières de la raison, ni aux dons extraordinaires. Contentez-vous de croire, d'obéir, de mourir à vous-même, selon l'état de vie où Dieu vous a mis.

2° Vous ne devez point vous décourager pour vos distractions involon-

taires qui ne viennent que de vivacité d'imagination, et d'habitude de penser à vos affaires. Il suffit que vous ne donniez point lieu à ces distractions qui arrivent pendant l'oraison, en vous donnant une dissipation volontaire pendant la journée. On s'épanche trop quelquefois; on suit trop ses goûts et ses consolations : Dieu en punit dans l'oraison. Il faut s'accoutumer à agir en paix, et avec une continuelle dépendance de l'esprit de grâce, qui est un esprit de mort à toutes les œuvres les plus secrètes de l'amour-propre.

3° L'intention habituelle, qui est la tendance du fond vers Dieu, suffit. C'est marcher en la présence de Dieu. Les événements ne vous trouveroient pas dans cette situation, si vous n'y étiez point. Demeurez-y en paix, et ne perdez point ce que vous avez chez vous, pour courir au loin après ce que

vous ne trouveriez point. J'ajoute qu'il ne faut jamais négliger, par dissipation, d'avoir une intention plus distincte : mais l'intention qui n'est pas distincte et développée est bonne.

4° La paix du cœur est un bon signe, quand on veut d'ailleurs de bonne foi obéir à Dieu par amour, avec jalousie contre l'amour-propre.

5° Profitez de vos imperfections pour vous détacher de vous-même, et pour vous attacher à Dieu seul. Travaillez à acquérir les vertus, non pour y chercher une dangereuse complaisance, mais pour faire la volonté du bien-aimé.

6° Demeurez dans votre simplicité, retranchant les retours inquiets sur vous-même, que l'amour-propre fournit sans cesse sous de beaux prétextes. Ils ne feroient que troubler votre paix, et que vous tendre des piéges. Quand

on mène une vie recueillie, mortifiée, et de dépendance, par le vrai désir d'aimer Dieu, la délicatesse de cet amour reproche intérieurement tout ce qui le blesse ; il faut s'arrêter tout court dès qu'on sent cette blessure et ce reproche au cœur. Encore une fois, demeurez en paix. Je prie Dieu tous les jours à l'autel qu'il vous maintienne en union avec lui, et dans la joie de son Saint-Esprit.

Je vous suis dévoué avec un vrai zèle.

CXCIII.

AVIS SUR LA CONDUITE DES DOMESTIQUES [1].

Un cavalier qui gourmande la bouche de son cheval en fait bientôt une rosse.

[1] Nous ignorons à qui ce fragment de lettre

Au contraire, on élève l'esprit et le cœur de ses gens en ne leur montrant jamais que de la politesse et de la dignité, avec des inclinations bienfaisantes. Si on n'est pas en état de donner, il faut au moins faire sentir qu'on en a du regret. De plus, il faut donner à chacun dans sa fonction l'autorité qui lui est nécessaire sur ses inférieurs; car rien ne va d'un train réglé que par la subordination à laquelle il faut sacrifier bien des choses. Quoique vous aperceviez les défauts d'un domestique, gardez-vous bien de vous en rebuter d'abord. Faites compensation du bien et du mal : croyez qu'on est fort heureux, si on trouve les qualités essentielles. Jugez de ce domestique par comparaison à tant d'autres plus impar-

étoit adressé. Nous l'avons trouvé, aussi bien que le suivant, parmi les lettres de Fénelon à la duchesse de Mortemart.

faits; songez aux moyens de le corriger de certains défauts, qui ne viennent peut-être que de mauvaise éducation. Pour les défauts du fond du naturel, n'espérez pas de les guérir; bornez-vous à les adoucir, et à les supporter patiemment. Quand vous voudrez, malgré l'expérience, corriger un domestique de certains défauts qui sont jusque dans la moelle de ses os, ce ne sera pas lui qui aura tort de ne s'être point corrigé, ce sera vous qui aurez tort d'entreprendre encore sa correction. Ne leur dites jamais plusieurs de leurs défauts à la fois; vous les instruiriez peu, et les décourageriez beaucoup : il ne faut les leur montrer que peu à peu, et à mesure qu'ils vous montrent assez de courage pour en supporter utilement la vue.

Parlez-leur, non-seulement pour leur donner des ordres, mais encore pour

trois autres choses : 1° pour entrer avec affection dans leurs affaires ; 2° pour les avertir de leurs défauts tranquillement ; 3° pour leur dire ce qu'ils ont bien fait ; car il ne faut pas qu'ils puissent s'imaginer qu'on n'est sensible qu'à ce qu'ils font mal, et qu'on ne leur tient aucun compte de ce qu'ils ont bien fait. Il faut les encourager par une modeste, mais cordiale louange. Quelques défauts qu'ait un domestique, tant que vous le gardez à votre service il faut le bien traiter. S'il est même d'un certain rang entre les autres, il faut que les autres voient que vous lui parlez avec considération : autrement vous le dégraderiez parmi les autres ; vous le rendriez inutile dans sa fonction ; vous lui donneriez des chagrins horribles, et il sortiroit peut-être enfin de chez vous, semant partout ses plaintes. Pour les domestiques en qui vous

connoissez du sens, de la discrétion, de la probité, et de l'affection pour vous, écoutez-les; montrez-leur toute la confiance dont vous pouvez les croire dignes, car c'est ce qui gagne le cœur des gens désintéressés. Les manières honnêtes et généreuses font beaucoup plus sur eux que les bienfaits mêmes. L'art d'assaisonner ce qu'on donne est au-dessus de tout.

Ne devez jamais rien à vos domestiques : autrement vous êtes en captivité. Il vaudroit mieux devoir à d'autres gros créanciers mieux en état d'attendre, et moins en occasion de vous décrier, ou de se prévaloir de votre retardement à les payer. Il faut que les gages ou récompenses des domestiques soient sur un pied raisonnable; car si vous donnez moins que les autres gens modérés de votre condition, ils sont mécontents, vous croient avare,

cherchent à vous quitter, et vous servent sans affection.

Pour pratiquer toutes ces règles, il faut commencer par une entière conviction de la nécessité de les suivre, et y faire une sérieuse attention devant Dieu ; ensuite prévoir les occasions où l'on est en danger d'y manquer ; s'humilier en présence de Dieu, mais tranquillement et sans chagrin, toutes les fois qu'on s'aperçoit qu'on y a manqué ; et enfin laisser faire à Dieu dans le recueillement ce que nous ne saurions faire par nos propres forces.

CXCIV.

DÉTAILS SUR L'INTÉRIEUR DE FÉNELON, ET SUR LES DÉFAUTS DE SON CARACTÈRE.

Je ne veux jamais flatter qui que ce soit, et même dès le moment que j'aperçois, dans ce que je dis ou dans ce que je fais, quelque recherche de moi-même, je cesse d'agir ou de parler ainsi. Mais je suis tout pétri de boue, et j'éprouve que je fais à tout moment des fautes, pour n'agir point par grâce. Je me retranche à m'apetisser à la vue de ma hauteur. Je tiens à tout d'une certaine façon, et cela est incroyable; mais, d'une autre façon, j'y tiens peu, car je me laisse assez facilement détacher de la plupart des choses qui peu-

vent me flatter. Je n'en sens pas moins l'attachement foncier à moi-même. Au reste, je ne puis expliquer mon fond. Il m'échappe, il me paroît changer à toute heure. Je ne saurois guère rien dire qui ne me paroisse faux un moment après. Le défaut subsistant et facile à dire, c'est que je tiens à moi, et que l'amour-propre me décide souvent. J'agis même beaucoup par prudence naturelle, et par un arrangement humain. Mon naturel est précisément opposé au vôtre. Vous n'avez point l'esprit complaisant et flatteur, comme je l'ai, quand rien ne me fatigue ni ne m'impatiente dans le commerce. Alors vous êtes bien plus sèche que moi; vous trouvez que je vais alors jusqu'à gâter les gens, et cela est vrai. Mais quand on veut de moi certaines attentions suivies qui me dérangent, je suis sec et tranchant, non par indifférence

ou dureté, mais par impatience et par vivacité de tempérament. Au surplus, je crois presque tout ce que vous me dites; et pour le peu que je ne trouve pas en moi conforme à vos remarques, outre que j'y acquiesce de tout mon cœur, sans le connoître, en attendant que Dieu me le montre d'ailleurs je crois voir en moi infiniment pis, par une conduite de naturel, et de naturel très-mauvais. Ce que je serois tenté de ne croire pas sur vos remarques, c'est que j'aie eu autrefois une petitesse que je n'ai plus. Je manque beaucoup de petitesse, il est vrai; mais je doute que j'en aie moins manqué autrefois. Cependant je dois facilement m'y tromper. Vous ne me mandez point si vous avez reçu des nouvelles de N... Si vous en avez, pourquoi ne m'en faites-vous point quelque petite part?

*

LETTRES
DE CONSOLATION.

—

CXCV.

LES GRANDES DOULEURS SONT UN REMÈDE AUX MAUX DE NOTRE NATURE.

C'EST, madame, une triste consolation que de vous dire qu'on ressent votre douleur. C'est pourtant tout ce que peut l'impuissance humaine ; et pour faire quelque chose de plus, il faut qu'elle ait recours à Dieu. C'est donc à lui, madame, que je m'adresse, à ce consolateur des affligés, à ce protecteur des infirmes. Je le prie, non de vous ôter votre douleur, mais qu'il fasse

qu'elle vous profite, qu'il vous donne des forces pour la soutenir, qu'il ne permette pas qu'elle vous accable. Le souverain remède aux maux extrêmes de notre nature, ce sont les grandes et vives douleurs. C'est parmi les douleurs que s'accomplit le grand mystère du christianisme, c'est-à-dire le crucifiement intérieur de l'homme. C'est là que se développe toute la vertu de la grâce, et que se fait son opération la plus intime, qui est celle qui nous apprend à nous arracher à nous-mêmes : sans cela, l'amour de Dieu n'est point en nous. Il faut sortir de nous-mêmes pour être capables de nous donner à Dieu. Afin que nous soyons contraints de sortir de nous-mêmes, il faut qu'une plaie profonde de notre cœur fasse que tout le créé se tourne pour nous en amertume. Ainsi notre cœur, blessé dans la partie la plus intime, troublé dans ses

attaches les plus douces, les plus honnêtes, les plus innocentes, sent bien qu'il ne peut plus se tenir en soi-même, et s'échappe de soi-même pour aller à Dieu.

Voilà, madame, le grand remède aux grands maux dont le péché nous accable. Le remède est violent, mais aussi le mal est bien profond. C'est là le véritable soutien des chrétiens dans les afflictions. Dieu frappe sur deux personnes saintement unies ; il leur fait un grand bien à toutes deux : il en met l'une dans la gloire, et de sa perte il fait un remède à celle qui reste au monde. C'est, madame, ce que Dieu a fait pour vous. Puisse-t-il par son Saint-Esprit réveiller toute votre foi pour vous pénétrer de ces vérités ! Je l'en prierai sans cesse, madame ; et comme j'ai beaucoup de confiance aux prières des gens de bien affligés, je vous conjure

de prier pour moi au milieu de vos douleurs. Votre charité saura bien vous dire de quoi j'ai besoin, et vous le faire demander avec instance.

CXCVI.

SUR LA MORT D'UN AMI, QUI AVOIT ÉTÉ ÉPROUVÉ PAR DE GRANDES PEINES.

Dieu a pris ce qui étoit à lui : n'a-t-il pas bien fait? Il étoit bien temps que F... se reposât de toutes ses peines; il en a eu de grandes, et ne s'y est point regardé : il n'étoit pas question de lui, mais de la volonté de celui qui le menoit. Les croix ne sont bonnes qu'autant qu'on se livre sans réserve, et qu'on s'y oublie. Oubliez-vous donc, monsieur; autrement toute souffrance

est inutile. Dieu ne nous fait point souffrir pour souffrir, mais pour mourir à force de nous oublier nous-mêmes dans l'état où cet oubli est le plus difficile, qui est celui de la douleur.

Je prends part à la peine du bon abbé sur F... Je sais combien ils étoient unis, et j'en ai été ravi. Une telle mort n'a rien que de doux. Il est plus près de nous qu'il n'y étoit : il n'y a plus de rideau qui le cache ; le voile même de la foi est levé pour ceux qui ont l'amour pur et désintéressé.

CXCVII.

SUR LA MORT ÉDIFIANTE D'UNE DAME.

Vous avez perdu, madame, une bonne amie, et je suis persuadé que

vous n'êtes pas insensible à cette perte. Pour moi, je la ressens de tout mon cœur par rapport à vous. De plus, je suis fort touché, et le serai toute ma vie, de tout ce que j'ai vu en cette dame. Je vous dois toute l'édification qui m'en reste. Elle est bien heureuse d'être hors de cette vie, et de l'avoir finie dans la douleur. J'ai pourtant peine à croire qu'il ne reste plus rien à expier dans ces personnes qui ont aimé Dieu avec tant de goût, et qui ont eu tant de plaisir à faire pénitence. Le purgatoire de cette vie me paroît moins dans ces austérités ferventes que dans les épreuves intérieures. Il me semble qu'il faut avoir fait de grands sacrifices pour avoir purifié tous les restes de l'amour-propre et pour avoir rempli parfaitement tout le précepte de l'Évangile, de se renoncer soi-même par le pur amour. Je prie Dieu, madame,

que ce feu consume tout ce qu'il y a de paille et de bois dans notre ouvrage, et qu'il n'y laisse que l'or de la charité désintéressée.

CXCVIII.

SUR LA MORT D'UN AMI COMMUN. ÊTRE CONTENTS QUE DIEU FASSE DE NOUS TOUT CE QU'IL LUI PLAÎT.

Dieu a fait sa volonté : il a pris ce qui étoit à lui, et il vous a ôté ce qui n'étoit pas à vous. Vous êtes vous-même tout entier à lui. Je sais combien vous voulez y être : il n'y a qu'à lui sacrifier tout dans les occasions. Il a pris soin de tout, lors même qu'il a retiré notre cher A... La surprise est un coup de Providence pour lui épar-

gner des tentations. Quand Dieu a mené son œuvre au point qu'il a marqué, il fixe la bonne volonté qu'il a inspirée, et il délivre ses enfants de leurs irrésolutions. Il voile le dernier sacrifice pour leur en dérober l'horreur. Laissons-le faire. Allons tout droit à lui. Ne vous écoutez point vous-même. Défiez-vous de votre tempérament un peu mélancolique, et plus encore de votre esprit trop réfléchissant.

Je suis dans une paix très-amère, et je vous souhaite cette paix sans vous en souhaiter l'amertume. Il me seroit impossible de vous dire plus en détail de mes nouvelles : je ne comprends point mon état; tout ce que j'en veux dire me semble faux, et le devient dans le moment. Souvent la mort me consoleroit : souvent je suis gai, et tout m'amuse. De vous dire pourquoi l'un et pourquoi l'autre, c'est ce que je ne

puis ; car je n'en ai point de vraies raisons. A tout prendre, je trouve que je suis dans ma place, et je ne songe point qu'il y ait au monde d'autres lieux que ceux où mes devoirs m'attachent. Si je pouvois vous voir, j'en serois bien aise ; mais ne le pouvant, il me suffit de me trouver tout auprès de vous en esprit, malgré la distance des lieux. Demeurons unis de cette façon, pendant que la Providence nous tient si séparés.

CXCIX.

LA RELIGION SEULE NOUS DONNE DE VÉRITABLES CONSOLATIONS DANS LA PERTE DES PERSONNES QUI NOUS SONT CHÈRES.

A Cambrai, 12 novembre 1701.

Je suis, monsieur, sensiblement touché de la perte que vous venez de faire. Elle est grande pour le public, et je sais combien il est rare de trouver, dans une place si importante, tant d'estimables qualités. D'ailleurs, je connois la tendresse et la sensibilité de votre cœur, et je comprends tout ce que vous souffrez dans une si triste occasion. Pour moi, je ne saurois jamais, ce me semble, sentir trop vivement tout ce qui vous touche. Plus j'ai éprouvé votre

amitié pour moi, plus j'apprends, par votre exemple, à quel point on doit s'intéresser pour ses véritables amis. Que ne puis-je, monsieur, être auprès de vous, pour prendre part à votre douleur, et pour tâcher de l'adoucir ! Vous savez d'où peut venir la véritable consolation dans la perte des personnes qui nous sont chères. La religion ne peut nous mieux consoler, qu'en nous apprenant qu'elles ne sont pas perdues pour nous, et qu'il y a une patrie, dont nous approchons tous les jours, qui nous réunira tous. Ne nous affligeons donc pas comme ceux qui n'ont point d'espérance. Je suis privé du plaisir de vous voir, mais je compte sur l'écoulement de la vie, et j'espère que nous nous retrouverons bientôt pour toujours en Dieu. Ceux qui meurent ne sont de même, à notre égard, qu'absents pour peu d'années, et peut-être

de mois. Leur perte apparente doit servir à nous dégoûter du lieu où tout se perd, et à nous faire aimer celui où tout se retrouve. La sincère religion dont je sais que vous êtes rempli me fait espérer, monsieur, qu'un coup si rude vous sera salutaire. Dieu ne frappe que par amour, et il n'ôte que pour donner. Je le prie de vous consoler, de conserver votre santé pour laquelle je crains dans cette épreuve, et de tourner entièrement votre cœur vers lui. Heureux qui vit de foi, qui ne compte que sur Dieu, qui est en ce monde comme n'y étant plus! Personne ne peut vous honorer du fond du cœur plus que je le ferai toute ma vie. C'est un sentiment qui me fait plaisir, et je ne puis penser à vous sans attendrissement. Après ces termes, je dois, ce me semble, laisser tous les autres qui sentiroient la cérémonie. Je vous les dois;

mais je suis sûr, monsieur, que vous m'en dispensez, et que vous vous contentez d'un cœur dévoué sans réserve.

CC.

AU DUC DE CHEVREUSE[1].

CONSOLATION SUR LA MORT DE SON FILS AÎNÉ.

(Septembre 1704.)

Votre douleur m'est toujours présente. Je ne perds point de vue la

[1] Charles-Honoré d'Albert, duc de Chevreuse, pair de France, chevalier des ordres du roi, capitaine-lieutenant des chevau-légers de sa garde, gouverneur de Guyenne, etc., naquit le 7 octobre 1646, et mourut le 5 novembre 1712. Une heureuse conformité de sentiments l'unit de la manière la plus intime avec Fénelon, dont il se montra toujours l'ami le plus actif et le plus zélé. Depuis la disgrâce de

grande perte que vous avez faite; mais Dieu prend ce qui est à lui, et non pas à nous. Qui est-ce qui lui dira : Pourquoi le faites-vous ? Vous êtes bien éloigné de le lui dire. Vous savez qu'il n'a point de compte à nous rendre. Son bon plaisir est la suprême raison. Dire : *Sit pro ratione voluntas*, je mets ma volonté en la place de la raison, est un caprice insupportable dans toute créature ; mais en Dieu, cela même est la parfaite justice. D'ailleurs,

l'archevêque de Cambrai, ces deux amis entretinrent dans le plus grand secret une correspondance habituelle. Ils se virent même, assez souvent, à Chaulnes. Le duc de Chevreuse n'étoit pas moins étroitement lié avec Mme Guyon, qu'il protégea de tout son pouvoir pendant les persécutions qu'elle eut à subir dans l'affaire du quiétisme. Aussi Mme Guyon lui donne-t-elle habituellement le nom de tuteur dans sa correspondance.

Son fils aîné, Honoré-Charles, duc de Montfort, fut tué au combat de Bellikeim, près de Landau, le 9 septembre 1704.

nous entrevoyons toujours, dans les coups les plus rigoureux de sa main paternelle, un dessein secret de miséricorde. Il enlève dans les bons moments certains hommes fragiles que l'enchantement du siècle auroit peut-être fait retomber : *Raptus est;... properavit educere illum de medio iniquitatum*[1]. Il s'est hâté pour prévenir une chute funeste. O que nous verrons de merveilles dans l'autre vie, qui nous échappent en celle-ci! Alors nous chanterons le cantique de joie et de reconnoissance éternelle, pour les événements qui nous font pleurer ici-bas. Hélas! nous ne voyons dans les ténèbres présentes ni le vrai bien ni le vrai mal. Si Dieu faisoit ce qui nous flatte, il perdroit tout. Il sauve tout en brisant nos liens, et en nous faisant crier les

[1] Sap. IV. 11 et 14.

hauts cris. Le même coup qui sauve ce que nous aimons, en l'ôtant du milieu de l'iniquité, nous détache, et nous prépare, par la mort d'autrui, à la nôtre. Que pouvons-nous vouloir, pour nous et pour les nôtres, de ce monde vain et contagieux? S'il est vrai que la foi et l'amour de Dieu fassent toute la vie de notre cœur, devons-nous pleurer parce que Dieu nous aime mieux que nous ne savons nous aimer nous-mêmes? Nous plaindrons-nous de ce qu'il tire de la tentation et du péché ceux qui nous sont chers? Nous fait-il du mal en abrégeant les jours de misère, de combat, de séduction et de scandale? Que voudrions-nous? Un plus long danger, des tentations plus violentes, où les élus mêmes, s'il étoit possible, succomberoient? Nous voudrions tout ce qui flatte l'amour-propre, pour nous oublier dans ce lieu d'exil.

Dieu nous arrache le poison, et nous pleurons comme un enfant à qui sa mère ôte un joli couteau dont il se perceroit le sein.

Monsieur votre fils réussissoit au milieu du monde empesté : c'est ce succès qui afflige, et c'est ce succès qui a fait trancher le fil de ses jours, par un conseil de miséricorde pour lui et pour les siens. Il faut adorer Dieu et se taire. Que ne puis-je vous aller voir, et vous montrer à quel point je ressens la profonde plaie que je voudrois guérir ! Il n'y a que le vrai consolateur dont la société puisse vous consoler. Demeurons donc en silence avec lui ; il nous consolera, nous retrouverons tout en lui seul. Heureux qui ne veut point d'autre consolation ! Celle-ci est pure et inépuisable.

CCI.

LA PERTE DES PERSONNES QUI NOUS SONT CHÈRES SERT A NOUS DÉTACHER ENTIÈREMENT DES CRÉATURES.

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire m'a coûté des larmes. La douleur de votre perte se joint à la mienne : mais je crois que nous devons entrer, malgré toute notre amertume, dans le dessein de Dieu. Il a voulu récompenser celui que nous regrettons, et nous détacher. Il a voulu même nous ôter un appui humain pour sa gloire, sur lequel nous comptions trop. Il est jaloux des plus dignes instruments, et il veut que nous n'attendions l'accomplissement de son ouvrage que de lui-même.

Le principal fruit que Dieu vous prépare de cette épreuve est de vous apprendre, par une expérience sensible, que vous n'étiez point encore détachée, comme vous vous flattiez de l'être. On ne se connoît que dans l'occasion, et l'occasion n'est donnée par la Providence que pour nous détromper de notre détachement superficiel. Dieu permit l'horrible chute de saint Pierre pour le désabuser d'une certaine ferveur sensible, et d'un courage très-fragile auquel il se confioit vainement. Si vous n'aviez que la croix extérieure, quelque grande et douloureuse qu'elle soit, elle ne vous détromperoit point de votre détachement : au contraire, plus la croix est accablante en soi, plus vous vous sauriez bon gré de ne vous en trouver point accablée; ce seroit un prodigieux accroissement de confiance, et par conséquent une très-dangereuse

illusion. La croix n'opère la petitesse et le sentiment de notre misère qu'autant que l'intérieur nous paroît vide et obscurci, pendant que le dehors nous ébranle. Il faut voir sa pauvreté au dedans, et la supporter; alors la pauvreté se tourne en trésor, et on a tout en n'ayant rien.

Unissons-nous de cœur à celui que nous regrettons. Il nous voit, il nous aime, il est touché de nos besoins, il prie pour nous. Il vous dit encore, d'une voix secrète, ce qu'il vous disoit si souvent pendant qu'il vivoit au milieu de nous : « Ne vivez que de foi; ne comptez point sur la régularité de vos œuvres, ni sur la symétrie de vos vertus; portez en paix la vue de vos imperfections; abandonnez-vous à la Providence; ne vous écoutez point vous-même, n'écoutez que l'esprit de grâce. » Voilà ce qu'il disoit; voilà ce

qu'il dit encore à votre cœur. Loin de l'avoir perdu, vous le trouverez plus présent, plus uni à vous, plus secourable pour votre consolation, plus efficace dans ses conseils de perfection, si vous voulez bien changer en société de pure foi la société visible où vous étiez à toute heure avec lui. Pour moi, je trouve un vrai soulagement de cœur d'être très-souvent en esprit avec lui.

Ménagez votre santé pour votre famille, qui a grand besoin de vous. Que le courage de la foi vous soutienne. C'est un courage qui n'a rien de haut, et qui ne donne point une force sensible sur laquelle on puisse compter. On ne trouve nulle ressource en soi, et on ne manque de rien dans l'occasion : on est riche de sa pauvreté. Si on fait quelque faute contre son intention, on la tourne à profit par l'humiliation qui en revient. On retombe

toujours dans son centre par l'acquiescement à tout ce qui nous dépossède de notre propre cœur. On se livre à Dieu, ne se renfermant plus en soi, et n'osant plus s'y fier. Alors tout devient peu à peu recueillement, silence, dépendance de la grâce pour chaque moment, et vie intérieure en mort perpétuelle. En cet état, on ne possède plus rien de tout ce qu'on voit, et on retrouve en Dieu, avec l'union la plus simple et la plus intime, tout ce qu'on croyoit avoir perdu.

LETTRES

A LA COMTESSE DE GRAMONT [1].

CCII.

MOYENS DE SE SOUTENIR AU MILIEU DES DANGERS QUE L'ON RENCONTRE DANS LE MONDE.

Paris, 11 juin.

J'ÉTOIS à la campagne, madame, quand vous me fîtes l'honneur de m'écrire un billet daté de votre ermitage. Je n'aurois pas manqué d'y aller rece-

[1] Gramont (Élisabeth Hamilton, comtesse de), sœur du spirituel conteur Antoine Hamilton, naquit en 1641, et épousa, vers l'an 1660, Philibert, comte de Gramont. Elle devint, bientôt après son mariage, dame du palais de la reine Marie-Thérèse d'Autriche, épouse de

voir vos ordres, si j'eusse été à Paris. J'espère que quelque voyage que vous y ferez, ou quelque affaire qui me mènera à Versailles, me dédommagera de ce que j'ai perdu. Ce qui est certain, madame, c'est que je vous souhaite tous les jours, de toute l'étendue de mon cœur, le recueillement et la fidélité à l'esprit de Dieu, dont vous avez besoin pour vaincre tous les dangers de votre état. Vous avez beaucoup à craindre et du dedans et du dehors. Au dehors, le monde vous rit, et la partie du monde la plus capable de nourrir l'orgueil donne au vôtre ce qui peut le flatter, par les marques de considération que vous recevez à la cour.

Louis XIV. La correspondance de Fénelon avec la comtesse embrasse un intervalle d'environ douze ans, et montre que les avis de l'archevêque de Cambrai ne furent pas moins utiles au comte de Gramont qu'à son épouse. La comtesse de Gramont mourut le 3 juin 1708.

Au dedans, vous avez à surmonter le goût d'une vie délicate, un esprit hautain et dédaigneux, avec une longue habitude de dissipation. Tout cela, mis ensemble, fait comme un torrent qui entraîne, malgré les meilleures résolutions. Le vrai remède à tant de maux, est de sauver, par préférence à tout le reste, quelques heures réglées pour la prière et pour la lecture. Vous savez, madame, ce que j'ai eu l'honneur de vous dire plusieurs fois là-dessus. Je prie Notre-Seigneur qu'il vous arrache à tout, plutôt que de vous laisser en proie au monde. Je suis, madame, avec un grand respect, etc.

CCIII.

SUR UN SCANDALE QUI VENOIT D'ÉCLATER DANS LE MONDE.

Mardi, 10 décembre 1686.

J'apprends, madame, que le scandale qui vient d'éclater renouvelle de justes peines que des aventures semblables vous ont causées. J'y prends une véritable part, et je m'intéresse à tout ce qui vous touche. Ce qui me fâche le plus dans ces affaires malheureuses, c'est que le monde, qui n'est que trop accoutumé à juger mal des gens de bien, conclut qu'il n'y en a point sur la terre. Les uns sont ravis de le croire et en triomphent malignement ; les autres en sont troublés, et, malgré un

certain désir qu'ils auroient de se tourner vers le bien, ils demeurent éloignés de la dévotion par leur défiance de tous les dévots. On s'étonne de voir un homme qui a fait semblant d'être bon, ou, pour mieux dire, qui, ayant été véritablement converti dans la solitude, est retombé dans ses inclinations et dans ses habitudes dès qu'il a été exposé au monde. Ne savoit-on pas que les hommes sont fragiles, que le monde est contagieux, que les gens foibles ne peuvent se conserver qu'en fuyant les occasions? Qu'y a-t-il donc de nouveau? Voilà bien du bruit pour la chute d'un arbre sans racines, et attaqué de tous les vents. Après tout, le monde n'a-t-il pas ses hypocrites de probité comme de dévotion? Les faux honnêtes gens doivent-ils nous faire conclure qu'il n'y en a point de véritables? Quand le monde triomphe d'un tel

scandale, il montre qu'il ne connoît ni les hommes ni la vertu. On doit être affligé de ce scandale ; mais il n'est permis d'être surpris de rien, quand on connoît à fond la misère humaine, et à quel point le peu de bien que nous faisons est en nous comme une chose empruntée. Que celui qui est debout tremble, de peur de tomber ; que celui qui est par terre, croupissant dans la boue, ne triomphe point de voir tomber un de ceux qui avoient paru se soutenir. Notre confiance n'est ni dans les hommes fragiles ni en nous-mêmes, aussi fragiles que tout le reste : elle est en Dieu seul, qui est l'immuable vérité. Que tous les hommes montrent qu'ils ne sont que des hommes, c'est-à-dire néant, mensonge et péché ; qu'ils se laissent entraîner par le torrent de l'iniquité, la vérité de Dieu n'en sera point affoiblie, et le monde n'en sera

que plus abominable, pour avoir corrompu ceux qui cherchoient la vertu.

Pour les hypocrites, le temps les démasque, et ils se démentent toujours par quelque côté. Ils ne sont hypocrites que pour jouir du fruit de leur hypocrisie. Ou leur vie est molle et amusée, ou leur conduite est intéressée et ambitieuse. On les voit se ménager, flatter, faire divers personnages. La sincère vertu est simple, unie, sans empressement, sans mystère; elle ne se hausse ni se baisse; elle n'est jalouse ni de réputation ni de succès. Elle fait le moins mal qu'elle peut; elle se laisse juger, et se tait; elle est contente de peu; elle n'a ni cabale, ni dessein, ni prétention. Prenez-la, laissez-la, elle est toujours la même. L'hypocrisie peut imiter tout cela, mais très-grossièrement. Quand on s'y trompe, c'est ou défaut d'attention, ou défaut d'expérience de

la véritable vertu. Des gens qui ne se connoissent point en diamants, ou qui ne les regardent pas d'assez près, peuvent en prendre de faux comme s'ils étoient fins : mais il est pourtant vrai qu'il y en a de fins, et qu'il n'est point impossible de les discerner. Ce qui est vrai, c'est que, pour se confier aux gens qui paroissent vertueux, il faut avoir reconnu en eux une conduite simple, solide, constante et éprouvée dans les dangers, éloignée de toute affectation, mais ferme et vigoureuse dans l'essentiel.

CCIV.

AGIR EN TOUT AVEC SIMPLICITÉ.

Dimanche, 12 juin (1680).

Ma santé va bien, Dieu merci, madame; elle est en état de justifier le quinquina, et de faire taire tous ses ennemis. Les marques de bonté que vous me donnez me font un plaisir sensible, et je sais bon gré à ma fièvre de me les avoir procurées. Vous vous moquez, madame, avec vos discrétions. Quand vous voulez que j'aie l'honneur de vous voir, il n'y a qu'à me donner vos ordres. Une conduite simple et ingénue plaît trop à Dieu pour choquer les gens qui veulent le servir, et qui doivent parler en son nom, pour re-

commander la simplicité. Soyez donc simple en tout, madame, et simple à m'ordonner de vous voir, comme à tout le reste. Je souhaite que vous puissiez mettre quelque ordre aux affaires épineuses qui vous mènent à Paris. Je m'imagine que vous verrez une personne bien ivre ; car le voyage aura échauffé sa tête. Il y a des ivresses bien différentes. L'Écriture dit : *Malheur à vous qui êtes ivres, et non de vin*[1] ! Il y a des ivresses d'orgueil, d'autres de colère et de vengeance ; il y en a d'autres de zèle et de ferveur. C'est ainsi que les apôtres paroissoient ivres, quand ils reçurent le Saint-Esprit. A votre retour, madame, je souhaite de vous voir dans cette ivresse. Cependant je prierai de bon cœur pour vous.

[1] Isai. XXIX. 9.

CCV.

REMERCÎMENT SUR L'INTÉRÊT QU'ELLE PRENOIT A SA NOMINATION A LA PLACE DE PRÉCEPTEUR DU DUC DE BOURGOGNE.

Paris, 25 août 1689.

Je suis bien honteux, madame, de la promptitude avec laquelle vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et de la lenteur avec laquelle je vous en fais mes très-humbles remercîments; mais personne ne sait mieux que vous, madame, pardonner les fautes qui viennent d'embarras. Vous savez ce que je dois penser sur ce qui vient de m'arriver. Vous qui gémissez à la cour, vous devez, madame, prier Dieu charitablement pour ceux qui y vont. Vous

n'y trouverez jamais personne qui soit avec un respect plus sincère que moi, madame, votre, etc.

CCVI.

DÉROBER QUELQUES HEURES AUX EMBARRAS DU MONDE POUR NOURRIR LA PIÉTÉ. NE POINT SE DÉCOURAGER A LA VUE DE SES FOIBLESSES.

Dimanche, 2 octobre (1689).

Je crois, madame, que vous avez deux choses à faire, l'une dans vos affaires, et l'autre sur vous-même. La première, qui regarde vos affaires, consiste dans le soin que vous devez prendre de dérober au monde un peu de temps pour vos lectures et pour vos prières. Il me semble que je vois tous vos embarras, tant je me les représente

fortement : mais, après tout, il faut que les affaires viennent chacune en leur rang, et que celle du salut soit comptée pour la première. Que diriez-vous d'une personne qui ne trouveroit point de temps pour manger et pour dormir ? Le temps donné aux nécessités de la vie, lui diriez-vous, est le temps le mieux employé pour les affaires mêmes. Si votre santé succombe, comment agirez-vous ? et à quoi servira votre travail, si la vie vous manque pour en recueillir le fruit ? Je vous dis de même, madame : si vous laissez votre âme s'épuiser et tomber en défaillance faute de nourriture, à quoi aboutiront non-seulement les conversations, mais encore les affaires qui paroissent les plus solides, les plus indispensables et les plus pressées ? *Marthe, Marthe, vous vous empressez, et vous vous troublez pour beaucoup de choses!*

Marie, que vous voyez recueillie et immobile, *a choisi la meilleure part, qui ne lui sera jamais ôtée*[1].

Au reste, madame, je ne dis pas tout ceci pour vous jeter dans des scrupules sur les occupations nécessaires; mais soyez persuadée que les occupations nécessaires n'iront jamais jusqu'à ne vous laisser point le temps de manger le pain quotidien pour votre nourriture; car Dieu est trop bon, et vous a trop fait sentir ses miséricordes, pour vous ôter les moyens de le prier, et de vous soutenir dans les sentiments qu'il vous inspire. Songez donc, madame, à sauver les matins et les soirs quelque demi-heure. En faisant semblant de s'éveiller plus tard le matin, et le soir d'avoir quelque lettre à écrire, on se débarrasse, et les affaires véritables n'en

[1] Luc. x. 41, 42.

vont pas moins bien. Il faut aussi mettre à profit tous les petits moments; quand on attend quelqu'un, quand on va d'un lieu en un autre, quand on est avec des gens qui parlent volontiers, et qu'on n'a qu'à laisser parler, on élève un instant son cœur à Dieu, et on se renouvelle pour la suite de ses occupations. Moins on a de temps, plus il importe de le ménager. Si on attend d'avoir à soi des heures réglées et commodes pour les remplir de choses solides, on court risque d'attendre trop longtemps, surtout dans le genre de vie où vous êtes; mais il faut prendre tous les moments interrompus. Il n'en est pas de la piété comme des affaires temporelles. Les affaires demandent des temps libres et réglés pour une application suivie et longue; mais la piété n'a pas besoin de ces applications si fortes et si suivies; en un moment on

peut rappeler la présence de Dieu, l'aimer, l'adorer, lui offrir ce que l'on fait ou ce que l'on souffre, et calmer devant lui toutes les agitations de son cœur. Prenez donc, madame, le matin une demi-heure, et une autre demi-heure l'après-midi, pour réparer les brèches que le monde fait; et dans le cours de la journée, servez-vous de certaines pensées qui vous touchent le plus, pour vous renouveler en la présence de Dieu.

L'autre chose que vous avez à faire par rapport à vous, c'est de ne vous point décourager, ni par l'expérience de votre foiblesse, ni par le dégoût de la vie agitée que vous menez. C'est une miséricorde de Dieu, qui vous fait gémir de cette agitation, et le gémissement est le contre-poison qui empêche votre cœur d'être corrompu par la dissipation de la cour. C'est pourquoi je

serois bien fâché que cette vie cessât de vous déplaire. Vos gémissements et votre dégoût me donnent une vraie joie. Dieu vous fera mourir à vous-même par le dégoût du monde, s'il est sincère, au milieu du monde même ; comme il fait mourir à elles-mêmes d'autres personnes par la solitude, et par la privation de tout ce que le monde peut donner. Il n'est question que d'être fidèle, patiente et paisible dans les croix de l'état présent, qu'on n'a point choisi, et que Dieu a donné selon ses desseins.

Pour les fautes, elles sont plus amères à supporter ; mais elles se tourneront à bien, si nous nous en servons pour nous humilier, sans nous ralentir dans l'application à nous corriger. Le découragement ne remédieroit à rien ; ce ne seroit qu'un désespoir de l'amour-propre dépité. Le vrai moyen de profiter de l'humiliation de nos fautes, est

de les voir dans toute leur laideur, sans perdre l'espérance en Dieu, et sans espérer jamais rien de soi-même. Jamais personne n'a eu un plus pressant besoin d'être humilié par ses fautes que vous. Ce n'est que par là que Dieu écrasera votre orgueil, et confondra votre sagesse présomptueuse. Quand Dieu vous aura ôté toute ressource en vous-même, il bâtira son édifice. Jusque-là, il foudroiera tout par vos propres fautes. Laissez-le faire; travaillez humblement sans vous rien promettre. Quand vous voudrez que j'aie l'honneur de vous voir de temps en temps, je me rendrai chez Mme la duchesse de Chevreuse.

CCVII.

SE RÉSERVER DES HEURES DE SOLITUDE; SUPPORTER PATIEMMENT LES IMPORTUNITÉS D'AUTRUI ET NOS PROPRES IMPERFECTIONS; MOYENS D'ACQUÉRIR L'HUMILITÉ

Jeudi, 23 février 1690.

Je suis fort aise, madame, d'apprendre que vous trouvez enfin le moyen de vous réserver des heures de solitude. Ouvrir sa porte fort tard, et faire comme si on étoit encore à dormir; d'ailleurs chercher un asile hors de chez soi : voilà de bons moyens pour se garantir de tous les importuns. Dans le reste du temps, vous pouvez couper un peu court avec certaines gens, qui ne cherchent qu'à vous amuser, ou qu'à vous jeter dans leurs affaires au delà des rè-

gles. A l'égard des choses journalières, qui sont des suites attachées à vos devoirs, ou des occasions de providence, quoiqu'elles soient incommodes et dissipantes, il n'y a qu'à les souffrir en paix. C'est une grande consolation de pouvoir penser que Dieu se cache sous l'importun, comme il se cache sous les amis les plus édifiants. Sous la figure de l'importun, il faut regarder Dieu qui fait tout, et qui n'est pas moins attentif à nous mortifier par l'importunité qu'à nous instruire et à nous toucher par les bons exemples. L'importun que Dieu nous envoie sert à rompre notre volonté, à renverser nos projets, à nous faire désirer avec plus d'ardeur le silence et le recueillement, à nous détacher de nos arrangements, de notre repos, de nos commodités et de notre goût; à humilier notre esprit pour l'accommoder à celui d'autrui; à nous

confondre toutes les fois que l'impatience nous échappe dans ces contretemps ; à exciter dans nos cœurs une faim plus grande de Dieu, pendant qu'il semble s'éloigner de nous à cause de cette agitation.

Ce n'est pas qu'il faille s'agiter, et s'exposer jamais, par son propre choix, aux compagnies qui dissipent ; à Dieu ne plaise ! ce seroit tenter Dieu, et chercher le péril : mais, pour les assujettissements de providence contre lesquels on se précautionne, en se réservant des heures de lecture et de prière, comptez qu'ils se tourneront à bien. Tout ce qui est dans la main de Dieu y fructifie. Souvent même ces choses qui vous font soupirer après la solitude, vous sont plus utiles pour vous humilier, et pour mourir à vous-même, que la solitude la plus profonde. Allons selon que Dieu nous mène, au jour la

journée, mettant chaque moment à profit, sans regarder plus loin. Quelquefois une lecture merveilleuse, une méditation fervente, ou une conversation dont vous seriez charmée, flatteroit votre goût, vous rendroit contente et pleine de vous-même, vous persuaderoit que vous êtes bien avancée, et en vous donnant de belles idées sur les croix, ne feroit que vous rendre plus hautaine, et plus sensible contre celles que vous trouveriez sur votre chemin en sortant de tous ces saints exercices. Tenez-vous donc, madame, à cettre règle simple ; n'attirez rien qui vous dissipe, mais supportez en paix tout ce que Dieu vous donne malgré vous, pour vous déranger. Quelle illusion ! on cherche Dieu bien loin, dans des projets peut-être impossibles, et on ne songe pas qu'on le possède dès à présent au milieu du tracas, dans un

état de pure foi, pourvu qu'on y supporte humblement et avec courage l'importunité des créatures et ses propres imperfections.

Je n'ai qu'une chose à vous dire sur l'amour du prochain, c'est que l'humilité seule vous rendra traitable là-dessus : la vue seule de vos misères peut vous rendre compatissante et indulgente pour celles d'autrui. Vous me direz : Je vois bien que l'humilité doit produire le support du prochain; mais qu'est-ce qui produira l'humilité? Deux choses mises ensemble la produiront; ne les désunissez jamais. La première est la vue de l'abîme de misère d'où la puissante main de Dieu vous a tirée, et au-dessus duquel il vous tient encore suspendue en l'air. La seconde est la présence de ce Dieu qui est tout : ce n'est qu'en voyant Dieu, et en l'aimant, qu'on s'oublie soi-même; qu'on

se désabuse de ce néant qui nous avoit éblouis, et qu'on s'accoutume à s'apetisser avec consolation sous cette haute majesté qui engloutit tout. Aimez Dieu, et vous serez humble; aimez Dieu, et vous ne vous aimerez plus vous-même; aimez Dieu, et vous aimerez tout ce qu'il veut que vous aimiez pour l'amour de lui.

CCVIII.

NE POINT SE TROUBLER POUR LES FAUTES INVOLONTAIREMENT OMISES EN CONFESSION.

Mardi, 21 mars (1690).

Je ne crois point, madame, que vous deviez vous troubler sur vos confessions et sur vos communions passées. Si les commencements ont été irréguliers, du moins ils ont été de bonne

loi, et vous y avez fait des fautes par le principe d'une vertu très-contraire à votre caractère naturel, je veux dire, la simplicité dans l'obéissance. D'ailleurs, il faut remarquer que l'intégrité des confessions passées consiste, non à n'avoir rien omis de ses fautes, mais seulement à s'être accusé ingénument de toutes celles qu'on connoissoit alors. Alors vous n'aviez pas la lumière de découvrir dans votre fond beaucoup de mouvements de la nature maligne et dépravée, qui commencent à se developper. A mesure que la lumière croît, on se trouve plus corrompu qu'on ne croyoit; on est tout étonné de son aveuglement passé, et on voit sortir du fond de son cœur, comme d'une caverne profonde, une infinité de sentiments honteux, semblables à des reptiles sales et pleins de venin. On n'auroit jamais cru les porter dans son

sein, et on a horreur de soi, a mesure qu'on les voit sortir. Il ne faut ni s'étonner ni se décourager. Ce n'est pas que nous soyons plus méchants que nous ne l'étions ; au contraire, nous le sommes moins : mais tandis que nos maux diminuent, la lumière qui nous les montre augmente, et nous sommes saisis d'horreur. Mais remarquez, pour votre consolation, que nous n'apercevons nos maux que quand nous commençons à en guérir. Quand nous sommes privés de tout principe de guérison, nous ne sentons point le fond de notre mal : c'est l'état d'aveuglement, de présomption et d'insensibilité, où l'on est livré à soi-même. En se laissant aller au torrent, on n'en sent point la rapidité ; mais elle commence à se faire sentir, à mesure qu'on commence à se roidir plus ou moins contre elle. Si vous voyez des choses précises

et considérables que vous ayez omises dans vos premières confessions, dites-le simplement la première fois que vous vous confesserez. Votre confesseur est droit, discret, et plein de Dieu. Pour tout le reste, allez en paix votre chemin. Comptez que l'humilité, le fréquent silence et le recueillement vous feront plus de bien que toutes les austérités et tous les troubles par lesquels vous voudriez faire pénitence. Surtout le silence vous est capital. Lors même que vous ne pourrez vous dérober au monde, vous pourrez vous taire souvent, et laisser aux autres les honneurs de la conversation. Vous ne pouvez dompter votre esprit dédaigneux, moqueur et hautain, qu'en le tenant comme enchaîné par le silence. Mettez une sévère garde à vos lèvres. La présence de Dieu, qui retiendra vos paroles, gardera aussi toutes vos pensées

et tous vos désirs. Cet ouvrage se fera peu à peu. Soyez patiente avec vous comme avec les autres.

CCIX.

S'APPLIQUER AU SILENCE ET AU RECUEILLEMENT; UTILITÉ DES PÉNITENCES QUI NE SONT PAS DE NOTRE GOÛT.

Je crois, madame, que vous devez travailler maintenant à vous taire, autant que la bienséance du commerce vous le permettra. Le silence facilite la présence de Dieu, épargne beaucoup de paroles rudes et hautaines, enfin supprime un grand nombre de railleries ou de jugements dangereux sur le prochain. Le silence humilie l'esprit, et détache peu à peu du monde; il fait

dans le cœur une espèce de solitude, qui ressemble à celle que vous souhaiteriez ; il suppléera à tout ce qui vous manque dans l'embarras où vous vous trouvez : pourvu que vous ne parliez point inutilement, vous aurez bien des moments libres au milieu même des compagnies qui vous tiennent malgré vous. Vous voudriez de la liberté pour prier Dieu ; et Dieu, qui sait mieux ce qu'il vous faut que vous-même, vous donne de l'embarras et de la sujétion pour vous mortifier. La mortification qui vient de l'ordre de Dieu vous sera plus utile que la douceur de la prière qui seroit de votre choix et de votre goût.

Vous savez bien, madame, qu'il ne faut point de temps de retraite pour aimer Dieu ; quand il vous donnera du temps, il faudra le prendre et en profiter : jusque-là demeurez en état de

foi, bien persuadée que ce qu'il vous donne est le meilleur. Élevez souvent votre cœur vers lui, sans laisser rien voir au dehors : ne parlez que pour le besoin ; souffrez patiemment ce qui vient de travers. Comme vous savez la religion, Dieu vous traite selon votre besoin : vous avez plus de besoin d'être mortifiée que de recevoir des lumières. L'unique chose que je crains pour vous en cet état, c'est la dissipation; mais vous pouvez l'éviter par le silence. Si vous êtes fidèle à vous taire, quand il n'est pas nécessaire de parler, Dieu vous fera la grâce de ne vous dissiper point en parlant pour les vrais besoins. Quand vous ne serez pas libre de vous réserver de grands temps, ne négligez pas d'en ménager de courts. Un demi-quart d'heure, pris avec ce ménagement et cette fidélité sur vos embarras, vous vaudra devant Dieu des heures

entières que vous lui donneriez dans des temps plus libres. De plus, divers petits temps ramassés dans la journée ne laisseront pas de faire tous ensemble quelque chose de considérable. Peut-être même en tirerez-vous cet avantage, de vous rappeler plus fréquemment à Dieu que si vous ne lui donniez qu'un certain temps réglé.

Aimer, se taire, souffrir, agir contre son goût, pour accomplir la volonté de Dieu en s'accommodant à celle du prochain : voilà, madame, votre partage. Trop heureuse de porter la croix que Dieu vous donne de ses propres mains dans le cours de sa providence ! Les pénitences que nous choisissons, ou que nous acceptons quand on nous les impose, ne font point mourir notre amour-propre comme celles que Dieu nous distribue lui-même chaque jour. Celles-ci n'ont rien où notre volonté

puisse s'appuyer; et comme elles viennent immédiatement d'une providence miséricordieuse, elles portent avec elles une grâce proportionnée à tous nos besoins. Il n'y a donc qu'à se livrer à Dieu chaque jour, sans regarder plus loin : il nous porte entre ses bras, comme une mère tendre porte son enfant. Croyons, espérons, aimons avec toute la simplicité des enfants. Dans tous nos besoins, tournons nos regards tendres et pleins de confiance vers le Père céleste. Voici ce qu'il dit dans ses Écritures [1] : *Quand même une mère oublieroit son propre fils, le fruit de ses entrailles, et moi je ne vous oublierai jamais.*

[1] Isai. XLIX. 15.

CCX.

CHANGER SANS SCRUPULE L'HEURE DES EXERCICES DE PIÉTÉ QUAND LES DEVOIRS D'ÉTAT LE DEMANDENT. EXHORTATION A LA SIMPLICITÉ ET A L'ENFANCE CHRÉTIENNE.

A Versailles, 28 mai (avant 1695).

Vous craignez, madame, d'être infidèle à Dieu sur vos devoirs, et vous avez raison. Rien n'est si opposé à la grâce qu'une âme lâche, qui, par un goût de liberté, refuse à Dieu ce qu'elle sent qu'il lui demande, ou qui retarde de le faire : mais aussi il faut éviter de tomber dans le scrupule. Voyez donc simplement, dans les occasions, ce que les vraies bienséances demandent de vous. Par exemple, dans

le moment où vous allez faire votre prière et votre lecture, il survient une personne de dehors, qui ne vient jamais à cette heure, qui a une vraie affaire avec vous, avec qui vous n'êtes point sur le pied d'une liberté assez grande pour la renvoyer à une autre heure, et qui seroit raisonnablement choquée si vous le faisiez; il ne faut pas douter, madame, que vous ne deviez quitter vos exercices de piété pour remplir ce devoir : mais en ce cas il faut tâcher de reprendre sur quelque autre heure de la journée ce que vous avez perdu à cette heure-là, comme on dîne à deux heures, quand une compagnie survenue à contre-temps a empêché de dîner à midi. Pour les gens qui ne sont point pressés par une vraie affaire, et que vous pouvez remettre plus tard, ou qui ne viennent que par amusement et pour leur plaisir, à ces

heures-là, ils ne sont bons qu'à renvoyer : il en faut faire rigoureuse justice.

Jamais personne n'a eu plus de besoin que vous de nourriture intérieure, de silence, de réflexion, de séparation du monde, de défiance d'elle-même et de la pente de son cœur. Vous ne sauriez trop rudement jeûner des plaisirs d'une conversation mondaine. Il faut vous rabaisser sans cesse : vous ne vous relèverez que trop. Il faut vous apetisser, vous faire enfant, vous emmaillotter, et vous donner de la bouillie ; vous serez encore une méchante enfant. Toutes les croix que Dieu vous donne, et sous lesquelles il veut vous courber, ne répriment point encore votre hauteur. Ce ne sera qu'à force de renoncer à votre propre esprit, dans le silence devant Dieu, que vous pourrez être apetissée et adoucie par la grâce. Parlez

quand vous serez seule : vous ne sauriez alors trop parler ; car ce sera à Dieu seul que vous parlerez de vos misères, de vos besoins et de vos bons désirs. Mais en compagnie vous ne sauriez presque tomber dans l'excès de trop peu parler. Il ne faut pourtant pas que ce soit un silence sec et dédaigneux ; il faut au contraire que ce soit un silence de déférence à autrui. Je serai ravi que vous parliez pour louer, approuver, complaire, déférer, édifier : mais je suis sûr que, quand vous ne parlerez que de cette sorte, vous parlerez fort peu, et que la conversation vous semblera fade. Retranchez-vous donc, madame, à parler peu, à parler simplement et modestement, à préférer les autres à vous en tout, et à conserver le recueillement jusque dans la conversation. Vous avez plus de besoin qu'un autre de ce contre-poison. Vous savez

quel est mon zèle et mon respect pour vous.

CCXI.

ÉVITER LES AIRS DE MÉPRIS ET DE HAUTEUR ; SUPPORTER PATIEMMENT LES DÉFAUTS DU PROCHAIN.

A Versailles, 22 juin.

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, madame, a fait un étrange chemin. Je viens de la recevoir : jugez par là de la diligence. Je comprends que vous souffrez et faites souffrir les autres. Il faut travailler courageusement et sans relâche à se charger du fardeau pour le soulagement du prochain. Tout air de mépris et de hauteur, tout esprit de critique et de mo-

querie marque une âme pleine d'elle-même, qui ne sent point ses misères, qui se livre à sa délicatesse, qui met tout son plaisir dans le mal d'autrui. Rien ne devroit être si propre à nous humilier que ce genre d'orgueil facile à blesser, moqueur, dédaigneux, fier, jaloux de vouloir tout pour soi, et toujours implacable sur les défauts d'autrui. On est bien imparfait quand on supporte si impatiemment les imperfections du prochain. A tant de maux je ne vois de remède que l'espérance en Dieu, qui est aussi bon et aussi puissant que vous êtes foible et mauvaise. Il vous laissera néanmoins languir longtemps, sans déraciner le naturel et l'habitude; car il vous vaut bien mieux d'être écrasée par votre propre misère, et par l'expérience de votre impuissance d'en sortir, que de jouir tout à coup du plaisir de vous voir perfec-

tionnée. Ne songez qu'à supporter les autres, qu'à détourner vos yeux des gens qui ne peuvent vous édifier, comme on ferme les yeux à une tentation. C'en est une très-dangereuse pour vous. Priez, lisez; abaissez votre esprit par le goût des choses simples. Adoucissez votre cœur par l'union à Jésus enfant et paisible dans l'humiliation. Cherchez votre force dans le silence. Je suis ravi de ce que vous êtes touchée du progrès de Mme de Mortemart, elle est véritablement bonne, et désire l'être de plus en plus. La vertu lui coûte autant qu'à un autre, et en cela elle est très-propre à vous encourager. Personne ne s'intéresse plus fortement que moi, madame, aux choses qui vous touchent le plus.

CCXII.

CONTRE LA CRAINTE EXCESSIVE DE GOUTER LES PLAISIRS INNOCENTS. SUIVRE AVEC SIMPLICITÉ LES AVIS DES MÉDECINS.

Mardi, 27 juin (1690).

Je suis, madame, sincèrement touché du pénible état où vous êtes ; je crois en voir clairement la source. Si vous pouvez vous résoudre à user du remède simple que je vais vous proposer, vous serez bientôt soulagée ; mais je crains qu'un scrupule ne vous empêche de vous en servir.

La crainte excessive de goûter du plaisir dans les choses innocentes et nécessaires vous fait plus de mal pour votre avancement spirituel, que ce plai-

sir ne pourroit vous en faire. Il est vrai qu'il ne faut jamais se flatter soi-même, surtout quand on est obligé à se punir : mais une contention perpétuelle pour repousser jusqu'au moindre sentiment involontaire de plaisir dans une vie réglée, vous cause un trouble très-nuisible. Je voudrois donc retrancher fidèlement les propretés excessives et les délicatesses de goût, toutes les fois que vous les apercevez tranquillement ; mais je ne voudrois point cette attention forcée à rejeter sans cesse les plaisirs inévitablement attachés à la nourriture simple et au repos nécessaire. Puisqu'on vous fait prendre du lait pour rafraîchir votre sang, vous devez faire, par rapport au jeûne, ce que votre médecin vous dira. Il faut, sans raisonner, se laisser juger, après qu'on a exposé le fait : autrement, on s'entortille à l'infini, et on se ronge soi-même. Sur

toutes les autres choses de votre santé, parlez naïvement au médecin, pour n'être point flattée ; puis laissez-le décider, et ne vous écoutez plus vous-même. Mais obéissez tranquillement : c'est à quoi doit se tourner votre fidélité et votre courage. Sans cela vous n'aurez pas la paix des enfants de Dieu, ni ne mériterez de l'avoir. Portez toutes les peines de votre état, qui est plein d'embarras et de sujétions, en esprit de pénitence : c'est là la pénitence que Dieu vous donne, bien plus sûre que celle que vous choisiriez vous-même. Il n'y a point de lieu au monde où vous ne vous retrouvassiez vous-même avec le goût des plaisirs. La solitude même la plus austère auroit ses épines. Le meilleur état est celui où la main de Dieu vous tient. Ne regardez pas plus loin, et ne songez qu'à recevoir tout de moment en moment, en

esprit de mort et de renoncement à votre propre esprit. Mais cet acquiescement doit être plein de confiance en Dieu, qui vous aime d'autant plus qu'il vous épargne moins.

Dormez autant que le médecin le croira nécessaire par rapport à votre tempérament et à votre indisposition présente. Vous devriez avoir du scrupule de vos scrupules mêmes, et non pas de votre sommeil. Personne ne vous est, madame, plus sincèrement et plus respectueusement dévoué que moi.

CCXIII.

EN QUOI CONSISTE LA VÉRITABLE HUMILITÉ ; ESPÉRER EN DIEU MALGRÉ NOTRE INDIGNITÉ.

Samedi, 22 juillet (1690).

C'est une fausse humilité que de se croire indigne des bontés de Dieu, et de n'oser les attendre avec confiance. La vraie humilité consiste à voir toute son indignité, et à demeurer abandonné à Dieu, ne doutant point qu'il ne puisse faire en nous les plus grandes choses. Si Dieu, pour ses ouvrages, avoit besoin de trouver en nous des fondements déjà posés, nous aurions raison de croire que nos péchés ont tout détruit, et que nous sommes indignes d'être choisis par la sagesse divine.

Mais Dieu n'a besoin de rien trouver en nous; il n'y peut jamais trouver que ce qu'il y a mis lui-même par sa grâce. On peut dire même que le néant de toute créature, joint au péché dans une âme infidèle, est le sujet le plus propre à recevoir ses miséricordes. C'est là qu'elles prennent plaisir à couler pour se manifester plus sensiblement. Ces âmes pécheresses, qui n'ont jamais senti en elles qu'infirmité, ne peuvent s'attribuer rien des dons de Dieu. C'est ainsi que *Dieu choisit les choses les plus foibles du monde*, comme dit saint Paul [1], *pour confondre les plus fortes*.

Ne craignez donc point, madame, que vos infidélités passées vous rendent indigne de la miséricorde de Dieu. Rien n'est si digne de sa miséricorde qu'une grande misère. Il est venu du

[1] I Cor. I. 27.

ciel en la terre pour les pécheurs, et non pour les justes; il est venu chercher ce qui étoit perdu, et tout étoit perdu sans lui. Le médecin cherche les malades, et non les sains. O que Dieu aime ceux qui se présentent hardiment à lui, avec leurs haillons les plus sales et les plus déchirés, et qui lui demandent, comme à leur père, un vêtement digne de lui! Vous attendez que Dieu vous montre un visage doux et riant pour vous familiariser avec lui; et moi, je dis que, quand vous lui ouvrirez simplement votre cœur avec une entière familiarité, vous ne vous mettrez plus en peine du visage avec lequel il se présentera à vous. Qu'il vous montre, tant qu'il lui plaira, un visage sévère et irrité, laissez-le faire : il n'aime jamais tant que quand il menace; car il ne menace que pour éprouver, pour humilier, pour détacher. Est-ce la con-

solation que Dieu donne, ou Dieu lui-même sans consolation, que votre cœur cherche? Si c'est la consolation, vous n'aimez donc pas Dieu pour l'amour de lui-même, mais pour l'amour de vous. En ce sens, vous ne méritez rien de lui. Si, au contraire, vous cherchez Dieu purement, vous le trouvez encore plus quand il vous éprouve que quand il vous console. Quand il vous console, vous avez à craindre de vous attacher plus à ses douceurs qu'à lui; quand il vous traite rudement, si vous ne cessez point de demeurer unie à lui, c'est à lui seul que vous tenez. Hélas! madame, qu'on se trompe! On s'enivre d'une vaine consolation, lorsqu'on est soutenu par un goût sensible; on s'imagine être déjà ravi au troisième ciel, et on ne fait rien de solide: mais quand on est dans la foi sèche et nue, alors on se décourage, on croit que tout est

perdu. En vérité, c'est alors que tout se perfectionne, pourvu qu'on ne se décourage pas. Laissez donc faire Dieu : ce n'est pas à vous à régler les traitements que vous en devez recevoir ; il sait mieux que vous ce qu'il vous faut. Vous méritez bien un peu de sécheresse et d'épreuve ; souffrez-la patiemment. Dieu fait de son côté ce qui lui convient quand il vous repousse. De votre côté, faites aussi ce que vous devez, qui est de l'aimer sans attendre qu'il vous témoigne aucun amour. Votre amour vous répondra du sien ; votre confiance le désarmera, et changera toutes ses rigueurs en caresses. Quand même il ne devroit point s'adoucir, vous devriez vous abandonner à sa conduite juste, et adorer ses desseins de vous faire expirer sur la croix dans le délaissement avec Jésus, son fils bien-aimé. Voilà, madame, le pain solide

de pure foi et d'amour généreux, dont vous devez nourrir votre âme. Je prie Dieu qu'il la rende robuste et vigoureuse dans les peines. Ne craignez rien : ce seroit manquer de foi que de craindre. Attendez tout ; tout vous sera donné : Dieu et sa paix seront avec vous.

Lundi, 24 juillet.

Il y a deux ou trois jours, madame, que cette lettre est écrite : permettez-moi d'y ajouter un mot sur les nouvelles d'Irlande [1]. Personne ne prend plus de part que moi à la juste peine où vous êtes. Je prie Dieu qu'il vous console, et qu'il vous fasse savoir des suites moins malheureuses que les commencements.

[1] Ceci est relatif à la bataille de la Boyne, en Irlande, perdue par Jacques II le 11 de ce même mois. Le frère de la comtesse servoit dans l'armée du roi Jacques.

CCXIV.

ADORER LES DESSEINS DE DIEU DANS LES RÉVOLUTIONS DE CE MONDE.

Jeudi au soir (1690).

Je sais, madame, combien vous êtes sensible aux affaires d'Angleterre. Ainsi je prends part à la peine que vous devez ressentir du mauvais succès du bon parti en Irlande. Dieu sait ce qu'il veut faire, et il est juste que nous l'ignorions. Il faut adorer ses desseins, sans les comprendre. Quand j'ai appris ces mauvaises nouvelles, j'ai appréhendé que vous n'eussiez en ce pays-là quelque parent dont vous fussiez en peine. Vous ne sauriez, madame, avoir rien de fâcheux dont je ne sois sincèrement

touché. Quand vous voudrez que j'aie l'honneur de vous voir, donnez-moi sans façon vos ordres pour le temps et pour le lieu.

CCXV.

NE POINT S'APPUYER SUR LES CRÉATURES; S'ABAISSER SOUS LA MAIN DE DIEU.

Vendredi, 17 novembre (1690).

Je suis très-sincèrement affligé, madame, du malheur de messieurs vos frères; mais, pendant que les hommes les abandonnent, il faut intéresser Dieu par votre patience à les secourir. Il est l'asile de ceux qu'on persécute, et le consolateur des affligés. Il vous éprouve par les choses qui arrivent à messieurs vos frères; mais il ne vous éprouve que

pour vous détacher, et pour vous rendre digne de lui. *Quiconque*, dit-il[1], *aime ou son père, ou sa mère, ou ses frères*, etc. *plus que moi, n'est pas digne de moi.* Il faut lui sacrifier la chair et le sang; il faut vous sacrifier vous-même. Il est le meilleur de nos amis, et le plus proche de nos parents. Hélas! madame, qu'attendiez-vous des hommes? vous ne les connoissiez donc pas? Ils sont foibles, inconstants, aveugles : les uns ne veulent pas ce qu'ils peuvent, les autres ne peuvent pas ce qu'ils veulent. La créature est un roseau cassé : si on veut s'appuyer dessus, le roseau plie, ne peut vous soutenir, et vous perce la main.

Pour la pratique, voici ce que je pense : Dieu vous a touchée au vif en vous humiliant; le médecin charitable

[1] Matth. x. 37.

a mis le remède sur l'endroit malade et sensible : tant mieux ; c'est qu'il veut vous guérir. Taisez-vous ; adorez celui qui vous frappe ; n'ouvrez la bouche que pour dire : Je l'ai bien mérité. Tous les discours contre le Roi et la Reine ne serviroient qu'à vous venger, sans vous servir. Vous leur feriez du mal sans vous faire aucun bien ; ainsi vous ne pouvez en conscience parler : ce déchaînement seroit scandaleux. Pour moi, je crois que Dieu vous attendoit en cette occasion ; elle décidera pour votre avancement spirituel. Si vous perdez le fruit d'une telle croix, vous serez doublement malheureuse, et vous manquerez à Dieu d'une manière très-dangereuse. Mais combien de grâces attachées à cette croix, si vous la portez courageusement ! C'est par là que vous entrerez dans une nouvelle voie pour courir vers la perfec-

tion évangélique. N'hésitez donc pas, madame; quelque amer que soit le calice, avalez-le jusqu'à la lie, comme Jésus-Christ. Je le prie de vous en donner la force, et de ne permettre pas que vous vous abandonniez aux saillies injustes du ressentiment. Jésus-Christ est mort pour ceux qui le faisoient mourir, et il nous a enseigné à aimer, à bénir, à aider par nos prières ceux qui nous maudissent et nous persécutent. Redoublez vos prières dans ces temps de trouble et de tentation. Vous trouverez dans le cœur de Jésus-Christ mourant sur la croix, tout ce qui manque au vôtre pour aimer ceux que votre orgueil voudroit haïr et confondre.

CCXVI.

SUR LA COMPASSION QU'ELLE DOIT TÉMOIGNER A SON FRÈRE DISGRACIÉ.

Dimanche, 19 novembre (1691).

Vous pouvez, madame, témoigner à monsieur votre frère beaucoup de tristesse, de douleur, et même d'accablement, sur les malheurs qui lui arrivent. Vous pouvez y ajouter un grand empressement pour chercher les moyens innocents de le secourir; mais il faut éviter de lui montrer du ressentiment contre les gens qui sont contre lui : ce seroit aigrir son esprit, et autoriser la passion de haine et de vengeance que vous devez tâcher d'apaiser. Ne lui racontez que les faits précis qui lui sont

nécessaires pour entendre la suite de ses affaires, et pour prendre les partis convenables à son véritable intérêt; ne lui dites point les circonstances qui ne vont qu'à envenimer le cœur : vous lui épargnerez non-seulement des tentations, mais encore beaucoup de peine d'esprit. Si vous voulez demain lundi venir dans l'entre-sol de Mme la duchesse de Beauvilliers[1], j'y serai à sept heures trois quarts, après l'étude du soir. Je serois ravi, madame, d'aller

[1] Beauvilliers (Henriette-Louise Colbert, duchesse de), seconde fille de Jean-Baptiste Colbert, ministre d'État, avoit épousé, en 1671, Paul de Saint-Aignan, duc de Beauvilliers, pair de France, gouverneur du duc de Bourgogne, etc. La duchesse de Beauvilliers mourut le 19 septembre 1733, âgée de soixante-dix-huit ans; elle devoit une grande partie de ses vertus et de ses aimables qualités à sa religieuse déférence pour les avis de Fénelon. Elle est souvent désignée, dans la Correspondance de l'archevêque de Cambrai, sous les noms de *bonne duchesse* ou *bonne petite duchesse*.

vous rendre mes devoirs chez vous ; mais vous y seriez moins libre, et je serois un peu embarrassé à le faire.

CCXVII.

VOIR SES FAUTES AVEC HUMILITÉ, MAIS SANS TROUBLE.

Mercredi, 4 avril (1691).

Je suis bien fâché, madame, de ce que vous faites si mal; mais ce qui m'en console est que vous êtes mécontente de vous. Ce mécontentement sincère vaut mieux qu'une merveilleuse conduite, dont on se sait bon gré. Si vous voulez que j'aie l'honneur de vous voir ce soir, je serai libre environ à six heures, et je me rendrai dans l'endroit que vous me marquerez. Quoique je

tâche de vous endurcir contre vos croix, et même contre le découragement causé par vos fautes, je ne laisse pas d'être touché de vos embarras.

CCXVIII.

PORTER SES CROIX AVEC PAIX ET HUMILITÉ.

Samedi, 2 juin (1691).

Vous voulez bien, madame, que je me dispense d'aller chez vous, à cause d'un gros rhume qui me fait garder ma chambre. Il ne m'a pas empêché de faire un projet de lettre que je vous envoie. Vous en prendrez sans façon, s'il vous plaît, ce que vous jugerez à propos, et ne douterez point de ma bonne volonté. Je prie Dieu, non de vous délivrer de vos croix, si elles vous

sont nécessaires, mais de vous les faire porter avec un courage humble et paisible. La nature n'inspire qu'un courage fier, dédaigneux, et irrité contre les personnes dont Dieu se sert pour nous humilier. Soyez donc grande en Dieu et point en vous, grande par la douceur et la patience, petite par l'humilité.

CCXIX.

PARDONNER FACILEMENT AUX AUTRES LEURS PRÉVENTIONS.

A Versailles, 17 juin (1694).

Vous avez toujours, madame, à souffrir et des autres et de vous-même. Si vous n'aviez à souffrir que des autres, et que vous n'éprouvassiez en vous au-

cune des misères que vous condamnez en autrui, le pauvre prochain vous paroîtroit un monstre à étouffer. Mais Dieu permet que vous ayez beaucoup à souffrir de votre humeur hautaine, injuste et révoltée, pour vous apprendre à supporter tout ce qu'il y a d'impatientant dans les personnes imparfaites. Remarquez, madame, que l'amour-propre est insatiable, et qu'il veut toujours murmurer. Vous vous seriez crue trop heureuse, il y a quelques mois, si on vous eût promis la délivrance de monsieur votre frère, et la joie de le voir deux jours avant qu'il s'en retournât servir son roi. Tout cela est venu; et, loin de remercier Dieu d'une grâce si inespérée, vous vous plaignez de l'avoir vu si peu. Prenez garde que vous ne le voyiez trop longtemps.

Pourquoi vous irritez-vous contre le

roi et la reine d'Angleterre? Peut-être sont-ils, par des raisons secrètes, dans l'impuissance de faire ce que vous voudriez; peut-être demandez-vous trop; peut-être ont-ils d'autres idées que vous, par la prévention où on les aura mis. Quoi! la prévention est-elle chez vous un crime irrémissible? N'est-ce pas une foiblesse ordinaire aux hommes? et où sont ceux qui s'en garantissent, quelque bonne intention qu'ils aient? N'avez-vous jamais été prévenue en rien? ne sauriez-vous pardonner aux autres de l'être? Revenez, madame, aux sentiments d'humanité, en attendant que la charité dompte votre cœur. Si vous ne pouvez entièrement vous modérer et vous retenir, du moins humiliez-vous; gourmandez votre orgueil, sans vous décourager. Tâchez de vous apaiser en silence devant Dieu, comme une mère apaise son enfant sanglot-

tant sur ses genoux. Peu à peu le calme reviendra avec le recueillement. Pourvu que vous profitiez du loisir de Dinan pour être exacte à lire et à prier, tout ira bien. Les croix vous sont nécessaires ; et Dieu, qui vous aime, ne vous en laisse point manquer. Je le prie d'y ajouter la force de les porter.

CCXX.

CONSERVER LA PAIX AU MILIEU DES CROIX ; ADORER LA MAIN QUI NOUS LES ENVOIE.

A Versailles, 23 juin 1691.

Je ne puis, madame, être aussi sensible que je voudrois l'être à votre douleur. J'y vois tant de marques de miséricorde, et une si grande moisson de grâce pour vous, que si la nature s'en

afflige, la foi doit s'en réjouir. Vous perdez l'espérance, et sans espérance vous trouvez la paix par la soumission et par le sacrifice sans réserve. Voilà précisément comme Dieu vous veut; il vous pousse jusque-là pour vous détacher de tout ce qui n'est point lui-même. Que reste-t-il, que d'embrasser la croix qu'il vous présente, et de vous laisser crucifier? Quand il vous aura bien crucifiée, il vous consolera. Mais il ne fait pas comme les créatures, qui donnent des consolations empoisonnées, pour nourrir le venin de l'amour-propre; il ne console qu'après avoir ôté toute ressource à la nature superbe et molle. La paix que vous trouvez dans la soumission, sans aucun adoucissement extérieur des affaires, est un grand don. Par là Dieu vous accoutume à être exercée sans être abattue. Quoique la nature lâche et

sensible s'abatte, le fond demeure soutenu. C'est une paix d'autant plus pure qu'elle est sèche. La vue de Dieu, qui a tout droit sur sa créature, et celle de vos misères, qui ne méritent qu'humiliation et croix, sont le pain dont il faut vous nourrir dans cette épreuve. Vous y consentez; mais vous ne pouvez comprendre pourquoi Dieu frappe sur l'innocent pour purifier la coupable. Sachez, madame, que personne n'est innocent, et ne peut entrer en jugement avec lui. Que savez-vous si le même coup qui vous humilie, n'humiliera point aussi monsieur votre frère sous la puissante main de Dieu? Il faut adorer ses profonds conseils sans les pénétrer. Peut-être veut-il préparer de loin, par tant de malheurs, monsieur votre frère à se tourner solidement vers lui; peut-être que vous vous réjouirez tous deux un jour de ce qui vous af-

flige maintenant. Laissez faire Dieu, madame; les hommes ne peuvent rien. Quand tout semble perdu, tout est quelquefois sauvé. Dieu se plaît à nous précipiter, et à nous relever du précipice par sa seule main. Mais quoi qu'il fasse pour monsieur votre frère, songez à vous, pour accepter la croix, et pour adorer la main qui vous en charge afin de vous sanctifier. Heureux qui est prêt à tout, qui ne dit jamais, C'est trop; qui compte non sur soi-même, mais sur le Tout-Puissant; qui ne veut de consolation qu'autant que Dieu lui-même en veut donner, et qui se nourrit de sa pure volonté!

TAYLOR INSTITUTION LIBRARY

CCXXI.

AVANTAGES DES CROIX SUPPORTÉES CHRÉTIENNEMENT.

A Versailles, 9 septembre (1691).

Je suis bien honteux, madame, de n'avoir appris que depuis deux heures que vous avez été malade. On m'avoit bien dit que vous étiez à Paris dans un régime et dans l'usage de certains longs remèdes, que vous m'aviez dit que vous vouliez faire avant le voyage de Dinan; mais je ne savois point que vous fussiez moins bien qu'à l'ordinaire, et je suis tout honteux d'être si mal informé des choses auxquelles je prends tant d'intérêt. On m'assure, madame, que nous aurons l'honneur de vous voir à

Fontainebleau, et qu'avec beaucoup de souffrances vous ne laissez pas de sentir que la nature surmonte le mal. C'est ce qu'on peut souhaiter de mieux pour vous dans la maladie ; une ressource pour guérir, et en même temps le fruit de la croix. Je prie celui qui vous fait souffrir de vous donner la paix et la soumission dans la douleur.

Qu'on est heureux quand on souffre, pourvu qu'on veuille bien souffrir, et satisfaire à la justice de Dieu ! Que ne lui devons-nous pas, et quelles peines mériterions-nous en rigueur ! Une éternité de supplices changés en quelques dartres ; la perte de Dieu, la rage et le désespoir des démons changés en une souffrance tranquille et courte, où l'on adore avec consolation et espérance la main dont on est frappé par miséricorde : de telles croix méritent des remercîments, et non pas des plaintes.

Ce sont des grâces qu'il faut sentir avec un cœur attendri sur les bontés de Dieu. Vous eût-il couverte de la lèpre, il vous épargne encore. La lèpre de l'orgueil, du péché, et de l'idolâtrie de soi-même, étoit bien plus affreuse. C'est de quoi il vous a guérie. Il me tarde, madame, de vous demander à Fontainebleau comment vous vous trouvez de la pénitence et de la retraite où Dieu vous a mise. Celles qu'on choisit ne sont rien ; il n'y a que Dieu qui sache crucifier.

CCXXII.

NE POINT AJOURNER SES PROJETS DE PERFECTION. LE PARFAIT AMOUR CHASSE LA CRAINTE.

A Versailles, 17 septembre (1691).

Je suis ravi, madame, d'apprendre que votre santé se rétablit. Les sentiments où vous me témoignez être font voir que la croix n'est jamais sans fruit, quand on la reçoit en esprit de sacrifice. J'espère, madame, que nous aurons l'honneur de vous revoir à Fontainebleau avec un renouvellement de grâce et de détachement du monde. Vous avez bien raison de croire qu'il ne faut pas attendre la liberté et la retraite pour se détacher de tout, et pour vaincre le vieil homme. Cette situation

libre n'est qu'une belle idée. Peut-être n'y parviendrons-nous jamais, et il faut se tenir prêt à mourir dans la servitude de notre état, si la Providence prévient nos projets de retraite. Vous n'êtes point à vous, et Dieu ne vous demande que ce qui dépend de vous. Les Israélites dans Babylone soupiroient après Jérusalem ; mais combien y en eut-il qui ne revirent jamais Jérusalem, et qui finirent leur vie à Babylone ! Quelle illusion, s'ils eussent toujours différé jusqu'au temps de leur retour dans leur patrie, à servir fidèlement le vrai Dieu, et à se perfectionner ! Peut-être ferez-vous comme ces Israélites.

Ce que vous me mandez de Mme de La Sablière [1] me touche et m'édifie.

[1] Mme de La Sablière est connue pour avoir donné chez elle asile à La Fontaine, qui lui adressa une de ses fables (liv. VIII, 1). Après avoir vécu dans le grand monde et à la cour,

Je ne l'ai vue qu'une fois; mais il m'en est resté une grande impression. Elle a bien raison de ne chercher plus rien dans les hommes, ayant trouvé Dieu, et de faire le sacrifice de ses meilleurs amis. Le bon ami est au dedans du cœur : c'est l'époux qui est jaloux, et qui écarte tout le reste. Pour la mort,

où elle se distingua par ses qualités solides et brillantes, par l'étendue et la variété de ses connoissances, la mort de son mari, et le refroidissement du marquis de La Fare qui l'avoit aimée avec passion, la ramenèrent à la pratique de la religion. Elle consacra les dernières années de sa vie à soulager les pauvres et les malades. « C'étoit, dit Dangeau (Journal, 9 janvier 1693), une femme qui avoit une grande réputation par son esprit, et qui, depuis longtemps, étoit retirée aux Incurables, où elle menoit une vie fort exemplaire. » On a d'elle des *Pensées chrétiennes*, imprimées quelquefois à la suite des *Maximes* du duc de La Rochefoucauld. Elle mourut le 8 janvier 1693. Voyez à son sujet les lettres de Mme de Sévigné des 21 juin et 14 juillet 1680; t. VI, édit. de Blaise, 1818, in-8°, p. 335 et 373.

elle ne trouble que les personnes charnelles et mondaines. *Le parfait amour chasse la crainte*[1]. Ce n'est point par se croire juste qu'on cesse de craindre; c'est par aimer simplement, et s'abandonner sans retour sur soi à celui qu'on aime. Voilà ce qui rend la mort douce et précieuse. Quand on est mort à soi, la mort du corps n'est plus que la consommation de l'œuvre de grâce.

N'auriez-vous point la bonté, madame, puisque vous écrivez à la malade, de lui témoigner combien je me réjouis selon la foi de ce que Dieu met en elle, et combien j'espère que tous ses maux seront des biens?

[1] I Joan. IV. 18.

CCXXIII.

IL LUI INDIQUE UN LIEU OÙ ELLE POURRA LE VOIR, ET BADINE SUR SON HUMEUR.

Jeudi, 20 septembre (1691).

Si vous voulez, madame, venir tantôt vers les sept heures chez Mme la duchesse de Chevreuse [1], j'espère qu'elle nous recevra charitablement,

[1] Chevreuse (Jeanne-Marie-Thérèse Colbert, duchesse de), fille aînée du grand Colbert, avoit épousé, en 1667, Charles-Honoré d'Albert, duc de Chevreuse, pair de France, etc. La duchesse de Chevreuse partagea constamment les sentiments d'estime et de vénération que son époux avoit voués à l'archevêque de Cambrai. Elle mourut le 26 juin 1732, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. La duchesse de Chevreuse, ainsi que sa sœur la duchesse de Beauvilliers, consacra toute sa vie à des œuvres de religion et de charité.

quoique je n'aie point encore mis le pied à sa porte. Vous voyez par là, madame, que je ne suis pas moins sauvage pour elle que pour vous. Je ne le suis plus même pour vous, ce me semble : vos peines m'ont ôté mon humeur farouche.

CCXXIV.

RECEVOIR LES HUMILIATIONS COMME VENANT DE LA MAIN DE DIEU.

A Versailles, 15 novembre (1691).

Il y a longtemps, madame, que je ne vous ai donné aucune marque de mon respect; mais je n'ai cessé de demander de vos nouvelles à tous ceux qui pouvoient m'en dire, et de parler de vos peines avec les personnes qui s'y

intéressent. Dieu vous a donné une rude croix par le mal que vous souffrez. Il est opiniâtre, il est douloureux; outre les douleurs du mal, vous avez celles des remèdes. Mais la douleur n'est pas ce qui vous fait le plus de peine : vous êtes courageuse et dure contre vous-même, pour souffrir patiemment; mais Dieu vous a prise par un autre endroit plus sensible, qui est votre foible : il attaque votre délicatesse et votre propreté. Vous qui êtes d'un goût si exquis et si dédaigneux, vous êtes réduite à être dégoûtée de vous-même, et à craindre que les autres ne s'en dégoûtent. C'est Dieu qui le fait, et tout ce qu'il fait est bien, et tout ce qu'il fait est miséricorde. Il faut qu'il écrase notre amour-propre et notre orgueil. Adorons sa main, et humilions-nous. Je le prie, madame, de vous donner, pour le corps et pour

l'esprit, tout ce que sa bonté doit répandre sur vous.

CCXXV.

FÉLICITATIONS A LA COMTESSE SUR L'ADOUCISSEMENT A LA DISGRACE DE SON FRÈRE.

Vendredi, 30 novembre (1691).

J'apprends, madame, que l'éloquence de M. le comte de Gramont a fait plus que vous n'osiez espérer pour la liberté de monsieur votre frère. Souffrez que je vous en témoigne ma joie dans ce billet, en attendant que je puisse, dans quelque entre-sol, ou auprès de la petite cheminée de marbre blanc, vous dire combien je prends de part à cet heureux succès.

CCXXVI.

NE POINT AJOURNER SA PERFECTION; LA FAIRE CONSISTER DANS LA FIDÉLITÉ AUX PETITES CHOSES AUSSI BIEN QU'AUX GRANDES.

J'aurai de la peine, madame, à me souvenir des choses que je vous dis dimanche dernier. Toute l'idée qui m'en reste est, ce me semble, que je vous dis deux choses : la première, que nous devions nous sanctifier dans l'état où la Providence nous a mis, sans nous faire des projets ou des desseins de vertu pour l'avenir; et la seconde, que nous devions avoir une fort grande fidélité à Dieu dans les plus petites choses.

La plupart des gens passent la meil-

leure partie de leur vie à connoître et à regretter leur manière de vivre, à se proposer de la changer, à se faire des règlements pour un temps qu'ils espèrent avoir et qui souvent ne leur est point donné, et à perdre ainsi en résolutions un temps qu'ils devroient employer à faire de bonnes œuvres, et à travailler utilement à leur salut.

Il faut, madame, regarder ces sortes d'idées comme une tentation fort dangereuse. Notre salut est l'ouvrage de tous les jours et de tous les moments de notre vie. Il n'y a point de temps plus propre pour le faire que celui que Dieu nous donne maintenant par sa miséricorde, parce que nous l'avons aujourd'hui, et peut-être nous ne l'aurons pas demain. Le salut ne se fait point en désirant de le faire, mais en s'y appliquant de tout son mieux. L'incertitude dans laquelle nous vivons

nous doit faire comprendre que notre volonté doit être arrêtée par cette seule affaire, et que toute autre occupation est indigne de nous, puisqu'elle ne nous conduit point à Dieu, qui doit être la fin de toutes nos actions, et qui est le *Dieu de notre salut*, qui est le nom que David lui donne souvent dans les Psaumes.

Pourquoi, madame, faisons-nous des projets de perfection? C'est que nous les croyons nécessaires pour nous sauver. Pourquoi différons-nous donc de les exécuter, puisqu'il est aussi nécessaire que nous travaillions aujourd'hui à notre salut, que d'ici à dix ans; à la cour, comme dans une vie plus retirée? Il faut toujours prendre le plus sûr dans l'affaire de son salut : ou on perd tout, ou on gagne tout. L'état de la vie auquel Dieu nous a appelés est sûr pour nous, quand nous y remplissons tous

nos devoirs. Si Dieu eût prévu que dans les cours des princes on n'eût pas pu se sauver, il nous auroit commandé de n'y jamais demeurer. Bien loin de nous avoir fait ce commandement, c'est lui qui fait les rois et qui règle leurs cours, et qui permet que la naissance ou les emplois qu'on y a y donnent entrée. Il veut donc qu'on s'y sauve, et qu'on y trouve le chemin qui conduit au ciel, qui consiste dans l'attachement à la vérité, à cette vérité, dis-je, que Jésus-Christ nous a dit nous devoir délivrer [1], c'est-à-dire, nous retirer de tous les dangers auxquels on est exposé en ce monde.

Tant plus, madame, vous en rencontrez dans l'état où vous êtes, tant plus aussi vous devez veiller sur vous-même, pour n'y pas succomber. Veiller

[1] Joan. VIII. 32.

sur soi, c'est être attentif à Dieu; c'est l'avoir toujours présent; c'est rentrer en soi-même; c'est ne se point dissiper ou distraire volontairement parmi les créatures; c'est aimer, autant qu'on le peut, la retraite, les saints livres et la prière; c'est *répandre*, comme dit le Prophète[1], *son cœur en la présence de Dieu;* c'est le trouver en soi-même; c'est le chercher par la ferveur de ses désirs; c'est l'aimer plus que toutes choses, et éviter tout ce que nous savons lui déplaire. Cette vertu, madame, est la vertu de tous les états; elle est d'un merveilleux secours à la cour, et je ne trouve rien qui puisse aider davantage à n'aimer point le monde, au milieu du monde, que l'usage qu'on en sait faire. Rendez-vous-la donc familière, madame, et tâchez

[1] Ps. LXI. 9.

de n'oublier jamais que vous êtes avec Dieu, et que Dieu est en vous, afin que vous vous conserviez toujours fidèle à son service.

Accoutumez-vous à adorer souvent sa sainte volonté par une humble soumission de la vôtre à ses ordres et à sa providence. Priez-le qu'il vous soutienne, de peur que vous ne tombiez. Suppliez-le qu'il achève en vous son ouvrage, et que vous ayant inspiré le désir de vous sauver dans l'état où vous êtes, vous vous sauviez en effet dans l'état où il vous a mise. Il ne demande pas de vous de grandes choses pour y réussir. *Le royaume de Dieu est au dedans de vous-même;* c'est ce que Jésus-Christ nous dit dans son Évangile[1] : nous l'y rencontrons quand nous le voulons. Faisons ce que nous savons

[1] Luc. XVII. 21.

qu'il demande de nous ; mais dès que nous connoissons sa volonté, ne nous épargnons point, et soyons-lui très-fidèles. Cette fidélité ne doit pas seulement nous engager à faire de grandes choses pour son service et pour notre salut, mais toutes celles indifféremment qui se présentent, et qui sont de l'état où nous sommes. Si on ne se sauvoit que par de grandes actions, il y auroit peu de personnes qui pussent espérer de se sauver. Le salut est attaché à la volonté de Dieu que nous accomplissons. Les plus petites choses deviennent grandes, quand Dieu les demande de nous : elles ne sont petites qu'en elles-mêmes ; elles sont toujours grandes, dès qu'elles sont faites pour Dieu, et qu'elles nous servent de moyens pour le posséder éternellement.

Souvenez-vous, madame, qu'il nous

a dit dans l'Évangile[1], que *celui qui seroit infidèle dans les petites choses le seroit aussi dans les grandes, et que celui qui seroit fidèle dans les plus petites le seroit aussi dans les plus considérables.* Il me semble qu'une âme qui désire être très-sincèrement à Dieu, n'examine jamais si une chose est petite ou grande. Il lui suffit de savoir que celui pour l'amour duquel elle le fait est infiniment grand, et qu'il mérite que toutes les créatures soient uniquement occupées à lui donner la gloire qui lui est due, et qu'on ne lui rend que dans l'accomplissement de sa volonté.

Pour vous, madame, je crois que vous devez recevoir vos croix comme votre principale pénitence; les importunités du monde doivent vous déta-

[1] Luc. XVI. 10.

cher de lui, et vos misères doivent vous détacher de vous. Portez en paix ce fardeau perpétuel, et vous ne cesserez d'avancer dans la voie étroite. Elle est étroite par les peines qui serrent le cœur; mais elle est large par l'étendue que Dieu donne au cœur par le dedans. On souffre, on est environné de contradictions, on est privé des consolations même spirituelles; mais on est libre; parce qu'on veut tout ce qu'on a, et on ne voudroit pas s'en délivrer. On souffre sa propre langueur, et on la préfère aux états les plus doux, parce que c'est le choix de Dieu. Le grand point est de souffrir sans se décourager.

CCXXVII.

DISPOSITIONS QUI CONVIENNENT AU TEMPS DE L'AVENT.

Le temps de l'Avent nous doit inspirer, madame, de grands désirs de nous donner à Dieu, de préparer notre cœur pour recevoir la plénitude de ses grâces, et nous disposer à renaître avec Jésus-Christ, ou, pour mieux dire, à profiter des fruits de sa naissance par l'union que nous devons avoir avec lui, et que le seul amour de Dieu peut former en nous.

Nous devons nous persuader qu'on dit à chacun de nous en particulier ce que saint Jean disoit autrefois aux Juifs, pour les exciter à faire pénitence :

Préparez les voies du Seigneur; rendez droits ses sentiers [1], afin qu'il trouve vos cœurs en état de le recevoir et d'y répandre ses bénédictions.

Cette préparation du cœur consiste dans un désir ardent de le posséder. C'est pourquoi la sainte Église nous fait souvenir en ce temps des désirs des saints patriarches qui soupiroient après la venue du Messie, qui, pour cela, est appelé dans les saintes Écritures le Désiré ou le Désir de tous les peuples. Nous excitons en nous ces désirs dans l'oraison, lorsque nous répandons nos cœurs en la présence de Dieu, et que nous le supplions de venir en nous pour en prendre possession. Jésus-Christ nous a lui-même enseigné cette manière de prier, quand il nous a ordonné de demander à son Père que

[1] Matth. III. 3.

son règne arrive, c'est-à-dire qu'il règne paisiblement en nous, et que nous soyons par amour attachés à ses lois et à son Évangile.

Nous ne pouvions mieux former en nous ces désirs que dans la solitude. C'est pourquoi, madame, je vous conseille de vous retirer le plus souvent et le plus longtemps que vous le pourrez, pour attirer sur vous les grâces de Dieu; étant persuadée que, comme Dieu fit autrefois entendre sa voix à Jean-Baptiste dans les déserts, et que ce fut dans ces lieux écartés de la foule du monde qu'il donna au peuple la connoissance du Messie, il vous éclairera aussi, et vous remplira de ses grâces et de son esprit, quand, dans la retraite, vous tâcherez de vous occuper de lui, et le prierez de vous donner part à ses mérites.

Je crois donc, madame, qu'il est à propos que vous employiez beaucoup

de temps à la prière, et que vous preniez pour le sujet de vos oraisons le troisième chapitre de saint Matthieu, une partie du premier chapitre de saint Marc, le troisième de saint Luc, et le premier de saint Jean. Vous y trouverez les sujets des exhortations de saint Jean-Baptiste au peuple qui contiennent ce que nous devons faire pour nous disposer à profiter de la venue de Jésus-Christ dans le monde et dans nos cœurs.

Nous pouvons réduire tout ce qu'il a dit aux choses suivantes :

1° A la pénitence, qui nous doit porter à nous éloigner du monde, à pleurer l'attachement que nous y avons pu avoir, et à embrasser les maximes de l'Évangile pour marcher dans la voie étroite ;

2° A des sentiments d'une profonde humilité, nous estimant indignes de

paroître devant Jésus-Christ, beaucoup plus de nous unir à lui, et de le recevoir en notre cœur ;

3° A un grand courage et une fermeté inébranlable pour le bien, ne nous décourageant jamais à la vue des difficultés qui s'y rencontrent, et résistant avec vigueur au torrent du monde.

CCXXVIII.

AVANTAGES DES CROIX.

A Versailles, 22 décembre (1691).

Je vous assure, madame, que la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire m'a causé une sensible joie. J'y apprends que vous vous portez mieux, que vous devez revenir ici au commencement de l'année, et ce qui est en-

core meilleur, que vous avez tâché de faire un bon usage de vos croix. Ce qui attaque votre délicatesse et votre propreté dédaigneuse va droit au but. Dieu sait bien choisir ce qu'il nous faut, et tous les coups dont il nous frappe sont des miséricordes. Votre mal vous vaut mieux que tous les talents naturels qui vous ont attachée au monde. Vous êtes fort heureuse de faire cette pénitence; elle doit vous apprendre à ne mépriser rien, à n'avoir horreur de rien, à ne vous préférer à personne, à supporter les misères d'autrui. La lèpre de l'orgueil, de l'amour-propre, et de toutes les autres passions de l'esprit, si nous n'étions point aveugles, nous paroîtroit bien plus horrible et plus contagieuse que les plus sales maladies, qui ne défigurent que la chair. J'attends, madame, avec une sincère impatience votre retour; per-

sonne n'en sera plus touché que moi, et n'a plus de respect pour vous.

CCXXIX.

DÉROBER QUELQUES HEURES AUX EMBARRAS POUR SE FORTIFIER PAR LES EXERCICES DE PIÉTÉ.

Vendredi, 21 mars (1692).

Ce n'est pas moi, madame, qui suis difficile à voir; c'est vous. Souvenez-vous-en bien, et n'allez plus gronder contre les gens qui me gardent comme une relique. Je n'oserois vous aller chercher entre M. le comte de Gramont et tous ces autres gens qui vous tiennent si bonne compagnie : à parler bien sérieusement, je vous plains de vos embarras. Vous auriez grand besoin de certaines heures libres, où

vous pussiez vous recueillir. Tâchez de les dérober, et comptez que ces petites rognures de vos journées seront le meilleur de votre bien. Surtout, madame, sauvez votre matin, et défendez-le comme on défend une place assiégée. Faites des sorties vigoureuses sur les importuns; nettoyez la tranchée, et puis renfermez-vous dans votre donjon. L'après-dînée même est trop longue, pour ne reprendre point haleine.

Le recueillement est l'unique remède à vos hauteurs, à l'âpreté de votre critique dédaigneuse, aux saillies de votre imagination, à vos impatiences contre ceux qui vous servent, à votre goût pour le plaisir, et à tous vos autres défauts. Ce remède est excellent, mais il a besoin d'être fréquemment renouvelé. Vous êtes une bonne montre, mais dont la corde est courte, et qu'il faut remonter souvent. Reprenez

les lectures qui vous ont touchée ; elles vous toucheront encore, et vous en profiterez mieux que la première fois. Supportez-vous vous-même, sans vous flatter ni décourager. On trouve rarement ce milieu; on se promet beaucoup de soi et de sa bonne intention, ou bien on désespère de tout. N'espérez rien de vous; attendez tout de Dieu. Le désespoir de notre propre foiblesse, qui est incorrigible, et la confiance sans réserve en la toute-puissance de Dieu, sont les vrais fondements de tout l'édifice spirituel. Quand vous n'aurez pas de grands temps à vous, ne laissez pas de profiter des moindres moments qui vous restent. Il ne faut pas beaucoup de temps pour aimer Dieu, pour se renouveler en sa présence, pour élever son cœur vers lui, ou l'adorer au fond de son cœur, pour lui offrir ce que l'on fait et ce qu'on souffre. Voilà le vrai

royaume de Dieu au dedans de nous, que rien ne peut troubler.

CCXXX.

SUR LA MAUVAISE SANTÉ DU COMTE DE GRAMONT.

A Versailles, 1er novembre (1692).

Je ne puis, madame, savoir la continuation de la mauvaise santé de M. le comte de Gramont, sans vous témoigner la part que je prends à votre peine. Elle vient dans un temps où vous sembliez avoir plus besoin de soulagement que de croix et d'épreuves; mais Dieu seul sait ce qu'il nous faut, et il n'y a qu'à le laisser faire aux dépens de la nature. Je souhaite donc, madame, qu'il vous donne un redoublement de patience et de courage, pour secou-

rir le malade, et pour satisfaire à tous ses besoins. Ceux du corps ne sont pas les plus grands, et je prie Dieu de vous donner des paroles assez fortes pour lui mettre dans le cœur les vérités du salut. Personne ne vous sera jamais, madame, plus sincèrement ni plus respectueusement dévoué que moi.

CCXXXI.

FRUITS QUE L'ON DOIT RETIRER DES EMBARRAS ET DES CONTRADICTIONS DE LA VIE.

Mardi, 4 novembre (1692).

Vous ne devez point douter, madame, de ce qui fait votre consolation dans vos embarras. C'est Dieu qui les veut faire servir à vous détacher de vous-même et des commodités de la

vie. Le recueillement et la ferveur seroient moins propres à rabaisser votre hauteur naturelle, et à crucifier vos sens trop amollis. Par votre propre choix tendez toujours à la lecture, à la prière, à la solitude et au silence. Tenez ferme; retranchez-vous, surtout le soir, pour vous préparer une matinée plus libre; mais quand la Providence vous entraîne dans des embarras inévitables, ne vous troublez point; vous trouverez Dieu partout où il vous aura menée, dans les affaires les plus embrouillées, comme à l'oraison la plus tranquille. Vous y trouverez, avec la nourriture intérieure, la mort à vous-même. Quand les dames dont vous parlez seront ici, je serai ravi qu'elles me procurent l'honneur de vous voir. Cependant je prie Dieu de tout mon cœur qu'il soit votre lumière dans les conjonctures où vous vous trouvez.

En vérité, madame, je pense souvent à vous et aux grâces dont vous avez besoin, lors même que vous croyez peut-être que je n'y songe pas. Rien ne surpasse le zèle avec lequel je vous suis dévoué.

CCXXXII.

SUR LA MALADIE DU COMTE DE GRAMONT. AVANTAGES DES CROIX.

A Versailles, mercredi 12 novembre (1692).

Je suis ravi, madame, des bonnes nouvelles que vous me faites l'honneur de me donner de M. le comte de Gramont. Je lui souhaite plus que jamais une longue et heureuse vie, puisqu'il pense sérieusement à en faire un bon usage. Si je croyois que je pusse

le voir sans l'incommoder, je tâcherois de me dérober un de ces jours dans l'entre-deux de nos études du matin et du soir, pour aller le féliciter sur ses bonnes intentions ; mais je ne voudrois aller faire l'empressé, pour courir sur le marché des autres, ni prendre un ton de harangue. D'ailleurs, je ne sais même si ma santé me le permettra ; car elle est assez mauvaise depuis quinze jours. Ayez donc, s'il vous plaît, madame, la bonté de pressentir doucement M. le comte sans m'engager à rien. Il a tous les meilleurs secours que vous pouvez lui souhaiter. Si je faisois ce voyage, ce seroit non pour son besoin, mais pour vous témoigner mon zèle, et avoir simplement l'honneur de vous voir tous deux. Mandez-moi sans façon ce que vous pensez là-dessus.

Pour vous, madame, vous n'avez qu'à porter patiemment votre croix. Les

choses pénibles que vous croyez qui se mettent entre Dieu et vous ne seront que des moyens pour vous unir à lui, si vous les souffrez humblement. Les choses qui nous accablent, et qui confondent notre orgueil, nous font encore plus de bien que celles qui nous recueillent et qui nous animent. Vous avez plus de besoin qu'un autre d'être abattue, comme saint Paul aux portes de Damas, et de ne trouver plus de ressource en vous-même. Plus la plaie est profonde, plus il faut que l'incision soit grande et douloureuse. Tout ce que vous souffrez, c'est l'opération de la main de Dieu qui veut vous guérir d'un mal que vous ne sentiez pas, et qui est mille fois plus grand que ceux dont la nature se plaint. L'orgueil est plus sale que vos abcès, et vous n'en avez pas horreur. Ne perdez point courage, madame : livrez-vous à la

main de Dieu, qui vous frappe par miséricorde, et au dehors par vos embarras, et au dedans par l'infirmité. Il vous aime, et veut que vous l'aimiez avec Jésus-Christ sur la croix. Attendez tout de lui, et vous recevrez suivant la mesure de votre foi.

CCXXXIII.

IL SOUHAITE QUE LE COMTE DE GRAMONT AGISSE NOBLEMENT AVEC DIEU, COMME IL A FAIT AVEC LE MONDE.

A Versailles, 25 janvier (1693).

Je fus bien fâché, madame, de n'avoir point l'honneur de vous voir quand vous vîntes ici la dernière fois. J'espère que la bonne santé de M. le comte de Gramont vous permettra d'y

revenir bientôt, et d'y demeurer plus longtemps. Cette bonne santé est, dit-on, admirable; elle est le don de Dieu, et il ne seroit pas juste de s'en servir contre lui. Il faut que M. le comte ait un procédé net et plein d'honneur avec Dieu, comme il l'a toujours eu avec le monde. Dieu s'accommode des sentiments nobles. La vraie noblesse demande de la fidélité, de la fermeté et de la constance. Un homme si reconnoissant pour le Roi, qui ne donne que des biens périssables, voudroit-il être ingrat et inconstant pour Dieu, qui donne tout? Je ne saurois le croire, et je ne veux pas seulement le penser. Je crois avoir vu son bon cœur, et j'en espère un courage à mépriser la mauvaise honte et les froides railleries. Vous saurez mieux que personne, madame, le précautionner contre les habitudes et les engagements insensibles

des compagnies. Il doit penser sérieusement que sa guérison, qui retarde sa mort, ne fait que la retarder un peu, et que la plus longue vie sera toujours courte. Pour moi, qui ne veux point prêcher, je me borne à me réjouir avec vous, madame, de cette heureuse guérison. Il me tarde d'avoir l'honneur de vous voir tous deux ici en pleine santé, et dans les mêmes sentiments. Vous savez, madame, mon zèle et mon respect.

CCXXXIV.

NE FAIRE AUCUN PAS, MÊME DANS LE BIEN, SANS PRENDRE CONSEIL; EXHORTATION A LA PETITESSE ET A LA SIMPLICITÉ D'ESPRIT.

A Versailles, 28 mars (1693).

Je vous remercie très-humblement, madame, de m'avoir fait part de cette lettre [1] : elle est bonne et touchante. J'aime encore mieux son humilité et sa défiance de lui-même, que toute sa ferveur. Pourvu qu'il ne fasse aucun pas, même dans le bien, que par les conseils d'une personne sainte et expérimentée, tout ira à merveille ; mais le bien n'est plus bien dès qu'on le fait à

[1] C'étoit vraisemblablement une lettre du comte de Gramont à la comtesse.

sa mode. Le premier et l'unique bien solide est de mourir sans réserve à sa propre volonté et à son propre jugement. Je vous plains dans vos embarras ; mais pourvu que vous soyez fidèle à tout ce que vous pouvez, Dieu suppléera par lui-même à ce que vous ne pouvez pas, dans la sujétion continuelle où sa providence vous met. Ce que je vous souhaite le plus, est la petitesse et la simplicité d'esprit. Je crains pour vous une dévotion lumineuse, haute, qui, sous prétexte d'aller au solide en lecture et en pratique, nourrisse en secret je ne sais quoi de grand et de contraire à Jésus-Christ enfant, simple et méprisé des sages du siècle. Il faut être enfant avec lui. Je le prie de tout mon cœur, madame, de vous ôter non-seulement vos défauts, mais encore ce goût de grandeur dans les vertus, et de vous rapetisser par grâce.

CCXXXV.

ÉVITER LA PRÉVOYANCE INQUIÈTE DE L'AVENIR; FRUITS QUE NOUS DEVONS RETIRER DES CONTRADICTIONS INTÉRIEURES; VANITÉ DES BIENS DE LA TERRE.

A Issy, 25 mai[1].

Les croix que nous nous faisons à nous-mêmes par une prévoyance inquiète de l'avenir, ne sont point des croix qui viennent de Dieu. Nous le tentons par notre fausse sagesse, en voulant prévenir son ordre, et en nous efforçant de suppléer à sa providence par notre providence propre. Le fruit

[1] On lit au dos de l'original cette note, de la main de l'impératrice Marie-Thérèse : *Lettre de M. L. de F. sur les paines qui viennent de la part du prochain.*

de notre sagesse est toujours amer, et Dieu le permet pour nous confondre, quand nous sortons de sa conduite paternelle. L'avenir n'est point encore à nous : peut-être n'y sera-t-il jamais. S'il vient, il viendra peut-être tout autrement que nous ne l'avons prévu. Fermons donc les yeux sur ce que Dieu nous cache, et qu'il tient en réserve dans les trésors de son profond conseil. Adorons sans voir ; taisons-nous ; demeurons en paix.

Les croix du moment présent apportent toujours leur grâce, et par conséquent leur adoucissement avec elles : on y voit la main de Dieu qui se fait sentir. Mais les croix de prévoyance inquiète sont vues au delà de l'ordre de Dieu : on les voit sans grâce pour les supporter ; on les voit même par une infidélité qui éloigne la grâce. Ainsi tout y est amer et insupportable ; tout y est

noir; tout y est sans ressource, et l'âme qui a voulu goûter par curiosité le fruit défendu, ne trouve plus que mort et révolte sans consolation au dedans d'elle-même. Voilà ce que c'est que de ne se fier pas à Dieu, et que d'oser violer son secret dont il est jaloux. *A chaque jour*, dit Jésus-Christ, *suffit son mal;* le mal de chaque jour devient un bien lorsqu'on laisse faire Dieu. Qui sommes-nous pour lui dire : Par quel motif faites-vous cela? Il est le Seigneur, et cela suffit : il est le Seigneur; qu'il fasse tout ce qui est bon à ses yeux. Qu'il élève ou qu'il abaisse, qu'il frappe ou qu'il console; qu'il brise ou qu'il guérisse toutes les blessures; qu'il donne la mort ou la vie, il est toujours le Seigneur; nous ne sommes que l'ouvrage, et par conséquent le jouet de ses mains. Qu'importe, pourvu qu'il se glorifie, et que sa vo-

lonté s'accomplisse en nous? Sortons de nous-mêmes; plus d'intérêt propre, et la volonté de Dieu, qui se développe à chaque moment en tout, nous consolera aussi en chaque moment de tout ce que Dieu fera autour de nous, ou en nous aux dépens de nous-mêmes. Les contradictions des hommes, leur inconstance, leurs injustices même, nous paroîtront les effets de la sagesse, de la justice, et de la bonté invariable de Dieu : nous ne verrons plus que Dieu infiniment bon, qui se cache sous les foiblesses des hommes aveugles et corrompus.

Ainsi cette figure trompeuse du monde, qui passe comme une décoration de théâtre, nous deviendra un spectacle très-réel, et digne d'éternelle louange du côté de Dieu. Les hommes, quelque grands qu'ils paroissent, ne sont rien en eux-mêmes : mais que Dieu

est grand en eux ! C'est lui qui fait servir l'humeur bizarre, l'orgueil chagrin, la dissimulation, la vanité, et toutes les folles passions, au conseil éternel qu'il a sur ses élus. Il emploie et le dedans et le dehors, et la corruption des autres hommes, et nos propres imperfections, et notre propre sensibilité ; en un mot, il emploie tout à notre propre sanctification ; il remue le ciel et la terre; rien ne se fait que pour nous purifier, et nous rendre dignes de lui. Réjouissons-nous donc lorsque notre Père céleste nous éprouve ici-bas par diverses tentations intérieures et extérieures, qu'il nous rend tout contraire au dehors et tout douloureux au dedans. Réjouissons-nous, car c'est par de telles douleurs que notre foi, plus précieuse que l'or, est purifiée. Réjouissons-nous d'éprouver ainsi le néant et le mensonge de tout ce qui n'est point

Dieu; car c'est par cette expérience crucifiante que nous sommes arrachés à nous-mêmes et aux désirs du siècle. Réjouissons-nous, car c'est par ces douleurs de l'enfantement que l'homme nouveau naît en nous.

Quoi! nous nous décourageons, et c'est la main de Dieu qui se hâte de faire son œuvre! C'est ce que nous souhaitons tous les jours qu'il fasse, et dès qu'il commence à le faire, nous nous troublons; notre lâcheté et notre impatience arrêtent la main de Dieu. Je dis que nous éprouvons, dans les peines de la vie, le néant et le mensonge de tout ce qui n'est pas Dieu : le néant, parce qu'il y a un vide infini dans tout ce qui n'est pas le bien infini et l'unique bien; de plus, on y trouve le mensonge. La créature promet beaucoup, et elle ment. Le néant paroît quelque chose; mais il n'est rien qu'un

néant menteur. Que ne fait-il point espérer ! mais, dans le fond, que donne-t-il? Vanité et afflictions d'esprit de toutes parts sous le soleil, mais surtout dans les plus hautes places. Le néant n'y est pas moins néant qu'ailleurs; car il est également rien partout : mais il y est plus menteur. C'est une décoration qui n'est pas moins creuse, mais qui est plus ornée; elle allume les espérances, elle irrite les désirs, mais elle ne remplit jamais le cœur. Ce qui est vide soi-même ne sauroit rien remplir. Ces créatures foibles et malheureuses, qui sont les divinités de la terre, ne peuvent donner la force et le bonheur qu'elles n'ont pas. Va-t-on puiser de l'eau dans une fontaine tarie? Non, sans doute. Pourquoi donc vouloir aller puiser la paix et la joie chez ces grands qu'on voit soupirer, qui mendient eux-mêmes de l'amusement, et

que l'ennui vient dévorer au milieu de tous les appareils de plaisir? Que ceux-là soient faits semblables à eux, qui mettent leur confiance en eux, ainsi que le prophète le disoit pour ceux qui adoroient les idoles [1]. Mettons nos espérances plus haut, et dans un lieu plus inaccessible aux accidents de cette vie.

Enfin j'ai dit que la vanité et le mensonge se trouvent dans tout ce qui n'est pas Dieu : par conséquent ils se trouvent aussi en nous-mêmes. Le néant : hélas! qu'y a-t-il de si vide et qui soit plus néant que notre cœur? Le mensonge : qu'est-ce que nous ne nous promettons pas à nous-mêmes? Mais nos promesses sont pleines de mensonge : heureux celui qui en est à jamais détrompé! Notre cœur est aussi

[1] Is. CXIII. 8.

vain et aussi faux que tout ce qu'il y a au dehors de plus corrompu. Ne méprisons donc point le monde sans nous mépriser nous-mêmes : nous sommes plus méprisables que lui, puisque ayant plus reçu de Dieu, nous sommes plus ingrats et plus infidèles. Consentons que le monde, par une secrète justice, nous trompe, nous manque et nous maltraite, comme nous avons voulu tromper Dieu, comme nous lui avons manqué, et comme nous avons tant de fois fait injure à l'esprit de grâce. Plus le monde nous dégoûtera de lui, plus il avancera l'œuvre de Dieu; et il nous fera autant de bien, en voulant nous faire du mal, qu'il nous auroit fait de mal, si nous avions reçu tous les faux biens qu'il sembloit nous devoir faire.

Je prie Dieu, madame, que votre foi se nourrisse chaque jour de ces vé-

rités, qu'elles germent dans votre cœur, qu'elles y jettent de profondes racines, et surtout qu'elles vous aident à vous renouveler dans l'esprit de Jésus-Christ pendant votre retraite. *Que la paix de Dieu*, dit saint Paul [1], *qui surpasse tout sentiment, garde en Jésus-Christ vos cœurs et vos intelligences!* Coupons toute racine d'amertume, et rejetons toute tristesse qui trouble la paix et la confiance simple des enfants de Dieu. Tournons-nous vers notre Père dans tous nos maux; enfonçons-nous dans ce sein si tendre, où rien ne peut nous manquer; réjouissons-nous en espérance, et goûtons, loin du monde et de la chair, la pure joie du Saint-Esprit. Que notre foi soit immobile au milieu des tempêtes; tenons-nous attachés à cette grande parole de

[1] Philip. IV. 7.

l'apôtre[1] : *Tout se tourne à bien pour ceux qui aiment Dieu, et qu'il a choisis selon son bon plaisir.*

CCXXXVI.

S'ACCOUTUMER AU RECUEILLEMENT; VOIR SES FAUTES SANS TROUBLE; SE DONNER A DIEU SANS RÉSERVE.

Mercredi, 17 novembre 1694.

Je crois, madame, que vous devez tâcher, sans aucun effort pénible, de vous occuper de Dieu toutes les fois que le goût du recueillement, et le regret de ne pouvoir le pratiquer, touchent votre cœur. Il ne faut point attendre les heures libres, où l'on peut

[1] Rom. VIII. 28.

fermer la porte, et ne voir personne. Le moment qui nous fait regretter le recueillement peut nous le faire pratiquer. Aussitôt tournez votre cœur vers Dieu d'une manière simple, familière et pleine de confiance. Tous les moments les plus entrecoupés sont bons, non-seulement en carrosse ou en chaise, mais encore en s'habillant, en se coiffant, même en mangeant, et en écoutant les autres parler. Les histoires inutiles et ennuyeuses, au lieu de vous fatiguer, vous soulageront, en vous donnant des intervalles. Au lieu d'exciter votre moquerie, elles vous donneront la liberté de vous recueillir. Ainsi tout se tourne à profit pour ceux qui cherchent Dieu.

Une autre règle très-importante, c'est de vous abstenir d'une faute toutes les fois que vous l'apercevez avant que de la faire, et d'en porter courageuse-

ment l'humiliation, si vous ne l'apercevez qu'après qu'elle est commise. Si vous l'apercevez avant que de la faire, gardez-vous bien de résister à l'esprit de Dieu qui vous avertit intérieurement, et que vous éteindriez. Il est délicat, il est jaloux ; il veut être écouté et suivi. Si on le contriste, il se retire; la moindre résistance lui est une injure : que tout lui cède en vous, dès qu'il se fait sentir. Les fautes de précipitation ou de fragilité ne sont rien en comparaison de celles où l'on se rend sourd à la voix secrète du Saint-Esprit, qui commence à parler dans le fond de l'âme.

Pour les fautes qu'on n'aperçoit qu'après qu'elles sont commises, l'inquiétude et le dépit de l'amour-propre ne les raccommoderont jamais : au contraire, ce dépit n'est qu'une impatience de l'orgueil à la vue de ce qui le confond. L'unique usage à faire de ces

fautes est donc de s'en humilier en paix. Je dis en paix, parce que ce n'est point s'humilier que de prendre l'humiliation avec chagrin et à contre-cœur. Il faut condamner sa faute, sans chercher l'adoucissement d'aucune excuse, et se voir soi-même devant Dieu dans cet état de confusion, sans s'aigrir contre soi-même et sans se décourager, mais profitant en paix de l'humiliation de sa faute. Ainsi on tire du serpent même le remède pour se guérir du venin de sa morsure. La confusion du péché, quand elle est reçue dans une âme qui ne la supporte point impatiemment, est le remède contre le péché même : mais ce n'est pas être humble que de se soulever contre l'humiliation.

Un peu de présence de Dieu pendant les repas, surtout quand ils sont longs, et qu'on y est souvent de loisir,

servira beaucoup à vous retenir dans les bornes de la sobriété, et à vous fortifier contre votre excessive délicatesse. Il y a encore certains moments de la table où la première faim fait qu'on parle peu; alors on peut, en mangeant, penser un peu à Dieu : mais tout cela ne doit se faire qu'à mesure que la vue et le goût en viennent, sans se gêner.

Il y a un autre article sur lequel je vous avoue que je suis en peine, et dont nous n'avons point parlé aujourd'hui; mais il faut le remettre à la prochaine occasion où j'aurai l'honneur de vous voir. Vous le comprendrez aisément. Je suis très-convaincu que vous devez y user d'une extrême fermeté contre vous-même, et vous défier de vos meilleures intentions. Peut-être arrêteriez-vous par là toutes les grâces que Dieu vous prépare. Souvent tout ce

que nous offrons à Dieu n'est point ce qu'il veut. Ce qu'il veut le plus de nous, c'est ce que nous voulons moins lui donner, et que nous craignons qu'il ne nous demande. C'est Isaac, fils unique, fils bien-aimé, qu'il veut qu'on immole sans compassion. Tout le reste n'est rien à ses yeux; et il permet que tout le reste se fasse d'une manière pénible et infructueuse, parce que sa bénédiction n'est point dans ce travail d'une âme partagée; il veut tout, et jusque-là point de repos. *Qui est-ce qui*, dit l'Écriture[1], *a résisté à Dieu, et qui a pu être en paix?* Voulez-vous y être, et engager Dieu à bénir vos travaux? ne réservez rien; coupez jusques au vif; brûlez, n'épargnez rien, et le Dieu de paix sera avec vous. Quelle consolation, quelle liberté,

[1] Job. IX. 4.

quelle force, quel élargissement de cœur, quel accroissement de grâce, quand on ne laisse plus rien entre Dieu et soi, et qu'on a fait, sans hésiter, les derniers sacrifices! Je prie Notre-Seigneur, et je le prierai chaque jour, madame, de vous en donner le courage.

CCXXXVII.

SUPPORTER LES TENTATIONS AVEC PAIX ET HUMILITÉ [1].

Je ne me souviens pas trop bien, madame, de ce que je disois, et que vous m'avez ordonné d'écrire; mais il

[1] On lit sur l'original cette note, de la main de Marie-Thérèse : *Escrit de M. L. de F. sur la sensibilité dans les croix.*

me semble qu'il étoit question de la trop grande sensibilité qu'on éprouve au dedans de soi, et qu'on ne peut modérer. Bien des gens se tourmentent et se chagrinent mal à propos là-dessus.

Cette sensibilité ne dépend point de nous. Dieu nous l'a donnée avec notre tempérament, pour nous exercer. Il ne veut point nous en délivrer, mais s'en servir au contraire pour nous exercer. Entrons donc dans ses desseins. Les tentations nous sont nécessaires; il ne s'agit que de n'y succomber pas. Celles du dedans sont comme celles du dehors; elles tendent toutes à nous mener à la victoire par le combat. Les tentations du dedans sont encore plus utiles, en ce qu'elles servent plus directement à nous humilier par l'expérience de notre corruption intérieure. Celles du dehors ne vont

qu'à nous montrer la malignité du monde qui nous environne. Celles du dedans nous font sentir que nous sommes aussi dépravés dans nos inclinations que le monde même. Supportons donc avec une humble confiance et une paix inaltérable nos soulèvements intérieurs, et toutes les tentations qui naissent de notre propre fond, aussi bien que les orages qui viennent des autres créatures. Tout vient également de la main de Dieu, qui sait autant se servir de nous que des autres pour nous faire mourir à nous-mêmes.

C'est souvent l'orgueil qui s'inquiète, et qui se décourage de voir tant de révoltes opiniâtres au dedans, pendant qu'il voudroit voir toutes les passions soumises, pour se nourrir de cette gloire, et pour se complaire en sa propre perfection. Tâchons d'être fidèles

par le fond de la volonté, malgré les répugnances et les ébranlements de la nature; et laissons faire Dieu, quand il veut nous montrer par ces tempêtes à quels naufrages nous serions exposés, si sa puissante main ne nous en préservoit. Que s'il nous arrive même de tomber volontairement par fragilité, alors humilions-nous, anéantissons-nous, corrigeons-nous sans pitié pour nous-mêmes. Ne perdons pas un moment pour nous retourner vers Dieu; mais faisons-le simplement et sans trouble. Relevons-nous, et reprenons fortement notre course, sans nous chagriner et nous décourager de notre chute.

CCXXXVIII.

COMMENT LES PASSIONS HUMAINES S'ENTRE-CHOQUENT; LE RENONCEMENT ET L'ABANDON, UNIQUE MOYEN DE CONSERVER LA PAIX.

Tandis que nous demeurons renfermés en nous-mêmes, nous sommes en butte à la contradiction des hommes, à leur malignité et à leur injustice. Notre humeur nous expose à celle d'autrui; nos passions s'entre-choquent avec celles de nos voisins; nos désirs sont autant d'endroits par où nous donnons prise à tous les traits du reste des hommes. Notre orgueil, qui est incompatible avec l'orgueil du prochain, s'élève comme les flots de la mer irritée : tout nous combat, tout nous repousse, tout nous at-

taque; nous sommes ouverts de toutes parts par la sensibilité de nos passions et par la jalousie de notre orgueil. Il n'y a nulle paix à espérer en soi, où l'on vit à la merci d'une foule de désirs avides et insatiables, et où l'on ne sauroit jamais contenter ce *moi* si délicat et si ombrageux sur tout ce qui le touche. De là vient qu'on est dans le commerce du prochain comme les malades qui ont langui longtemps dans un lit : il n'y a aucune partie du corps où l'on puisse les toucher sans les blesser. L'amour-propre malade, et attendri sur lui-même, ne peut être touché sans crier les hauts cris. Touchez-le du bout du doigt, il se croit écorché. Joignez à cette délicatesse la grossièreté du prochain, plein d'imperfections qu'il ne connoît pas lui-même; joignez-y la révolte du prochain contre nos défauts, qui n'est pas moins grande que la nô-

tre contre les siens : voilà tous les enfants d'Adam qui se servent de supplice les uns aux autres ; voilà la moitié des hommes qui est rendue malheureuse par l'autre, et qui la rend misérable à son tour ; voilà dans toutes les nations, dans toutes les villes, dans toutes les communautés, dans toutes les familles, et jusqu'entre deux amis, le martyre de l'amour-propre.

L'unique remède est donc de sortir de soi pour trouver la paix. Il faut se renoncer, et perdre tout intérêt, pour n'avoir plus rien à perdre, ni à craindre, ni à ménager. Alors on goûte la vraie paix réservée aux hommes de bonne volonté, c'est-à-dire à ceux qui n'ont plus d'autre volonté que celle de Dieu, qui devient la leur. Alors les hommes ne peuvent plus rien sur nous ; car ils ne peuvent plus nous prendre par nos désirs ni par nos craintes : alors

nous voulons tout, et nous ne voulons rien. C'est être inaccessible à l'ennemi, c'est devenir invulnérable. L'homme ne peut que ce que Dieu lui donne de faire ; et tout ce que Dieu lui donne de faire contre nous, étant la volonté de Dieu, est aussi la nôtre. En cet état, on a mis son trésor si haut que nulle main ne peut y atteindre pour nous le ravir. On déchirera notre réputation ; mais nous y consentons, car nous savons combien il est bon d'être humilié quand Dieu humilie. On trouve du mécompte dans les amitiés ; tant mieux : c'est le seul véritable ami qui est jaloux de tous les autres, et qui nous en détache pour purifier nos attachements. On est importuné, assujetti, gêné ; mais Dieu le fait, et c'est assez. On aime la main qui écrase ; la paix se trouve dans toutes ces peines : heureuse paix, qui nous suit jusques à la

croix! On veut ce qu'on a; on ne veut rien de ce qu'on n'a pas. Plus cet abandon est parfait, plus la paix est profonde. S'il reste quelque attache et quelque désir, la paix n'est qu'à demi: si tout lien étoit rompu, la liberté seroit sans bornes. Que l'opprobre, la douleur, la mort, viennent fondre sur moi; j'entends Jésus-Christ qui me dit[1]: *Ne craignez point ceux qui tuent le corps, et qui ensuite ne peuvent plus rien.* O qu'ils sont foibles, lors même qu'ils ôtent la vie! que leur puissance est courte! Ils ne peuvent que briser un pot de terre, que faire mourir ce qui de soi-même meurt tous les jours, qu'avancer un peu cette mort, qui est une délivrance; après quoi, on échappe de leurs mains dans le sein de Dieu, où tout est tranquille et inaltérable.

[1] Matth. x. 28.

CCXXXIX.

PEINTURE DE LA VIE DE LA COUR.

A Versailles, 4 juillet 1695.

Il y a longtemps, madame, que j'ai envié de réveiller notre souvenir, et d'avoir l'honneur de vous écrire; mais vous savez que la vie se passe en bons désirs sans effets, sur des matières encore plus importantes que les devoirs de la société. Mon bon propos a été donc, madame, de vous demander de vos nouvelles; et beaucoup de vilains petits embarras m'en ont toujours ôté la liberté. Je n'ai pourtant pas ignoré l'état où vous êtes; car M. le comte de Gramont me l'a expliqué. Si Bourbon vous est aussi favorable qu'à lui, je ne

m'étonne pas qu'il vous fasse oublier la cour. Bourbon est pour lui la véritable fontaine de Jouvence, où je crois qu'il se plonge soir et matin. Versailles ne rajeunit pas de même; il y faut un visage riant, mais le cœur n'y rit guère. Si peu qu'il reste de désirs et de sensibilité d'amour-propre, on a toujours ici de quoi vieillir : on n'a pas ce qu'on veut; on a ce qu'on ne voudroit pas. On est peiné de ses malheurs, et quelquefois du bonheur d'autrui : on méprise les gens avec lesquels on passe sa vie, et on court après leur estime. On est importuné, et on seroit bien fâché de ne l'être pas, et de demeurer en solitude. Il y a une foule de petits soucis voltigeants, qui viennent chaque matin à votre réveil, et qui ne vous quittent plus jusqu'au soir : ils se relayent pour vous agiter. Plus on est à la mode, plus on est à la merci de ces lutins.

Voilà ce qu'on appelle la vie du monde, et l'objet de l'envie des sots. Mais ces sots sont tout le genre humain aveuglé. Tout homme qui ne connoît point Dieu qui est tout, et le néant de tout le reste, est un de ces sots qui admirent et qui envient un état très-misérable. Aussi le Sage a-t-il dit que *le nombre des sots est infini*[1]. Je souhaite de tout mon cœur, madame, que vous ayez *le bon esprit* que Dieu *donne*, comme il est écrit dans l'Évangile[2], *à tous ceux qui le lui demandent*. Ce remède, pour guérir les cœurs, est préférable aux eaux, qui ne guérissent que le corps. Il faut songer à rajeunir en Jésus-Christ pour la vie éternelle, et laisser vieillir cet homme extérieur, qui est, selon saint Paul[3], *le corps du péché*. C'est vous faire un trop long sermon.

[1] Eccles. I. 15. — [2] Luc. XI. 13. — [3] Rom. VI. 6.

Pardonnez-le, s'il vous plaît, madame, à un homme qui a gardé un long silence.

FR. DE FÉNELON,
n. Archev. de Cambrai [1].

[1] Cette lettre, où Fénelon signe *nommé archevêque de Cambrai*, sert à prouver qu'il ne fut pas sacré le 10 juin 1695, comme il est dit dans l'*Histoire de Fénelon*, liv. II, n. 27. En effet, désigné pour l'archevêché de Cambrai en février 1695, par le roi Louis XIV, en vertu d'un indult accordé par le pape, Fénelon fut sacré le 10 juillet suivant, dans l'église Saint-Louis de la maison de Saint-Cyr, par Bossuet, évêque de Meaux, assisté des évêques de Châlons et d'Amiens.

CCXL.

ADIEUX A LA COMTESSE, PARTANT POUR LES EAUX DE BOURBON.

Mercredi, 31 juillet (1697).

Je ne puis, madame, avoir l'honneur d'aller chez vous, parce que l'étude des princes va commencer. Je vous souhaite un heureux voyage, une santé parfaite, un profond oubli de toutes les épines que vous quittez, et autant de consolations que j'ai de croix. Je prie Dieu qu'il vous sanctifie, et qu'il vous comble de ses grâces. Soyez persuadée, madame, que je conserverai toute ma vie un attachement très-respectueux pour vous.

CCXLI.

DISPOSITIONS DE FÉNELON PAR RAPPORT AU LIVRE DES MAXIMES.

A Cambrai, 12 septembre (1697).

J'ai toujours été très-sensible, madame, aux marques de votre bonté. Jugez si ma sensibilité diminuera, lorsque vous redoublez si obligeamment vos attentions dans des circonstances où le reste du monde manque de mémoire. C'est le pur amour que d'aimer les gens qui ne sont plus à la mode. L'amour intéressé est celui de la cour. C'est le pays du monde où l'on entend plus mal, et où l'on devroit mieux entendre cette distinction. Je suis ravi, madame, que vous soyez contente de

Mme la duchesse de Beauvilliers : elle est véritablement bonne, et désire de bonne foi de vaincre en elle tout ce qui peut être moins conforme à Dieu. Elle vous rend bien les sentiments que vous avez pour elle.

Je suis ici dans l'attente et dans la soumission d'un enfant de l'Église, qui doit lui être plus soumis qu'un autre, parce qu'il doit plus à l'Église à cause de sa place, et qu'il n'est digne d'être pasteur qu'autant qu'il est brebis docile. Si je me trompe, je serai celui qui gagnera le plus à cette affaire; car je serai détrompé. La vérité est bien plus précieuse qu'un triomphe

Je ne puis finir, madame, sans vous supplier de dire à M. le comte de Gramont que je n'oublierai de ma vie qu'il n'a point rougi de moi, et qu'il m'a confessé sans honte devant les courtisans à Marli. Il n'entendra pas

ce langage inconnu à la cour : mais vous aurez la bonté de le lui expliquer. Souffrez, madame, que je dise aussi deux mots pour la bonne compagnie que je laissai dans votre chambre la dernière fois : ce sont des gens que j'aime et que j'honore. Il n'y a que vous, madame, qui n'aurez aucun compliment de moi. Je me contente de vous souhaiter un cœur abaissé sous la main de Dieu et adouci pour le prochain; un esprit simple comme la colombe et prudent comme le serpent, pour écarter tout ce qui peut vous dissiper; enfin un véritable détachement du monde et de vous-même, dont la pratique soit réelle et constante. Toutes nos affaires vont bien, quand nous avançons celle-là : car celle-là est l'unique pour nous. Succès, réputation, faveur, talent, commodités, ne sont que des piéges.

*

LETTRES

A LA COMTESSE DE MONTBERON [1].

—

CCXLII.

CARACTÈRE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES. EN QUOI CONSISTE L'ESPRIT DE FOI.

20 janvier 1700.

Le jour de saint François de Sales est une grande fête pour moi, madame. Je prie aujourd'hui de tout mon cœur le saint d'obtenir de Dieu pour vous l'es-

[1] Montberon (Marie Gruyn de Valgrand, comtesse de), avoit épousé, en 1667, François, comte de Montberon, lieutenant général des armées du Roi, etc. Il fut gouverneur de Cambrai jusqu'à sa mort, qui arriva le 16 mars 1706. Le comte et la comtesse de Montberon vivoient

prit dont il a été lui-même rempli. Il ne comptoit pour rien le monde. Vous verrez par ses *Lettres* et par sa *Vie*, qu'il recevoit avec la même paix et dans le même esprit d'anéantissement les plus grands honneurs et les plus dures contradictions. Son style naïf montre une simplicité aimable, qui est au-dessus de toutes les grâces de l'esprit profane. Vous voyez un homme qui, avec une grande pénétration, et une parfaite délicatesse pour juger du fond des choses, et pour connoître le cœur humain, ne songeoit qu'à parler en bon homme, pour consoler, pour éclairer, pour per-

dans une étroite union avec Fénelon. La comtesse avoit choisi ce prélat pour son directeur, et se conduisoit en tout par ses avis. Sa correspondance avec la comtesse est un parfait modèle de la patience et de la douceur dont un sage directeur doit user envers les âmes que Dieu éprouve par des peines intérieures. La comtesse de Montberon mourut en 1720.

fectionner son prochain. Personne ne connoissoit mieux que lui la plus haute perfection; mais il se rapetissoit pour les petits, et ne dédaignoit jamais rien. Il se faisoit tout à tous, non pour plaire à tous, mais pour les gagner tous, et pour les gagner à Jésus-Christ et non à soi. Voilà, madame, l'esprit du saint que je souhaite de voir répandre en vous.

Compter pour rien le monde, sans hauteur ni dépit, c'est vivre de la foi. N'être point enivré de ce qui nous flatte, ni découragé par ce qui nous contredit, mais porter d'un esprit égal ces deux extrémités, et aller toujours devant soi, avec une fidélité paisible et sans relâche, ne regardant jamais dans les divers procédés des hommes que Dieu seul, tantôt soulageant notre foiblesse par les consolations, et tantôt nous exerçant miséricordieusement par

les croix, voilà, madame, la véritable vie des enfants de Dieu. Vous serez heureuse, si vous dites du fond du cœur avec Jésus-Christ, mais d'une parole intime et permanente : *Malheur au monde à cause de ses scandales*[1] ! Ses discours et ses jugements ont encore trop de pouvoir sur vous; il ne mérite point qu'on soit tant occupé de lui. Moins vous voudrez lui plaire, plus vous serez au-dessus de lui. Notre bon saint étoit autant désabusé de l'esprit que du monde; et en effet, ce qu'on appelle *esprit* n'est qu'une vaine délicatesse que le monde inspire. Il n'y a point d'autre vrai esprit que la simple et droite raison. La raison n'est jamais droite dans les enfants d'Adam, si Dieu ne la redresse, en corrigeant nos jugements par les siens, et en

[1] Matth. XVIII. 7.

nous donnant son esprit, pour nous enseigner toute vérité.

Si vous voulez que l'esprit de Dieu vous possède, n'écoutez plus le monde, ne vous écoutez plus vous-même dans vos goûts mondains; n'ayez plus d'autre esprit que celui de l'Évangile, plus d'autre délicatesse que celle de l'esprit de foi, qui sent jusqu'aux moindres imperfections. En vous perfectionnant avec cette simplicité humble, vous serez compatissante pour les infirmités d'autrui, et vous aurez la véritable délicatesse, sans mépris ni dégoût pour les choses qui paroissent foibles, petites et grossières. O que la délicatesse dont le monde se glorifie est grossière et basse, en comparaison de celle que je vous souhaite de tout mon cœur!

CCXLIII.

EXHORTATION A L'ENTIÈRE CONFIANCE EN DIEU.

Lundi, 22 février (1700).

Ne croyez point, s'il vous plaît, madame, que je manque de zèle pour vous aider dans vos besoins. On ne peut être plus touché que je le suis de tout ce qui vous regarde. Je vois vos bonnes intentions, et la soif que Dieu vous donne pour toutes les vérités qui peuvent vous mettre en état de lui plaire. Si je suis réservé, ce n'est que par pure discrétion pour vous [1]; et comme je ne le suis que pour vous,

[1] Fénelon, dans cette lettre et dans plusieurs des suivantes, parle de la réserve qu'il étoit obligé de garder dans la fréquentation même de

c'est à vous à régler la manière dont il convient que je le sois. Du reste, j'aimerois mieux mourir que de manquer aux besoins des âmes qui me sont confiées, et surtout de la vôtre, qui m'est très-chère en Notre-Seigneur.

Votre piété est un peu trop vive et trop inquiète. Ne vous défiez point de Dieu : pourvu que vous ne lui manquiez point, il ne vous manquera pas, et il vous donnera les secours nécessaires pour aller à lui. Ou sa providence vous procurera des conseils au dehors, ou son esprit suppléera au dedans ce qu'il vous ôtera extérieurement. Croyez-en Dieu fidèle dans ses promesses, et il vous donnera selon la mesure de votre foi. Fussiez-vous abandonnée de tous les hommes dans

ses parents et de ses amis, pour ne pas les entraîner dans la disgrâce où il étoit tombé lui-même à l'occasion du livre des *Maximes*.

un désert inaccessible, la manne y tomberoit du ciel pour vous seule, et les eaux abondantes couleroient des rochers. Ne craignez donc que de manquer à Dieu, et encore ne faut-il pas le craindre jusqu'à se troubler. Supportez-vous vous-même, comme on supporte le prochain, sans le flatter dans ses imperfections. Laissez là toutes vos délicatesses d'esprit et de sentiments; vous voudriez les avoir avec Dieu comme avec les hommes. Il se glisse dans ces merveilles un raffinement de goût, et un retour subtil sur soi-même. Soyez simple avec celui qui aime à se communiquer aux âmes simples. Devenez grossière, non par vraie grossièreté, mais par renoncement à toutes les délicatesses que le goût de l'esprit donne. *Bienheureux les pauvres d'esprit* qui ont fait vœu de pauvreté spirituelle, et qui n'ont jamais

pour l'esprit que le nécessaire dans une continuelle mendicité, et dans un abandon sans réserve à la Providence! O que je serois ravi, si je vous voyois négligée pour l'esprit, comme une personne pénitente l'est pour les parures du corps! Je ne parle point à Mme la comtesse..., mais j'en suis très-édifié.

CCXLIV.

ÉVITER L'ACTIVITÉ INQUIÈTE DANS LE SERVICE DE DIEU; AVIS POUR LA CONDUITE ORDINAIRE.

Mercredi, 3 mars (1700).

Si je n'ai point eu l'honneur, madame, de vous répondre plus tôt, c'est que je n'ai pas eu un moment de libre. Je prends la liberté de vous répéter que je ne suis réservé que par discré-

tion pour vous. Quoique vous n'ayez point de ménagements politiques pour votre personne, celle de M. le comte de Montberon et sa place en demandent.

Vous ne vous trompez pas, madame, en croyant qu'il ne suffit point d'avoir changé d'objet pour l'ardeur, et qu'il y a une ardeur inquiète qu'il faut modérer, même dans le service de Dieu, et dans la correction de nos défauts. Cette vue pourra beaucoup servir à vous calmer, sans relâchement, dans votre travail. L'ardeur que vous mettez dans les meilleures choses les altère, et vous donne une agitation d'autant plus contraire à la paix de l'esprit de Dieu que vous prenez davantage sur vous par pure bienséance, pour la renfermer avec effort tout entière au dedans. Un peu de simplicité vous feroit pratiquer la vertu plus utilement avec moins de peine.

J'approuve fort, madame, qu'on vous fasse communier tous les quinze jours. Ce n'est point trop pour une personne retirée, qui tâche de se renfermer dans ses devoirs, et qui s'occupe à la lecture et à la prière. Vous avez besoin de chercher dans le sacrement de vie et d'amour la nourriture, la consolation, et la force pour porter vos croix, et pour vaincre vos imperfections. Laissez-vous donc conduire, sans vous juger vous-même, et n'écoutez aucun scrupule pour vos communions.

A l'égard des confessions, je ne saurois vous en rien dire. Il n'y a que votre confesseur qui puisse vous parler juste là-dessus. Dieu ne permettra pas qu'il manque à votre besoin, si vous cherchez en simplicité ce que l'esprit de grâce demande de vous. Marchez avec une foi pleine et entière. Tâchez de faire ce que le confesseur vous dira.

Si vous êtes gênée, faites-le-moi savoir; je vous répondrai le mieux que je pourrai sur les doutes que vous me proposerez.

Je ne saurois vous dire des choses assez précises et assez proportionnées sur vos lectures et sur votre oraison. Je ne connois pas assez votre goût, votre attrait, votre besoin : une demi-heure de conversation me mettroit au fait; après quoi je pourrois vous écrire, et même vous entendre sur un billet d'une demi-page. Voyez là-dessus ce qui convient, sans vous engager à rien faire de trop par rapport aux conjonctures présentes.

A l'égard de vos habits, il me semble que vous devez avoir égard au goût et à la pente de M. le comte de Montberon : c'est à lui à décider sur les bienséances. S'il penche à l'épargne là-dessus, vous devez retrancher autant qu'il

le croira à propos, pour payer ses dettes. S'il veut que vous souteniez un certain extérieur, faites par pure complaisance ce que vous croyez apercevoir qu'il veut, et rien au delà par votre propre goût ou jugement. S'il ne veut rien à cet égard, et qu'il vous laisse absolument à vous-même, je crois que le parti de la médiocrité est le meilleur pour mourir à vous-même. Les extrémités sont de votre goût. Une entière magnificence peut seule contenter votre délicatesse et votre hauteur raffinée. Une simplicité austère est un autre raffinement d'amour-propre : alors on ne renonce à la grandeur que par une manière éclatante d'y renoncer. Le milieu est insupportable à l'orgueil : on paroît manquer de goût, et se croire paré avec un extérieur bourgeois. J'ai ouï dire qu'on vous a vue autrefois vêtue comme les sœurs de

communauté. C'est trop en apparence, et c'est trop peu dans le fond. Un extérieur modéré vous coûtera bien davantage au fond de votre cœur. Mais votre règle absolue est de parler à cœur ouvert à M. de Montberon, et de suivre sans hésiter ce que vous verrez qui lui plaira le plus.

CCXLV.

IL CROIT A PROPOS D'AVOIR UNE CONVERSATION AVEC LA COMTESSE SUR SES DISPOSITIONS INTÉRIEURES.

Lundi, 15 mars (1700).

Nous aurons, madame, quand il vous plaira, une conversation particulière sur vos exercices de piété. Je la crois à propos, puisque vous ne voyez rien

qui doive l'empêcher, et ce sera dans le lieu que vous choisirez. Je n'ai eu jusqu'ici de ménagements que pour vous et pour votre maison. Quand on a la peste, on craint de la donner aux gens qu'on aime : moins ils la craignent, plus on la craint pour eux. Une demi-heure de conversation simple fera plus que cent lettres, et nous mettra à portée de rendre toutes les lettres utiles, en les rendant proportionnées aux vrais besoins. En attendant, je me réjouis de ce que le conseil de pratiquer la médiocrité vous entre dans le cœur. Vous ne deviendrez simple que par là. Toutes les extrémités, même en bien, ont leur affectation raffinée. La médiocrité, qui ne se fait point remarquer, ne laisse aucun ragoût à l'amour-propre. Il n'y a que l'amour de Dieu qui ne souffre point ces bornes étroites.

CCXLVI.

AVIS SUR L'ORAISON, LES LECTURES, LA CONFESSION ET QUELQUES AUTRES ARTICLES.

Jeudi, 15 avril (1700).

J'ai ressenti, madame, dans la conversation d'aujourd'hui, une joie que je ne puis vous exprimer, et que vous auriez peine à croire. Il me paroît que Dieu agit véritablement en vous, et qu'il veut posséder tout votre cœur.

Pour l'oraison, faites-la non-seulement dans les temps réglés, mais encore au delà, et dans les intervalles de vos occupations, autant que vous en aurez la facilité et l'attrait; mais prenez garde à ménager vos forces de corps et d'esprit, et arrêtez-vous dès que vous éprou-

verez quelque lassitude. Votre manière de faire oraison est très-bonne. Commencez toujours par les plus solides sujets qui vous ont touchée dans vos lectures. Suivez la pente de votre cœur, pour vous nourrir d'une présence amoureuse de Dieu, des personnes de la sainte Trinité, et de l'humanité de Jésus-Christ. Attachez-vous intimement à cette adorable société; demeurez-y avec une confiance sans bornes, et dites-leur tout ce que la simplicité de l'amour vous inspirera. Après leur avoir parlé de l'abondance du cœur, écoutez-les intérieurement, en faisant taire votre esprit délicat et inquiet. Pour les distractions, elles tomberont comme d'elles-mêmes, pourvu que vous ne les suiviez jamais volontairement, que vous demeuriez toujours par votre choix occupée à aimer, que vous ne soyez point distraite par la crainte des dis-

tractions, et que, sans vous en mettre beaucoup en peine, vous reveniez tranquillement à votre exercice, dès que vous avez aperçu que votre imagination vous en détourne. La facilité avec laquelle vous faites oraison marque que Dieu vous aime beaucoup ; car sans une grâce bien forte, votre naturel scrupuleux vous donneroit de grandes inquiétudes pendant que vous voudriez penser à Dieu.

Pour vos lectures, je ne crains point de consentir que vous lisiez la plupart des livres de l'Écriture sainte, puisque vous en avez l'attrait, que vous les avez déjà lus avec consolation, que vous ne voulez point les lire par curiosité, et que vous avez toute la docilité nécessaire pour vous édifier des choses que vous ne pourrez point approfondir. La permission que je vous donne à cet égard vous doit mettre en paix, et je

vous supplie de ne consulter plus là-dessus pour finir tous vos scrupules. Les livres que je vous conseille principalement sont ceux du Nouveau Testament ; mais évitez les questions profondes de l'*Épître aux Romains* jusqu'au douzième chapitre. Si vous les lisez, n'entrez point dans les raisonnements des savants. Vous pouvez lire aussi les livres historiques de l'Ancien Testament, avec les *Psaumes ;* certains livres qu'on nomme *Sapientiaux*, tels que les *Proverbes*, la *Sagesse* et l'*Ecclésiastique*, et certains endroits les plus touchants des prophètes ; mais n'abandonnez ni l'*Imitation* de Jésus-Christ, ni les ouvrages de saint François de Sales. Ses *Lettres* et ses *Entretiens* sont remplis de grâce et d'expérience. Quand la lecture vous met en recueillement et en oraison, laissez le livre : vous le reprendrez assez quand l'oraison ces-

sera. Lisez peu chaque fois ; lisez lentement et sans avidité ; lisez avec amour.

Ne songez plus à vos confessions générales, qui ne vous ont que trop embarrassée, et qui ne feroient plus que vous troubler. Ce seroit un retour inquiet et hors de tout propos, qui seroit contraire à la paix où Dieu vous appelle, et qui réveilleroit vos scrupules. Tout ce qui excite vos réflexions ardentes et délicates vous est un piége dangereux. Suivez avec confiance le goût d'amour que Dieu vous donne pour ses perfections infinies. Aimez-le comme vous voudriez être aimée : ce n'est pas lui donner trop ; cette mesure n'est point excessive. Aimez-le suivant les idées qu'il vous donne du plus grand amour.

Les deux hommes que vous voyez sont bons. L'un vous aide moins, mais

aussi il court moins de risque de vous gêner, et de vous retarder dans votre voie. L'autre entend mieux et est plus secourable; mais, faute d'expérience en certaines choses, il pourroit vous embarrasser, et vous rétrécir le cœur. Si cet inconvénient vous arrivoit, avertissez-m'en, et tâchez de le prévenir, en ne retouchant point avec lui les choses déjà réglées, comme, par exemple, la lecture de l'Écriture sainte.

Ne soyez point martyre des bienséances, et d'une certaine perfection de politesse : cette délicatesse dévore l'esprit, et occupe toujours une âme d'elle-même. Agissez et parlez sans tant de circonspection. Si vous êtes bien occupée de Dieu, vous le serez moins de plaire aux hommes, et vous leur plairez davantage.

Pour Mlle votre petite-fille, n'agissez point avec elle suivant vos goûts natu-

rels. Ne lui parlez qu'en présence de Dieu, suivant la lumière du moment où il faudra lui parler. Si vous y êtes fidèle, vous ne la gâterez jamais, et personne ne lui sera aussi utile que vous. Laissez-la ou auprès de vous, ou ailleurs, comme M. le comte de Montberon, M. son père et Mme sa mère le souhaiteront; mais évitez, si vous le pouvez, un couvent. Le meilleur la gênera, l'ennuiera, la révoltera, la rendra fausse, et passionnée pour le monde.

Je suis, madame, uni à vous en Notre-Seigneur, et zélé pour tout ce qui vous touche, au delà de tout ce que j'aurois cru, quoique je vous honorasse infiniment.

CCXLVII.

ÉVITER LA TROP GRANDE ACTIVITÉ DANS L'ORAISON.

Vendredi, 16 avril (1700).

Ne soyez en peine de rien, madame. Je n'ai voulu que vous parler franchement sur la réserve que vous vous reprochiez d'avoir eue dans notre conversation ; pour moi, je ne manquerai point de vous parler et de vous écrire, selon les occasions, avec tout le zèle dont je suis capable. Ménagez vos forces dans l'exercice de l'oraison. C'est parce que cette occupation intérieure épuise et mine insensiblement, qu'il faut s'y donner des bornes, et éviter une certaine avidité spirituelle. La vie intérieure amortit l'extérieure, et cause

souvent une espèce de langueur. Votre foible santé a besoin d'être épargnée, et votre vivacité est à craindre, même dans le bien. Dieu sait combien il m'unit à vous dans son amour.

CCXLVIII.

COMMENT IL FAUT SUIVRE LES DIFFÉRENTS ATTRAITS DE LA GRACE DANS L'ORAISON.

A Mons, 30 avril (1700).

On ne peut être plus éloigné que je le suis, madame, de toute inégalité de sentiments à votre égard. Si vous en voyez des marques extérieures, ma volonté n'y a aucune part. J'ai souvent des distractions et des négligences; mais je ne change point, surtout pour vous, madame, et je suis touché de

plus en plus du désir de votre sanctification. Je vois avec joie que Dieu vous donne certaines lumières, qui ne viennent point de l'esprit ni de la délicatesse qui vous est naturelle, mais de l'expérience et d'un fonds de grâce. C'est ainsi qu'on commence à penser, quand Dieu ouvre le cœur, et qu'il veut mettre dans la vie intérieure. L'homme qui vous a parlé est bon, sage, pieux, et solide dans ses maximes; mais il n'a pas l'expérience des choses sur lesquelles vous le consultez, et, faute de cette expérience, il vous retarderoit en vous gênant, au lieu de vous aider. Ne quittez point vos sujets d'oraison, ni les livres d'où vous les tirez; mais quand vous éprouvez un attrait au silence devant Dieu, et que vos lectures ou sujets font ce que vous appelez un bruit qui vous distrait, laissez tomber le livre de vos mains, laissez disparoître

votre sujet, et ne craignez point d'écouter Dieu au fond de vous-même, en faisant taire tout le reste. Les sujets pris d'abord avec fidélité vous mèneront à ce silence si profond, et ce silence vous nourrira des vérités plus substantiellement que les raisonnements les plus lumineux. Mais ne cessez point de prendre toujours des sujets solides, et de choisir ceux qui sont les plus propres à vous occuper et à vous toucher le cœur.

Quand vous apercevez que vous êtes en distraction ou en sécheresse, et en danger d'oisiveté, remettez-vous doucement et sans inquiétude en présence de Dieu, et reprenez votre sujet. S'il vous tient en recueillement, continuez à vous en nourrir; si, au contraire, vous éprouvez qu'il vous gêne, qu'il vous distraie et qu'il vous dessèche dans ce temps-là, et que vous ayez de l'attrait pour le silence amoureux en

présence de Dieu, ne craignez point de suivre librement cet attrait de grâce. Cette liberté ne peut être suspecte d'illusion, quand on se propose toujours des sujets solides, qu'on ne se permet aucune oisiveté volontaire, qu'on s'occupe dans les temps de silence intérieur d'une vue amoureuse de Dieu; qu'on revient à la méditation des sujets, dès qu'on aperçoit la distraction et la cessation de ce silence amoureux; qu'enfin on se tient d'ailleurs dans toutes les règles communes, pour juger de l'arbre par le fruit des vertus.

Je ne sais si vous avez bien lu les livres de saint François de Sales; mais il me semble que vous pourriez lire fort utilement ses *Entretiens*, quelques-unes de ses *Épîtres*, divers morceaux de son grand *Traité de l'amour de Dieu*. En parcourant, vous verrez assez ce qui vous convient. L'esprit de ce

bon saint est ce qu'il faut pour vous éclairer, sans nourrir en vous le goût de l'esprit, qui est plus dangereux pour vous que pour une autre. Je souhaite de tout mon cœur, madame, que votre santé soit bonne, et que vous croissiez en notre Seigneur Jésus-Christ selon ses desseins sur vous. Rien ne peut vous être dévoué en lui au point que je le suis pour toute ma vie.

CCXLIX.

DE L'ABANDON A LA PROVIDENCE A L'OCCASION DE LA PERTE DE NOS AMIS. SUIVRE SANS CRAINTE L'ATTRAIT QU'ON ÉPROUVE DANS L'ORAISON POUR LE SIMPLE RECUEILLEMENT.

Dimanche, 13 juin (1700).

Je prends véritablement part, madame, à la douleur que vous cause

l'extrémité de la maladie de Mlle... L'incertitude où vous êtes depuis deux jours, en attendant de ses nouvelles, est encore une rude croix. Rien ne fait tant de peine à la nature que cette suspension entre une foible espérance et une forte crainte : mais nous devons vivre en foi pour la mesure de nos peines, comme pour tout le reste. Notre sensibilité fait que nous sommes souvent tentés de croire que nos épreuves surpassent nos forces; mais nous ne connoissons ni les forces de notre cœur ni les épreuves de Dieu. C'est celui qui connoît tout ensemble, et notre cœur qu'il a fait de ses propres mains avec tous les replis que nous y ignorons, et l'étendue des peines qu'il nous donne, auquel est réservé de proportionner ces deux choses. Laissons-le donc faire, et contentons-nous de souffrir sans nous écouter. Ce que nous

croyons impossible, ne l'est qu'à notre délicatesse et à notre lâcheté. Ce que nous croyons accablant, n'accable que l'orgueil et l'amour-propre, qui ne peuvent être trop accablés. Mais l'homme nouveau trouve, dans ce juste accablement du vieil homme, de nouvelles forces et des consolations toutes célestes. Offrez à Dieu votre amie, madame : voudriez-vous la lui refuser? voudriez-vous la mettre entre vous et lui, comme un mur de séparation? Que sacrifieriez-vous, qu'une vie courte et misérable d'une personne qui ne pouvoit que souffrir ici-bas, et voir son salut en danger? Vous la reverrez bientôt, non sous ce soleil qui n'éclaire que la vanité et l'affliction d'esprit, mais dans cette lumière pure de la vérité éternelle, qui rend bienheureux tous ceux qui la voient. Plus votre amie étoit droite et solide, plus elle est digne de ne vivre

pas plus longtemps dans un monde si corrompu. Il est vrai qu'il y a peu d'amis sincères, et qu'il est rude de les perdre : mais on ne les perd point, et c'est nous qui courons risque de nous perdre, jusqu'à ce que nous ayons suivi ceux que nous regrettons.

Pour votre oraison, ne craignez rien, madame. Il n'y a point d'illusion à suivre l'attrait de Dieu pour demeurer en sa présence occupé de son admiration et de son amour, pourvu que cette occupation ne nous donne jamais la folle persuasion que nous sommes bien avancés ; pourvu qu'elle ne nous empêche pas de sentir nos fragilités, nos imperfections, et le besoin de nous corriger ; pourvu qu'elle ne nous fasse négliger aucun de nos devoirs, et pour l'intérieur et pour l'extérieur ; pourvu que nous demeurions sincères, humbles, simples et dociles dans la main de nos

supérieurs. Ne hésitez donc point : recevez le don de Dieu; ouvrez-lui votre cœur; nourrissez-vous-en. L'hésitation gêneroit votre cœur, troubleroit l'opération de la grâce, et vous jetteroit dans une conduite pleine de contrariétés, où vous déferiez sans cesse d'une main ce que vous auriez fait de l'autre. Tandis que vous ne ferez que penser à Dieu, l'aimer, vous occuper de sa présence, et vous attacher à sa volonté, sans rien présumer de vous, sans négliger aucune règle, sans vous relâcher dans la voie des préceptes et des conseils, sans vous écarter de l'obéissance et de la voie commune, vous ne serez point en péril de vous tromper. Suivez donc l'attrait; dites à l'époux : *Attirez-moi après vous, je suivrai l'odeur de vos parfums* [1]. Ne donnez de

[1] Cant. I. 3.

bornes à votre recueillement qu'autant que le besoin de ménager votre santé et de remplir les devoirs de votre état le demandera. Prenez garde seulement que le corps ne souffre de ce que l'esprit fait au dedans. L'oraison la plus simple, la plus facile, la plus douce, la plus bornée au cœur, et la plus exempte de raisonnement, ne laisse pas de miner sourdement les forces corporelles, et de causer une espèce de langueur insensible. On ne s'en aperçoit pas, parce qu'on est trop plein de son goût et que la peine douce ne paroît point peine. Voilà ce que je crains, et non pas l'illusion, dans une conduite aussi droite et aussi régulière que la vôtre.

CCL.

EN QUOI CONSISTE L'ORAISON DE SILENCE ; EXCELLENCE ET EFFETS DE CETTE ORAISON.

Jeudi, 17 juin 1700.

Vous avez raison, madame, de croire que *dans les moments de recueillement et de paix*, dont vous m'avez parlé, *on ne peut qu'aimer et se livrer à la grâce qu'on reçoit*. Ce que vous ajoutez a encore un sens très-véritable. Vous dites que *vous avez cru sentir que notre travail doit cesser*, *quand Dieu veut bien agir par lui-même*. Ce n'est pas qu'on cesse alors de coopérer à la grâce, et de correspondre à ce que Dieu imprime intérieurement; car vous reconnoissez vous-même qu'alors *on aime et*

on se livre à la grâce. L'amour est sans doute le plus parfait exercice de la volonté. *Se livrer à la grâce* par un choix libre, c'est sans doute y coopérer de la manière la plus réelle et la plus parfaite. Il n'y a donc point d'oisiveté ni de cessation d'actes *dans ces moments de recueillement et de paix*, où vous dites que *notre travail doit cesser*. Ce sont des *moments où Dieu veut bien agir par lui-même*, c'est-à-dire, prévenir l'âme par des impressions plus puissantes, et la tenir en silence pour écouter ses intimes communications; mais alors elle n'est point sans correspondance. Elle *aime;* elle *se livre à la grâce*, c'est-à-dire qu'elle fait les actes les plus simples et les plus paisibles, mais les plus réels, d'amour et de foi pour l'Époux qu'elle écoute intérieurement : c'est-à-dire qu'elle acquiesce à tout ce qui est dû à l'époux, et à tout ce qu'il de-

mande par sa grâce : c'est-à-dire que l'âme s'enfonce de plus en plus dans l'amour de l'Époux, dans la mort à tous les désirs terrestres, et dans toutes les vertus que l'esprit de grâce peut inspirer selon les divers besoins. Ces actes, quoique très-réels, ne paroissent qu'une disposition de l'âme ; et ils sont si généraux, qu'ils paroissent confus : mais ils ne laissent pas de contenir dans cette généralité le germe de chaque vertu particulière pour les occasions. Ne craignez donc pas, madame, de suivre l'attrait intérieur *dans ces moments de recueillement et de paix*. Ces *moments* ne remplissent pas toute la vie. Vous en trouverez assez d'autres où vous pourrez revenir aux règles communes.

Je suis ravi de vous entendre dire avec admiration, que *la conduite de Dieu est aimable et proportionnée à*

nos besoins. Oui, madame, il se fait tout à tous pour se proportionner à chacun de nous. Il nous enseigne, par l'expérience de ses communications, qu'il est comme une mère qui porte son enfant entre ses bras. Nous ne saurions trop nous familiariser avec lui. *Cette confiance*, comme vous le dites très-bien, *appartient toute à l'amour et ne peut venir que de lui*. Cette familiarité ne diminue ni le respect, ni l'admiration, ni la crainte filiale. Au contraire, on ne craint jamais tant de contrister l'Époux que quand on est dans cette union de cœur avec lui.

Il est vrai que plus cette union est douce, plus l'âme craint d'en être sevrée. Quand on tient aux créatures, on ne sent point les privations de Dieu; mais quand on se détache des créatures, et qu'on commence à goûter les dons intérieurs, les moindres privations

sont très-rudes, et elles font tomber dans une solitude intérieure qui accable. Mais quand Dieu se communique, il faut se nourrir; et quand il retire ses communications sensibles, la croix est un autre aliment moins doux, mais très-pur : il faut être prêt à ces deux états. Laissez votre amie entre les mains du parfait ami, qui est le seul lien des vraies et pures amitiés : il fera sa volonté, qui sera la vôtre. J'espère, madame, que j'aurai l'honneur de vous voir à...

CCLI.

CONSOLATION SUR LA MORT D'UNE DES AMIES DE LA COMTESSE.

A Cambrai, 23 juin (1700).

J'ai voulu, madame, vous laisser tout le temps d'apprendre par d'autres la perte de votre amie. Dieu l'a retirée des piéges de ce monde, après l'y avoir préparée par une assez longue maladie, et il a voulu vous détacher d'une personne fort estimable, qui contentoit la délicatesse de votre goût. Tout ce qu'il fait paroît rigueur, et n'est que miséricorde. Bientôt tout ceci sera fini, et nous verrons, à la lumière de la vérité, combien Dieu nous aime, quand il nous donne quelque croix. Mon zèle

et mon respect pour vous, madame, sont très-grands et très-sincères.

CCLII.

ABANDON SIMPLE ET ENFANTIN A LA CONDUITE DE LA PROVIDENCE; ARDEUR ET VIVACITÉ DE L'AMOUR NAISSANT.

Au Câteau, 26 juillet 1700.

Je suis fort irrégulier, madame; mais vous avez besoin de mes irrégularités et de mes sécheresses. En attendant que nos amis deviennent parfaits, il faut tourner à profit pour nous leurs imperfections. En nous mortifiant et en nous détachant, elles nous seront plus utiles que leurs perfections. Pardonnez-moi donc toutes mes fautes, et comptez (je vous parle en toute simplicité

chrétienne) que personne au monde ne peut être à vous avec plus d'union de cœur, de zèle et d'attachement à toute épreuve, que moi.

Vous êtes emmaillottée; mais on démaillotte les enfants à mesure qu'ils croissent. Il y a néanmoins une manière de croître que je ne vous souhaite point. A Dieu ne plaise que vous soyez grande comme on l'est dans le monde! Jésus-Christ ne vouloit point que ses apôtres, qui étoient encore grands, empêchassent les petits enfants de venir à lui. C'est à eux qu'appartient le royaume du ciel, et malheur aux grands qui ne se rapetissent pas pour leur ressembler! J'aime cent fois mieux vos langes et votre honte enfantine, que cette grandeur roide et hautaine des sévères pharisiens.

Quand Dieu accoutume une âme à lui, elle se passe sans peine de tout ce

qu'il ne lui laisse point au dehors. L'amour est un grand casuiste pour décider les doutes. Il a une délicatesse et une pénétration de jalousie, qui va au delà de tous les raisonnements des hommes. Il faut être dépendant de l'ordre extérieur, et docile aux hommes qui ont l'autorité; mais quand le dehors manque, il faut être détaché, vivre de foi, et suivre l'amour.

Je suis ravi de ce que vous aimez sainte Magdeleine. Elle me charme : en elle, tout est vie de grâce et d'amour simple, mais transporté. Je la joins à la troupe de la sainte Vierge, de saint Joseph et de saint Jean-Baptiste. J'aime bien aussi le disciple bien-aimé, qui est le docteur de l'amour.

Ce que vous sentez est une grande nouveauté pour vous; c'est une vie toute nouvelle et inconnue. On ne se connoît plus; on croit songer les yeux

ouverts. Recevez et ne tenez à rien; aimez, souffrez, aimez encore. Peu d'attention aux dons, sinon pour louer l'Époux qui donne; grande simplicité, docilité, fidélité dans l'usage en chaque moment. L'amour rend libre, en simplifiant sans dérégler.

Dormez autant que vous pourrez; votre corps en a besoin, et vous ne devez point y manquer par avarice d'oraison. L'esprit d'oraison fait quitter l'oraison même, pour se conformer aux ordres de la Providence. Pendant que vous dormirez, votre cœur veillera. Dans le temps des insomnies, ne rejetez point la présence de Dieu; mais ne l'excitez pas au préjudice du sommeil. Ce que vous éprouvez n'est qu'un commencement. Ce qui est le plus vif et le plus sensible n'est ni le plus pur ni le plus intime. Cette vivacité d'amour naissant jette dans l'âme les

principes de vie qui sont nécessaires pour les suites. Sucez donc le lait le plus doux de l'amour, à la mamelle des divines miséricordes. Aimez, comme Dieu vous donne l'amour dans le temps présent. Quand il voudra vous faire languir dans les privations, vous l'aimerez d'une autre sorte, et ce sera une autre nouveauté bien étrange.

Votre chute ne vous a point effrayée : est-ce que vous n'êtes plus timide? Je voudrois bien savoir comment vous avez été en cette occasion. Ne vous troublez point par trop de retours sur vos fautes. C'est votre pente qui est à craindre. Je lirai assez votre écriture. Dieu soit tout en vous : rien que lui.

CCLIII.

SUR LES DOUCEURS QUE DIEU FAIT ÉPROUVER AUX COMMENÇANTS ; FIDÉLITÉ A SUIVRE L'ATTRAIT DE LA GRACE.

Jeudi, 5 août (1700.)

Votre dernière lettre, madame, m'a fait un sensible plaisir. Je vois que Dieu vous éclaire et vous nourrit. Prenez ce qu'il vous donne; demeurez à la mamelle. Vous avez vu des saints que l'amour a instruits sans science : il n'y avoit là aucune œuvre de main d'homme. Faut-il s'étonner que l'amour apprenne à aimer? Ceux qui aiment sincèrement, et que l'esprit de Dieu enivre de son vin nouveau, parlent une langue nouvelle. Quand on sent ce que les autres ne sentent pas,

et qu'on n'a point encore senti soi-même, on l'exprime comme on peut, et on trouve presque toujours que l'expression ne dit la chose qu'à demi. Si l'Église trouve qu'on ne s'exprime pas correctement, on est tout prêt à se corriger, et on n'a que docilité, que simplicité en partage. On ne tient ni aux termes ni aux pensées. Une âme qui aime dans le véritable esprit de désappropriation, ne veut s'approprier ni son langage ni ses lumières. On ne sauroit rien ôter à quiconque ne veut rien avoir de propre.

Quand vous éprouvez un attrait de paix amoureuse, qui est gênée par l'arrivée de l'heure où vous faites une oraison réglée, continuez sans scrupule cette paix autant qu'elle pourra durer; elle sera une très-bonne oraison. Si vous apercevez qu'elle tombe, et que vous soyez oisive ou distraite, prenez

alors la règle d'oraison pour vous relever doucement.

L'avarice du temps est une vraie imperfection; c'est un empressement naturel, et une recherche des goûts spirituels : mais Dieu se sert de cette imperfection pour tenir les commençants dans un plus grand dégoût, et dans une séparation plus fréquente de tout ce qui est extérieur. Le temps de l'enfance est celui où l'homme se nourrit à la mamelle presque à toutes les heures, il tette même quelquefois étant presque endormi; il n'y a point de repas réglés : l'enfant est avide; mais il se nourrit, et croît sensiblement. L'unique chose à observer est de ne manquer jamais à aucun devoir extérieur pour contenter cet attrait.

Je ne suis point pressé de ravoir les livres; ne les lisez que quand vous n'avez rien de meilleur à faire. Peut-

être ne serez-vous pas fâchée de les relire en certains moments, ou du moins d'en revoir des morceaux. Ces traits de grâce, qui sont si originaux, ne sont pas précisément ce qu'on éprouve; mais c'est quelque chose de la même source. Les paroles propres des saints sont bien autres que les discours de ceux qui ont voulu les dépeindre. Sainte Catherine de Gênes est un prodige d'amour. Le frère Laurent est grossier par nature, et délicat par grâce. Ce mélange est aimable, et montre Dieu en lui. Je l'ai vu, et il y a un endroit du livre, où l'auteur, sans me nommer par mon nom, raconte en deux mots une excellente conversation que j'eus avec lui sur la mort, pendant qu'il était fort malade et fort gai.

CCLIV.

COMBATTRE LES SCRUPULES, EN ALLANT A DIEU AVEC UNE CONFIANCE ET UNE SIMPLICITÉ SANS RÉSERVE.

A Cambrai, 2 septembre (1700).

Je suis ravi, madame, non-seulement de ce que Dieu fait dans votre cœur, mais encore du commencement de simplicité qu'il vous donne, pour me le confier. Je voudrois que vous fussiez aussi simple pour vos confessions, que vous l'êtes dans votre oraison. Mais Dieu fait son œuvre peu à peu : cette lenteur avec laquelle il opère, sert à nous humilier, à exercer notre patience à l'égard de nous-mêmes, à nous rendre plus dépendants de lui. Il faut donc attendre que votre

simplicité croisse, et qu'elle s'étende insensiblement jusque sur la manière dont vous vous confessez, et où je vois que vous écoutez trop vos réflexions scrupuleuses. Il n'y a aucun inconvénient que vous alliez à la communion, sans vous confesser, les jours de communion, où vous n'avez aucune faute marquée à vous reprocher depuis la dernière confession. C'est ce qui peut vous arriver dans les courts intervalles d'une confession à l'autre. Dieu veut qu'on soit libre avec lui, quand on ne cherche que lui seul. L'amour est familier; il ne réserve rien; il se montre dans tous ses premiers mouvements au bien-aimé. Quand on a encore des ménagements à son égard, il y a dans le cœur quelque autre amour qui partage, qui retient, qui fait hésiter. On ne retourne tant sur soi avec inquiétude, qu'à cause qu'on veut garder quelque autre affec-

tion, et qu'on borne l'union avec le bien-aimé. Vous qui connoissez tant les délicatesses de l'amitié, ne sentiriez-vous pas les réserves d'une personne pour qui vous n'en auriez aucune, et qui mesureroit toujours sa confiance, pour ne la laisser jamais aller au delà de certaines bornes? Vous ne manqueriez pas de lui dire : Je ne suis point avec vous comme vous êtes avec moi ; je ne mesure rien; je sens que vous mesurez tout. Vous ne m'aimez point comme je vous aime, et comme vous devriez m'aimer. Si vous, créature indigne d'être aimée, voudriez une amitié simple et sans réserve, combien l'Époux sacré est-il en droit d'être plus jaloux! Soyez donc fidèle à croître en simplicité. Je ne vous demande point des choses qui vous troublent, ou qui vous gênent; je suis content, pourvu que vous ne résistiez point à l'attrait de

simplicité, et que vous laissiez tomber tous les retours inquiets qui y sont contraires dès que vous les apercevez.

Suivez librement la pente de votre cœur pour vos lectures; et à l'égard de l'oraison, que l'épouse ne soit point éveillée jusqu'à ce qu'elle s'éveille d'elle-même. N'y ménagez que votre santé, qui peut souffrir dans cet exercice, quoique le goût intérieur vous empêche de le remarquer. Amusez un peu votre imagination et vos sens, quand vous éprouverez que vous aurez besoin de quelque petite occupation extérieure qui les soulage. Ces amusements innocents ne troubleront point alors la présence amoureuse de Dieu.

Vous pouvez compter, madame, sur les deux choses dont nous avons parlé. Je ne vous manquerai jamais, s'il plaît à Dieu, en rien. Je suis sec et irrégulier; mais Dieu est bon dans ceux qui

ont besoin de bonté pour faire son œuvre, et dont il se sert. Confiez-vous donc à Dieu, et ne regardez que lui seul. C'est le bon ami, dont le cœur sera toujours infiniment meilleur que le vôtre. Défiez-vous de vous-même, et non de lui. Il est jaloux; mais sa jalousie est un grand amour, et nous devons être jaloux pour lui contre nous, comme il l'est lui-même. Fiez-vous à l'amour : il ôte tout, mais il donne tout. Il ne laisse rien dans le cœur que lui, et il ne peut rien y souffrir; mais il suffit seul pour rassasier, et il est lui seul toutes choses. Pendant qu'on le goûte, on est enivré d'un torrent de volupté, qui n'est pourtant qu'une goutte des biens célestes. L'amour goûté et senti ravit, transporte, absorbe, rend tous les dépouillements indifférents; mais l'amour insensible, qui se cache pour dénuer l'âme au dedans,

la martyrise plus que mille dépouillements extérieurs. Laissez-vous maintenant enivrer dans les celliers de l'Époux.

CCLV.

AVEC QUELLE SIMPLICITÉ LES AMIS DOIVENT AGIR ENTRE EUX.

A Cambrai, 2 novembre 1700.

J'attends, madame, sans impatience, mais de bon cœur, samedi ou lundi. Vous avez bien raison de compter sur moi. Dieu ne laisse aucune cérémonie entre les siens, quand ils sont siens sans réserve. Il met à la place des délicatesses de l'amour-propre, celles de la charité, qui sont infinies, sans être gênantes ni contraires à la simplicité. Je me réjouis des bons sentiments de

Mlle..., et j'espère qu'elle se soutiendra dans le bien, puisque Dieu a soin de redoubler ses coups. Pour Mme de N..., prenez tout pour vous, s'il vous plaît, madame, et ne me renvoyez rien. Je l'honore assez sincèrement pour être bien aise qu'elle pense ce qu'il faut sur vous, et je me réjouis encore davantage de ce que l'attention du monde ne vous touche guère.

CCLVI.

SOURCE DES SCRUPULES; MOYENS D'Y REMÉDIER.

Dimanche au soir, 7 novembre.

Cette lettre est écrite d'hier au soir, lundi 8 novembre (1700).

On ne peut, madame, être plus touché que je le suis de ce qui vous re-

garde. Il m'a paru, dans notre conversation, que vos scrupules vous ont un peu retardée et desséchée. Ils vous feroient des torts irréparables, si vous les écoutiez : c'est une vraie infidélité. Vous avez la lumière pour les laisser tomber, et si vous y manquez, vous contristerez en vous le Saint-Esprit. *Où est l'esprit de Dieu, là est la liberté*[1]; où est la gêne, le trouble et la servitude, là est l'esprit propre, et un amour excessif de soi. O que le parfait amour est éloigné de ces inquiétudes! On n'aime guère le bien-aimé, quand on est si occupé de ses propres délicatesses. Vos peines ne sont venues que d'infidélité. Si vous n'eussiez point résisté à Dieu, pour vous écouter, vous n'auriez point tant souffert : rien ne coûte tant que ces recherches d'un

[1] II Cor. III. 17.

soulagement imaginaire. Comme un hydropique en buvant augmente sa soif, un scrupuleux, en écoutant ses scrupules, les augmente, et le mérite bien. Le seul remède est de se faire taire, et de se tourner d'abord vers Dieu. C'est l'oraison, et non pas la confession qui guérit alors le cœur. Travaillez donc à réparer le temps perdu; car franchement, je vous trouve un peu déchue et affoiblie : mais cet affoiblissement se tournera à profit; car l'expérience de la privation, de l'épreuve et de votre foiblesse, portera sa lumière avec elle, et vous empêchera de tenir trop à ce que l'état de paix et d'abondance a de doux et de lumineux. Courage donc : soyez simple; vous ne l'êtes pas assez, et c'est ce qui vous empêche souvent de tout dire, et de questionner.

Pour moi, je suis dans une paix sèche, obscure et languissante; sans

ennui, sans plaisir, sans pensée d'en avoir jamais aucun; sans aucune vue d'avenir en ce monde; avec un présent insipide et souvent épineux, avec un je ne sais quoi qui me porte, qui m'adoucit chaque croix, qui me contente sans goût. C'est un entraînement journalier; cela a l'air d'un amusement par légèreté d'esprit et par indolence. Je vois tout ce que je porte; mais le monde me paroît comme une mauvaise comédie, qui va disparoître dans quelques heures. Je me méprise encore plus que le monde : je mets tout au pis aller; et c'est dans le fond de ce pis aller pour toutes les choses d'ici-bas, que je trouve la paix. Il me semble encore que Dieu me traite trop doucement, et j'ai honte d'être tant épargné; mais ces pensées ne me viennent pas souvent, et la manière la plus fréquente de recevoir mes croix est de les laisser

venir et passer, sans m'en occuper volontairement. C'est comme un domestique indifférent, qu'on voit entrer et sortir de sa chambre, sans lui rien dire. Du reste, je ne veux vouloir que Dieu seul pour moi, et pour vous aussi, madame. Qu'est-ce qui suffira à celui à qui le vrai amour ne suffit pas ?

CCLVII.

TORT QUE FONT LES SCRUPULES OUTRÉS.

Dimanche, 12 décembre 1700.

J'ai toujours pour vous, madame, au cœur ces paroles : « Comme l'eau éteint le feu, le scrupule éteint l'oraison. » Ne vous écoutez point vous-même sur vos scrupules, et vous serez en paix. Il y a deux choses qui doivent vous

ôter toute crainte. L'une est l'expérience de votre vivacité, de votre subtilité, de vos tours ingénieux pour vous troubler vous-même sur des riens. Vous l'avez souvent reconnu ; tous vos directeurs et confesseurs vous l'ont unanimement déclaré. C'étoit une tentation reconnue pour telle avant que vous fissiez oraison : l'oraison n'y doit rien ajouter. Pour faire oraison, vous n'en devez pas moins rejeter vos scrupules comme des tentations anciennes, qu'on vous a de tout temps ordonné de n'écouter plus. L'oraison ne fait pas que ce qui étoit autrefois très-innocent, devienne mauvais ou dangereux. L'oraison ne fait pas que vos anciens directeurs aient mal réglé ce qu'ils ont réglé indépendamment de toute oraison, et sur quoi ils sont uniformes.

La seconde chose qui doit vous rassurer est le préjudice qui vous vient

de ces scrupules. Toutes les fois que vous voulez, contre l'obéissance et contre votre attrait intérieur, rentrer dans ces examens tant de fois condamnés par vos directeurs, vous vous distrayez, vous vous troublez, vous vous desséchez, vous vous éloignez de l'oraison, et par conséquent de Dieu; vous rentrez en vous-même, vous retombez dans votre naturel; vous réveillez vos vivacités, vos délicatesses et vos autres défauts; vous n'êtes presque plus occupée que de vous. En vérité, tout cela est-il de Dieu? est-ce en suivant l'attrait de sa grâce, qu'on s'éloigne tant de lui? A mon retour, je vous trouvai si déchue, et si prête à vous dissiper entièrement, que je ne vous connoissois presque plus. Est-ce là l'ouvrage de Dieu? y reconnoissez-vous sa main? L'amour détourne-t-il d'aimer? D'ailleurs, dans la vie simple et régulière

que vous menez depuis que vous faites oraison encore plus qu'auparavant, vous ne pouvez repasser dans votre esprit que des vétilles pour plusieurs années. Ne seriez-vous pas bien coupable devant Dieu, si vous vous détourniez de sa société familière dans l'oraison, par la recherche inquiète de toutes ces vétilles que vous grossissez dans votre imagination? Je les mets toutes au pis, et je les suppose de vrais péchés : du moins elles ne peuvent être que des péchés véniels, dont il faut s'humilier, et travailler fortement à se corriger; mais que la ferveur de l'amour dans l'oraison efface promptement. Mais vous devriez tourner votre délicatesse scrupuleuse principalement contre vos scrupules mêmes. Est-il permis, sous prétexte de rechercher les plus légères fautes, de se troubler, de faire tarir la grâce de l'oraison, et de se faire tant

de grands maux, pour en subtiliser de petits? Ce n'est pas pour le temps présent que je vous dis toutes ces choses; vous n'en avez pas besoin maintenant; mais le besoin en peut revenir. Le scrupule est une illusion en mal, comme la fausse oraison est une illusion en bien. Pour l'oraison qui met en paix, qui nourrit le cœur, qui détache, qui humilie, qui ne cesse que quand on tombe dans le scrupule, et qu'on ne peut quitter qu'en s'éloignant de l'amour, elle ne peut être que bonne. Il ne peut y avoir aucune illusion à croire sans voir, à aimer sans s'attacher à ce qu'on sent, à recevoir simplement sans s'arrêter à ce qu'on reçoit, à renoncer à toute imagination, au propre sens et à la propre volonté.

Voici une lettre qui étoit déjà faite, madame, et à laquelle je n'ajouterai rien, sinon que je me servirai d'une

voie particulière qui se présente, pour faire la réponse qu'on attend, sans craindre l'inconvénient que vous craignez.

CCLVIII.

LE VÉRITABLE AMOUR DE DIEU HUMILIE, ET DISSIPE LES SCRUPULES.

Dimanche, 26 décembre 1700.

Vous ne vous trompez point, madame, en disant que l'élévation que l'amour donne n'enfle point le cœur. C'est une marque qui rassure contre la crainte de l'illusion. L'amour, selon l'expérience intime, est bien plus Dieu que nous; c'est Dieu qui s'aime lui-même dans notre cœur. On trouve que c'est quelque chose qui fait toute notre

vie, et qui est néanmoins supérieur à nous. Nous n'en pouvons rien prendre pour nous en glorifier. Plus on aime Dieu, plus on sent que c'est Dieu qui est tout ensemble l'amour et le bien-aimé. O qu'on est éloigné de se savoir bon gré d'aimer, quand on aime véritablement! L'amour est emprunté; on sent qu'il fait tout, et que rien ne se feroit, s'il ne nous étoit donné pour tout faire. Hélas! qu'aimerois-je, si ce n'est moi-même, si je n'aimois que de mon propre fond? Dieu, qui sait tout assaisonner, ne donne jamais le plus sublime amour sans son contre-poids. On éprouve tout ensemble au dedans de soi deux principes infiniment opposés : on sent une foiblesse et une imperfection étonnante dans tout ce qui est propre; mais on sent par emprunt un transport d'amour, qui est si disproportionné à tout le reste, qu'on ne

peut se l'attribuer. Un enfant qu'on enlève bien haut, bien loin de s'en croire plus grand, a peur de tomber, si on ne le tient à deux mains dans cette élévation. C'est l'amour qui rend véritablement humble ; car il avilit infiniment tout ce qui n'est point le bien-aimé. Il en occupe tellement, qu'il fait qu'on s'oublie. Enfin il fait sentir quelque chose de si différent de la nature, qu'il convainc de sa corruption et de son impuissance. Il reproche intimement, avec une vivacité perçante, jusqu'aux moindres recherches de la nature.

Tenez ferme, madame, pour vos communions. Les consciences scrupuleuses ont besoin d'être poussées au delà de leurs bornes, comme les chevaux rétifs et ombrageux. Plus vous hésiterez dans vos scrupules, plus vous les nourrirez secrètement. Il faut les

gourmander pour les guérir. Plus vous les vaincrez, plus vous serez en paix. En passant au delà, vous trouverez non-seulement une paix véritable, mais encore une paix lumineuse, qui vous apportera un profond discernement sur le piége de vos scrupules, et qui sera suivie de fruits solides. Voilà la marque qu'une conduite est de Dieu. Rien n'est si contraire à la simplicité que le scrupule. Il cache je ne sais quoi de double et de faux. On croit n'être en peine que par délicatesse d'amour pour Dieu, mais dans le fond on est inquiet pour soi, et on est jaloux pour sa propre perfection, par un attachement naturel à soi. On se trompe pour se tourmenter, et pour se distraire de Dieu sous prétexte de précaution.

CCLIX.

COMMENT L'AMOUR DE DIEU APPREND A SOUFFRIR; DIFFÉRENCE ENTRE LE COURAGE QUI VIENT DE L'HOMME ET LA RÉSIGNATION QUE DIEU NOUS INSPIRE.

A Cambrai, 5 janvier 1701.

Je suis touché, madame, de ce que votre malade souffre; mais je me réjouis de ce qu'elle souffre si bien. Souvenez-vous de ce que dit *le Chrétien intérieur*[1] : « Ceux qui ne veulent point souffrir n'aiment point, car l'amour veut toujours souffrir pour le bien-aimé. » Vous ne vous trompez point, en distinguant *la bonne volonté du courage*.

[1] Cet ouvrage a pour auteur M. de Bernières-Louvigny, mort en odeur de sainteté, à Caen, le 3 mai 1659, âgé de cinquante-sept ans.

Le courage est une certaine force et une certaine grandeur de sentiment, avec laquelle on surmonte tout. Pour les âmes que Dieu veut tenir petites, et à qui il ne veut laisser que le sentiment de leur propre foiblesse, elles font tout ce qu'il faut, sans trouver en elles de quoi le faire, et sans se promettre d'en venir à bout. Tout les surmonte selon leur sentiment, et elles surmontent tout par un je ne sais quoi, qui est en elles sans qu'elles le sachent, qui s'y trouve tout à propos au besoin, comme d'emprunt, et qu'elles ne s'avisent pas même de regarder comme leur étant propre. Elles ne pensent point à souffrir; mais insensiblement chaque croix se trouve portée jusqu'au bout dans une paix simple et amère, où elles n'ont voulu que ce que Dieu vouloit. Il n'y a rien d'éclatant, rien de fort, rien de distinct aux yeux d'autrui, et

encore moins aux yeux de la personne. Si vous lui disiez qu'elle a bien souffert, elle ne le comprendroit pas. Elle ne sait pas elle-même comment tout cela s'est passé. A peine trouve-t-elle son cœur, et elle ne le cherche pas. Si elle vouloit le chercher, elle en perdroit la simplicité, et sortiroit de son attrait. C'est ce que vous appelez *une bonne volonté*, qui paroît moins, et qui est beaucoup plus que ce qu'on appelle d'ordinaire *courage*. La bonne eau ne sent rien; plus elle est pure, moins elle a de goût. Elle n'est d'aucune couleur; sa pureté la rend transparente, et fait que, n'étant jamais colorée, elle paroît de toutes les couleurs des corps solides où vous la mettez. La bonne volonté, qui n'est plus qu'amour de celle de Dieu, n'a plus ni éclat ni couleur par elle-même : elle est seulement en chaque occasion ce

qu'il faut qu'elle soit, pour ne vouloir que ce que Dieu veut. Heureux ceux qui ont déjà quelque commencement et quelque semence d'un si grand bien!

C'est à vous, madame, à préparer, à ouvrir, à façonner peu à peu l'homme nouveau dans votre prochain, qui vous est si cher. Ne hâtez rien, ne prévenez rien, ne vous empressez sur rien; mais suivez pas à pas tout ce que Dieu commence. Il y a une espèce de signal qu'il donne : il faut y être attentif, et être aussi éloigné de la négligence et de la retenue politique que de l'empressement.

Je souhaite que votre malade ne nous empêche point d'avoir l'honneur de vous revoir samedi. Aurez-vous la bonté de dire un mot pour moi aux deux personnes chez qui vous êtes?

CCLX.

PROPORTIONNER LES PRATIQUES DE PIÉTÉ AUX FORCES CORPORELLES

Vendredi au soir, 28 janvier 1701.

Puisque vous êtes foible, madame, reposez-vous et ne sortez point. Le bon saint que nous aimons tant sera avec vous au coin de votre feu. Vous savez combien il s'accommodoit à toutes les foiblesses des corps et des esprits. L'amour aime partout. La foiblesse du corps ne diminue point la force du cœur. L'amour n'est jamais si puissant que quand il se repose dans le sein du bien-aimé. Vous avez apparemment trop pris sur vous dans votre voyage : c'est un reste de courage naturel et de

délicatesse de sentiment qui vous a menée au delà de vos forces corporelles. Les hommes pourront vous en tenir compte; mais Dieu veut des choses moins belles et plus simples. Si vous sentez que votre langueur ne vous permette pas d'aller demain à la messe, renoncez-y bonnement. Souvenez-vous que si saint François de Sales étoit au monde, et qu'il fût votre directeur, il vous défendroit d'y aller en ce cas. Il ne vous le défend pas moins du paradis. En quittant la solennité de sa fête, vous suivrez son esprit. Vous le trouverez dans la foiblesse et dans la simplicité, bien plus que dans une régularité forcée. Aimons comme lui, et nous aurons bien célébré sa fête. Si vous croyez pouvoir aller à l'église, n'y demeurez que le temps d'une messe; mais défiez-vous de vous-même, et condamnez-vous à n'y aller pas, si peu que la

chose vous paroisse douteuse, selon la première pente de votre cœur sans réflexion.

Bonsoir, madame; je n'ai pas eu un moment pour vous répondre plus tôt. Je vous irai voir dès demain, si je le puis.

CCLXI.

MÊME SUJET.

Samedi matin, 29 janvier 1701.

Je vous conjure encore une fois, madame, de ne songer point encore aujourd'hui à entendre la messe, si votre foiblesse et votre langueur ne vous le permettent pas. Vous manqueriez à Dieu et au saint par ce défaut de simplicité, vertu que le saint a tant aimée et re-

commandée. Mais si votre santé se trouvoit assez fortifiée pour entendre une messe, venez simplement à onze heures et demie entendre la mienne dans la chapelle de céans. Nous nous unirons ensemble au bon saint. Il m'a donné le jour de sa fête les prémices de mes plus grandes croix. Ce fut ce même jour, il y a précisément quatre ans, que mon livre [1] fut publié. Je dois faire de bon cœur l'anniversaire de ce jour crucifiant pour moi.

Je reviens à votre santé. Si elle demande que vous ne partiez point du coin de votre feu, n'hésitez pas à le faire. Pour la langueur intérieure, vous ne la guérirez point avec le P. S..., ni par vos recherches. La paix en la souffrant est le vrai remède.

[1] L'*Explication des Maximes des Saints*.

CCLXII.

SE CONFESSER SANS INQUIÉTUDE ET SANS SCRUPULE.

Mardi, 8 février 1701.

Je vous rendrai, madame, en main propre, la lettre de M. le comte de Montberon. Vous pouvez compter que j'accepte de plein cœur ce que Dieu m'envoie; soyons fidèles à le suivre.

Je crois que vous pouvez vous confesser un de ces jours-ci; mais à condition que vous bornerez votre confession à dire les fautes qui se font remarquer sans peine, et qu'après les avoir dites simplement selon la lumière que vous en aurez alors, vous n'y penserez plus après votre confession, et que vous en laisserez tomber la pensée

avec la même fidélité qu'il faut avoir contre une pensée de tentation. Je prie Dieu, madame, qu'il vous fasse telle qu'il veut que vous soyez.

CCLXIII.

SE SUPPORTER SOI-MÊME COMME ON SUPPORTE LE PROCHAIN ; TRAVAILLER PAISIBLEMENT A LA CORRECTION DE SES DÉFAUTS.

Samedi, 19 février 1701.

Les personnes qui ne s'aiment que par charité, comme le prochain, se supportent charitablement, sans se flatter, comme on supporte le prochain dans ses imperfections. On connoît ce qui a besoin d'être corrigé en soi comme en autrui : on y travaille de bonne foi

et sans mollesse; mais on fait pour soi comme on feroit pour une personne que l'on conduiroit à Dieu. On fait le travail avec patience; on ne se demande, non plus qu'au prochain, que ce qu'on est capable de porter dans les circonstances présentes; on ne se décourage point à force de vouloir être parfait en un seul jour. On condamne sans adoucissement ses plus légères imperfections; on les voit dans toute leur difformité; on en porte toute l'humiliation et toute l'amertume. On ne néglige rien pour se corriger; mais on ne se chagrine point dans ce travail. On n'écoute point les dépits de l'orgueil et de l'amour-propre, qui mêlent leurs vivacités excessives avec les sentiments forts et paisibles que la grâce nous inspire pour la correction de nos défauts. Ces dépits si cuisants ne servent qu'à décourager une âme, qu'à l'occuper de

toutes les délicatesses de l'amour-propre, qu'à la rebuter de servir Dieu, qu'à la lasser dans sa voie, qu'à lui faire chercher des ragoûts et des soulagements contraires à sa grâce, qu'à la dessécher, qu'à la distraire, qu'à l'épuiser, qu'à lui préparer une espèce de dégoût, et de désespoir de pouvoir achever sa route. Rien n'arrête tant les âmes que ces dépits intérieurs, quand on s'y laisse aller volontairement; mais quand on ne fait que les souffrir sans y adhérer, et sans se les procurer par des réflexions d'amour-propre, ces peines se tournent en pures croix, et par conséquent en sources de grâce. Elles se trouvent au rang de toutes les autres épreuves par lesquelles Dieu nous purifie et nous perfectionne. Il faut donc laisser passer cette souffrance, comme on laisse passer un accès de fièvre ou une migraine, sans faire au-

cune chose qui puisse exciter ou entretenir le mal.

Cependant il faut demeurer dans son occupation intérieure, et dans ses devoirs extérieurs, autant qu'on en conserve la liberté. L'oraison en est moins douce et moins aperçue; l'amour en est moins vif et moins sensible; la présence de Dieu en est moins distincte et moins consolante; les devoirs extérieurs même en sont remplis avec moins de facilité et de goût : mais la fidélité en est encore plus grande, lorsqu'elle se soutient dans ces circonstances pénibles, et c'est tout ce que Dieu demande. Un bâtiment à rames va de plus grande force de rameurs, en ne faisant qu'un quart de lieue contre vent et marée, que quand il fait une lieue à la faveur de la marée et d'un bon vent. Il faut traiter les dépits de l'amour-propre comme certaines gens

traitent leurs vapeurs. Ils ne les écoutent point, et font comme s'ils ne les sentoient pas.

Je vous conjure bien sérieusement, madame, de ne supprimer point les lettres que vous m'écrivez; il est bon que je vous voie au naturel dans ces premiers mouvements. Les supprimer, c'est une mauvaise honte de l'amour-propre. Les tours et retours sont contraires à la simplicité. Faut-il s'étonner que nous soyons foibles, inégaux et épineux?

CCLXIV.

SURMONTER LES SCRUPULES, EN SE DÉFIANT DE LA VIVACITÉ DE L'IMAGINATION.

Vendredi, 3 mars 1701.

Il s'en faut bien, madame, que je ne sois rebuté. Je vous plains, et je ne songe point à vous gronder. Je n'ai d'autres peines que celle de ne pouvoir guérir les vôtres; mais je voudrois que vous fussiez fidèle à faire ce qu'il me semble que Dieu demande de vous. Les choses que vous vous reprochez, et dont vous dites que vous avez horreur, ne sont que des faits sans malignité, et sans aucune véritable conséquence pour le prochain, que vous dites en conversation. En vérité, est-ce là de quoi se

troubler? Ces bagatelles excitent vos scrupules; vos scrupules excités troublent votre oraison, vous éloignent de Dieu, vous dessèchent, vous dissipent, réveillent vos goûts naturels, et vous mettent en tentation contre votre grâce. Voyez combien le remède est pire que le mal. Le mal n'est qu'imaginaire; le remède est un mal réel.

Je ne m'étonne point que votre imagination trop vive, et une habitude de vous laisser trop aller à vos réflexions, qui n'a point été assez réprimée, vous fassent de la peine; mais il seroit temps de vaincre ces obstacles, qui vous arrêtent dans la voie de Dieu. Au moins vous devez vous défier de votre imagination, sentir le mal qu'elle vous fait, reconnoître combien elle vous occupe de bagatelles, et vous dérobe la vue des plus grandes choses; enfin être docile, et demeurer ferme dans la pra-

tique des conseils qu'on vous donne. Loin de vous abandonner, je vous persécuterai sans relâche. Je ne me décourage point pour tous vos scrupules; ne vous découragez point de les vaincre. C'est de tout mon cœur que je vous conjure de communier demain, sans vous confesser. Vous manquerez à Dieu, si vous ne faites pas ce que je vous demande en son nom, et pour l'amour de lui.

CCLXV.

MALADIE DU DAUPHIN; MORT DE M. DE CROISILLES. S'OUVRIR AVEC SIMPLICITÉ AU DIRECTEUR.

Mardi, 22 mars 1701.

Mgr le Dauphin tomba dimanche en apoplexie, et on lui tira d'abord cinq

palettes de sang : nous n'en savons pas davantage; mais cette nouvelle se répandra bientôt avec toutes ses circonstances. En attendant, je vous supplie, madame, de n'en point parler.

Mon bon ami M. de Croisilles[1] est mort en vrai chrétien. J'en suis bien touché; mais Dieu prend ce qui est à lui, et non pas à nous.

Vous n'êtes point simple avec moi, et vous supposez que je ne veux point entrer simplement dans les desseins de Dieu sur vous. Vos besoins sont des droits que vous avez de me demander du secours. Puisque Dieu le veut, je le veux aussi; mais je vous demande

[1] Croisilles (Guillaume Catinat, seigneur de), frère du maréchal Catinat, devint capitaine au régiment des gardes, et mourut le 19 mars 1701. Il étoit intimement lié avec Fénelon, qui paroît avoir eu pour lui beaucoup d'estime. (Voyez, parmi les *Lettres diverses* de Fénelon, celle à l'abbé Pucelle, du 25 mars 1712.)

deux choses : l'une est de ne rien cacher, et l'autre, de faire ce que je vous dirai pour vaincre vos scrupules. Que si vous y manquez, au moins faut-il m'en avertir de bonne foi. Je prie Notre-Seigneur qu'il vous élargisse le cœur, qu'il vous désoccupe de vos vains scrupules sur des bagatelles, et qu'il vous empêche de lui manquer véritablement en résistant à son attrait. Rien ne guérit tant du scrupule que de le forcer sans hésitation. Dieu vous aidera : rien ne lui est impossible. Croyez, et vous recevrez suivant la mesure de votre foi.

CCLXVI.

ÉLARGIR SON COEUR PAR LA CONFIANCE.

Samedi, 2 avril 1701.

Je vous envoie, madame, ma réponse pour Mme d'Oisy[1]. Il me paroît qu'elle hasarde trop, en écrivant avec confiance par la voie d'un petit garçon. Je lui fais néanmoins réponse, de peur de la peiner en la laissant trop en suspens.

Pour vous, madame, je vous conjure de communier demain sans vous

[1] Oisy (Marguerite-Claire de Berg Saint-Winox, comtesse d'), dont Fénelon parle souvent dans ses lettres à la comtesse de Montberon, étoit liée d'une étroite amitié avec cette dame. Elle avoit épousé, le 26 juin 1687, Jean-Eustache de Tournai d'Assignies, comte d'Oisy.

confesser, et de forcer tous vos scrupules, pour donner à Dieu cette preuve de votre sincère docilité à son ministre. Vous pouvez croire que je n'ai envie de charger ni votre conscience ni la mienne; mais votre conscience a besoin d'être un peu élargie. L'amour, quand il se perfectionne, chasse la crainte [1]; et quand il ne le fait pas, c'est qu'on le gêne, et qu'on l'arrête dans sa pente. Voulez-vous par crainte étouffer l'amour, et, par une délicatesse déplacée pour Dieu, résister à Dieu même? J'aurai l'honneur de vous voir dès que vous croirez en avoir besoin.

(Même jour.)

Communiez demain, je vous supplie, et priez pour quelque chose que je recommande à Dieu. J'ai les Lettres

[1] I Joan. IV. 17.

de Mme de Chantal : les voulez-vous lire? Pardon du mécompte pour ma réponse à Oisy. Dieu soit avec vous, et toutes choses lui seul en vous.

CCLXVII.

SUR LE MÊME SUJET.

Lundi (4 avril 1701).

Ne hésitez point, madame, à communier aujourd'hui. O la grande et l'aimable fête[1] ! C'est l'anéantissement du Verbe fait chair : anéantissons-nous avec lui. Cet anéantissement est le prodige de l'amour. O que la vie du

[1] La fête de l'Annonciation, qui cette année tombe dans la semaine sainte, avoit été transférée à ce jour.

Fils de Dieu étoit cachée en cet état! O que ce mystère est intérieur!

Ce qui n'est point du tout volontaire, et que nous avons sujet de croire de bonne foi étranger à notre volonté, n'est ni péché ni imperfection. Ne craignez point ce que vous ne voulez pas.

CCLXVIII.

RÉSIGNATION DANS LES PERTES ET LES REVERS.

Mardi, 26 avril 1701.

Tout est *Pot au lait* en ce monde; chacun de nous est la pauvre *Perrette*[1]. Qu'y faire, madame? Se consoler,

[1] Allusion à la fable de La Fontaine, *la Laitière et le Pot au lait*, liv. VII, fable x.

perdre en paix ce que la Providence nous ôte, et ne tenir qu'à celui qui est jaloux de tout. En perdant tout de la sorte, on ne perd jamais rien. La jalousie, qui est si tyrannique et si déplacée dans les hommes, est en sa place en Dieu. Là elle est juste, nécessaire, miséricordieuse. En ne nous laissant rien, elle nous donne tout.

Ne communiâtes-vous pas dimanche? Je crois que vous devriez prendre des règles fixes avec le bon père, surtout pour le temps de mon absence. Vous le mènerez au but mieux que personne.

Si M. le comte de Montberon pouvoit arriver dimanche, ou même lundi, nous pourrions encore dîner ensemble, et cela seroit fort joli : sinon, il sera bien joli d'en être privé; car tout est joli dans la volonté qui décide.

Dieu vous bénisse. J'aurai l'honneur

de vous voir et de vous écrire avant mon départ.

CCLXIX.

ÉVITER LES RAISONNEMENTS ET LES RETOURS SUBTILS SUR SOI-MÊME.

Vendredi, 6 mai 1701.

Il faut que je parte de bonne heure, madame, pour aller dire la messe à Saulsoir [1], où je vais faire la visite en passant; mais je vous donne la béné-

[1] Ou Saulchoir (*Salicetum*). C'étoit une abbaye de filles, ordre de Cîteaux : on la nommoit aussi *Notre-Dame du Sart*. Le duc de Bourgogne y logea pendant la campagne de 1708, et touché du dénûment où la guerre avoit réduit les religieuses, il écrivit en leur faveur, le 13 octobre 1708, à Messieurs du magistrat de Tournai.

diction de Dieu notre père, et de notre Seigneur Jésus-Christ. *La paix soit avec vous*. Elle y sera, si vous êtes simple; et vous mériterez de la perdre, si peu que vous sortiez de cet attrait de simplicité. Vous en avez l'expérience, et cette expérience si sensible vient d'une bonté qui veut vous convaincre, et vous faire honte de vos hésitations dans la foi. Le raisonnement subtil pour vous tourmenter vous-même est pour vous comme le fruit défendu. Dès que vous apercevrez que vous vous serez écoutée vous-même, laissez tomber vos raisonnements, et revenez à votre vrai centre, hors duquel vous ne trouverez aucun repos. Le bon père, que vous avez vu depuis peu vous sera utile pour vous faire passer outre, quand vos subtilités vous arrêteront.

Je vous envoie une lettre pour

Mme d'Oisy; mais je crois que vous vous incommoderez à l'aller voir. Rien n'est plus opposé à votre grâce que de prendre trop sur votre santé; car c'est aux dépens de votre corps déjà foible, nourrir votre esprit naturel et votre amour-propre, qui se plaît à ces sortes de délicatesses et de politesses pour le prochain. Tâchez de faire entendre au P... le mal qu'on vous fait en vous écoutant. On sait que vous vous écoutez, et on vous accoutume à ne supprimer jamais ce qui ne se surmonte jamais bien qu'en le supprimant.

Ne m'oubliez pas, je vous conjure, en écrivant à Tournai et à Malines. Je vous manderai au plus tôt le temps précis de mon séjour à Saint-Denis[1]. Je suis véritablement fâché de n'avoir

[1] Abbaye de bénédictins du diocèse de Cambrai, située près de Mons en Hainaut.

pas vu Mme la comtesse de Souastre[1]. Je prie Dieu qu'il vous garde contre vous-même : c'est la seule chose dont je suis en peine. Il voit, madame, et il sait tout ce qui est dans le fond de mon cœur par rapport à vous.

CCLXX.

ITINÉRAIRE DE SA VISITE ÉPISCOPALE.

A Valenciennes, 7 mai 1701.

Je dois, madame, vous rendre compte de mes projets. Je ne compte point de m'arrêter à Mons, et je vais droit à Saint-Denis. La mission ne peut

[1] Souastre (Marie-Françoise de Montberon, comtesse de), fille de la comtesse de Montberon, avoit épousé, en 1689, Charles-Eugène-Jean-Dominique, comte de Souastre.

commencer à Binch que le jour de la Pentecôte, ce qui me donne une semaine pour la visite des environs de Saint-Denis, et pour aller à Enghien voir Mme la duchesse d'Aremberg. Si M. le M. de M... veut venir au désert, nos deux abbés le posséderont à certaines heures, et je me délasserai le soir de mes visites de la journée en trouvant une si bonne compagnie, avec laquelle nous nous promènerons dans des bois assez agréables. Ne m'oubliez pas, s'il vous plaît, dans le lieu où vous voulez aller. Je suis fort touché de bien des choses, et entre autres de la dernière lettre. Portez-vous bien, madame. Ne regardez point derrière vous, si vous voulez aller en avant. Je ne vous dis rien de mon zèle et de mon respect.

CCLXXI.

ORDRE DE SA VISITE ÉPISCOPALE. ÉLARGIR LE CŒUR PAR LA CONFIANCE.

A Binch, 25 mai, jour de la Pentecôte, 1701.

J'ai reçu, madame, deux paquets de vous, et rien de vous-même : pas un mot qui m'apprenne comment vous vous portez. Cela est bien sec : mais tout est bon, pourvu que vous vous portiez bien, et que vous soyez en paix. J'eus l'honneur de vous écrire de Valenciennes, pour vous dire que je serois à Saint-Denis toute la semaine qui vient de finir. En effet, j'y ai passé tout ce temps-là, pensant souvent à M. le M. de M... que j'eusse été ravi de posséder dans cette solitude, où les promenades

sont très-agréables pendant les beaux jours. Mais je ne me flattois d'aucune espérance, sachant combien il doit être assujetti à sa résidence par le voisinage d'un certain homme qu'il doit vouloir contenter, et qui ne se contente pas facilement. J'espère qu'il se trouvera quelque autre temps plus favorable que la Providence nous fournira pour nous voir en liberté. Me voici fixé pour une dizaine de jours. Je compte qu'après la fête du saint Sacrement, je pourrai aller vers Maubeuge. De là, je me rapprocherai insensiblement de Cambrai, où je souhaite de tout mon cœur de vous trouver avec un cœur plus large que celui que vous rétrécissez si souvent. Si quelque peine vous arrête, ne hésitez pas à parler au P. R..., en cas que le P. S... ne vous décide pas assez nettement. Surtout que le soleil ne se couche pas sur vos hésitations; car plus

elles durent, plus elles deviennent difficiles à guérir.

Je vous envoie une lettre pour Mme d'Oisy, qui a besoin d'être donnée sûrement en main propre; mais n'y allez pas, je vous conjure : il suffit d'y envoyer une personne sûre. N'allez pas faire des merveilles d'amitié, qui prennent trop sur votre santé : ces merveilles sont des ragoûts d'amour-propre.

Mlle d'U... a besoin et mérite d'être soutenue par des lettres d'amitié et d'édification, qui la consolent et qui l'encouragent. Répondez-lui bonnement. Mme la C. de S... (*Souastre*) n'a-t-elle point passé à Cambrai, et n'y est-elle point encore? Si elle y est, je vous conjure de lui dire mille choses, qui ne sont point des compliments. Je n'espère pas de la trouver chez vous à mon retour; mais j'ai bien envie d'avoir l'honneur de l'aller voir chez elle.

Je souhaite fort que M. le comte de Montberon fasse cet été de petits tours à Cambrai, et que Tournai nous le prête.

Je suis toujours, madame, l'homme du monde qui vous est le plus dévoué. Je souhaite que l'esprit de simplicité, de vérité, de paix et d'amour descende et repose sur vous ; que son feu consume en vous tout ce qui n'est pas de lui, et qu'il soit l'âme de votre âme.

CCLXXII.

ÉVITER LES PRÉVOYANCES; VIVRE DE FOI ET D'ABANDON A DIEU.

A Cambrai, 10 juin 1701.

J'avois compté, madame, que je vous trouverois ici, et cette espérance me

faisoit un grand plaisir : mais Dieu vous a envoyée à... La bonne place est celle où il met : toute autre est d'autant plus mauvaise, qu'elle flatteroit notre goût, et seroit de notre propre choix. Êtes-vous libre à... pour être seule? D'ailleurs n'y êtes-vous point embarrassée par vos confessions? Je suis fort aise que l'homme que vous avez vu soit propre à vous soulager le cœur, et à vous aider. Je l'aime et je l'estime beaucoup. Je suis persuadé qu'il pourra souvent vous faire du bien: mais je ne veux point cesser de vous donner mes soins. C'est une union que Dieu a faite, et qui, étant de son ordre, doit durer. Je ne vois rien qui puisse m'éloigner de ce pays, et ce qu'on vous a écrit ne peut avoir aucun fondement. Ne songez donc point à des choses éloignées. Cette inquiétude sur l'avenir est contraire à votre grâce:

Quand Dieu vous donne un secours, ne regardez que lui seul dans le secours qui vous est donné, et prenez-le chaque jour, comme les Israélites prenoient la manne, sans en faire jamais de provision d'un jour à l'autre.

La vie de pure foi a deux choses : la première est qu'elle fait voir Dieu sous toutes les enveloppes imparfaites où il se cache ; la seconde est de tenir une âme sans cesse en suspens. On est toujours comme en l'air, sans pouvoir toucher du pied à terre : la consolation d'un moment ne répond jamais de la consolation du moment qui suivra. Il faut laisser faire Dieu dans tout ce qui dépend de lui, et ne songer qu'à être fidèle dans tout ce qui dépend de nous. Cette dépendance de moment à autre, cette obscurité, et cette paix de l'âme dans l'incertitude de ce qui lui doit arriver chaque jour, est un vrai

martyre intérieur et sans bruit : c'est être brûlé à petit feu. Cette mort est si lente et si interne, qu'elle est souvent presque aussi cachée à l'âme qui la souffre qu'aux personnes qui ignorent son état. Quand Dieu vous ôtera ce qu'il vous donne, il saura bien le remplacer, ou par d'autres instruments, ou par lui-même. Les pierres mêmes deviennent dans sa main des enfants d'Abraham [1]. Un corbeau portoit tous les jours la moitié d'un pain à saint Paul ermite, dans un désert inconnu aux hommes. Si le saint eût hésité dans la foi, et s'il eût voulu s'assurer un jour d'un autre demi-pain pour le jour suivant, le corbeau ne seroit peut-être point revenu. Mangez donc en paix le demi-pain de chaque jour, que le corbeau vous apporte. *A chaque jour, suf-*

[1] Luc. II. 8.

fit son mal. Le jour de demain aura soin de lui-même[1]. Celui qui nourrit aujourd'hui est le même qui nourrira demain. On reverra la manne tomber du ciel dans le désert, plutôt que de laisser les enfants de Dieu sans nourriture. Mais, encore une fois, ce qu'on vous a mandé n'est rien : les choses sont à une distance infinie de ce que vous craignez.

Je serai ravi de revoir M. le comte de... Ne pourrois-je point vous le mener à..., et l'y laisser? Je pourrai cet été aller faire quelque petit séjour au Château, et profiter de votre voisinage. La continuation des incommodités de Mme la comtesse de Souastre m'afflige : je l'honore du fond du cœur.

Mon Dieu, que Mme d'Oisy me fait de pitié! elle auroit besoin du corbeau

[1] Matth. VI. 34.

de saint Paul. Elle n'avoit de consolation que de vous. J'irai la voir; mais je ne puis le faire qu'une fois. Ne pourriez-vous point l'inviter à vous aller voir à... ? Pour des lettres, je n'en crois pas devoir confier à Mlle de... pour les donner à une femme inconnue.

CCLXXIII.

RECEVOIR LES DONS DE DIEU AVEC RECONNOISSANCE ET HUMILITÉ; MORT DE MONSIEUR, FRÈRE DE LOUIS XIV.

A Cambrai, 16 juin 1701.

Je suis ravi, madame, de vous savoir en paix et en abondance; mais ne dites point *dans votre abondance* intérieure: *Je ne serai jamais ébranlée*[1]. Quand

[1] Ps. XXIX. 7.

on est orgueilleux pour des biens empruntés, le prêteur prend plaisir à confondre l'emprunteur ingrat. Profitez de l'abondance, sans vous l'approprier.

Je suis ici depuis huit heures du matin jusqu'à sept du soir au concours. Dès que j'en serai sorti, j'irai voir cette pauvre recluse, qui me fait grand'pitié : elle a été si gardée à vue !

La mort de Monsieur[4] a été un coup de foudre : il est tombé comme roide mort. Dieu veuille qu'il ait eu à son jubilé les pensées sérieuses qu'on lui attribue ! mais le monde trouve bien sérieux ce qui ne l'est guère.

Ne faites rien qui déconcerte votre petite santé. Pour la crainte des consolations, elle va trop loin : prenez

[4] Philippe de France, duc d'Orléans, second fils de Louis XIII, et frère unique de Louis XIV, mort subitement à Saint-Cloud, le 9 juin précédent, à l'âge de soixante-un ans.

simplement celles qui vous viennent, au hasard d'en être châtiée, si votre cœur n'y est pas assez sobre. Il ne faut jamais passer outre, dès qu'on sent intérieurement la jalousie de l'Époux sacré ; mais on retomberoit dans les réflexions contraires à la simplicité, et dans le trouble, si on vouloit prévenir toutes les jalousies de l'Époux : il y auroit même une volonté propre, et une espèce de délicatesse pour soi-même, à aimer mieux renoncer aux consolations pour être délivré des épreuves qu'elles attirent. Ce seroit vouloir décider, et rejeter le bénéfice de peur des charges. Je conclus que je vous enverrai dimanche un relais à S... pour venir coucher à Cambrai. Je comprends que vous voudriez que j'allasse le mardi à.... et c'est à quoi je suis tout prêt.

Souvenez-vous toujours de ce que

vous dites : *Mes dispositions sont moins sensibles, moins connues et plus vraies.* J'aime la jalousie de Dieu : il faut la laisser détruire tout autour d'elle ; elle ne divise que pour mieux réunir.

CCLXXIV.

LA DOCILITÉ, SEULE RESSOURCE CONTRE LE SCRUPULE.

A Cambrai, 27 juin 1701.

La lettre de Mme d'Oisy est fort touchante, madame. Il étoit trop tard, quand je la reçus, pour l'avertir que je prêchois hier : mais je prêcherai encore dimanche prochain, et je l'en avertirai de bonne heure. Il me tarde beaucoup d'aller à... ; mais j'ai plusieurs chevaux boiteux, qui me font

retarder. Mon impatience regarde plus Mme la comtesse... que vous, madame. Je suis presque fâché, depuis votre départ d'ici. Vous ne voulûtes jamais me promettre ce que j'avois raison de vous demander. Il est vrai qu'il ne faut pas promettre, sans vouloir tenir; mais il faut vouloir tenir tout ce qui est bien demandé. La docilité est la seule ressource contre le scrupule. Vous êtes scrupuleuse sur des bagatelles, et vous ne l'êtes point sur une si grande indocilité : elle est très-contraire au véritable esprit d'oraison. Pardonnez ce reproche. D'ailleurs, j'entre dans vos peines, et je vous plains; mais il faut être fidèle, et ferme dans la voie droite.

CCLXXV.

DISCRÉTION DANS LA PRATIQUE DES AUSTÉRITÉS.

A Cambrai, 15 juillet 1701.

J'ai fort au cœur cette parole : *La personne que vous aimez est malade*[1]. Vous m'êtes en vérité très-chère en Notre-Seigneur. Jugez par là, madame, combien il me tarde de vous savoir guérie. Je crains que vous ne vous soyez épuisée, sans y prendre garde. On prétend même que vous avez fait diverses austérités. Si vous les avez faites sans consulter, votre propre volonté s'y trouve. C'est cette propre volonté qu'il étoit bien plus important de mor-

[1] Joan. XI. 4.

tifier, qu'un corps déjà si affoibli. Ménagez vos forces, je vous en conjure. Je ne perdrai pas un moment pour vous aller voir. Je suis ravi de penser que Mme la comtesse de S... est unie de cœur avec vous dans votre solitude. Ne me faites aucune réponse, et ne songez qu'à rétablir votre santé.

CCLXXVI.

OBÉISSANCE SIMPLE ET AVEUGLE, SEUL REMÈDE CONTRE LES SCRUPULES.

A Cambrai, 30 juillet 1701.

Je ne fais, madame, aucun remercîment ni à vous, ni à Mme la comtesse de...; il y en auroit trop à faire, et je ne suis pas bien préparé à cette fonction.

Venons à vous, dont je suis fort en peine. Vous vous consumez en plusieurs manières, qui sont toutes contraires à Dieu, étant contraires à l'obéissance. Vous vous ôtez les consolations que Dieu ne vous ôte point. Il est aussi dangereux de s'ôter ce qu'il n'ôte pas, que de se donner ce qu'il ne donne point. D'ailleurs le scrupule vous dévore, et c'est ce scrupule qui ne vous laisse ni joie, ni repos, ni soulagement, ni respiration. En même temps il vous rejette dans des confessions perpétuelles de vétilles, qui doivent casser la tête à vous et à votre confesseur. Il n'y auroit que l'obéissance qui pourroit remédier à un mal si pressant : mais elle vous manque, et j'avoue qne j'en suis scandalisé. Si vous étiez simple, vous obéiriez sans raisonner et sans vous écouter. Les vrais enfants se taisent et font ce

qu'on leur dit. L'amour véritable ne sait ce que c'est que de hésiter dans l'obéissance. C'est un grand malheur de souffrir par infidélité. Ce qui mine votre santé minera tout votre intérieur, et vous réduira à une certaine vivacité d'imagination sur l'amour, sans aucune docilité. Pour moi, je souffre de voir ce que vous souffrez contre l'ordre de Dieu. Je n'ai garde d'entrer dans votre conduite, ni même de demeurer uni à vous, si vous ne me promettez les choses suivantes :

1° Vous ferez tout ce qu'on vous dira pour augmenter votre sommeil et votre nourriture, afin de rentrer à cet égard dans le premier état.

2° Vous suivrez la règle du P. R... pour vos confessions.

3° Vous chercherez simplement les consolations et les soulagements d'esprit qui vous conviennent.

Je demande là-dessus une réponse prompte, franche et décisive. Dieu sait la peine que vous me faites.

CCLXXVII.

MÊME SUJET.

A Cambrai, 1er août 1701.

Si mes paroles sont dures, madame, n'oubliez pas, s'il vous plaît, mes expériences. Les termes modérés ne sont pas assez forts pour réprimer vos scrupules. Vous savez bien que mon cœur est très-éloigné de vous traiter durement. Ma peine très-sensible sur votre état montre assez qu'il n'y a en moi rien de dur que l'expression. Voulez-vous que je vous laisse dépérir pour l'intérieur et pour l'extérieur par vos

scrupules? Puis-je être uni en vous en Notre-Seigneur, contre l'attrait de la grâce de Notre-Seigneur même? Je puis bien continuer à vous honorer, respecter et plaindre; mais pour cette union intérieure de grâce, c'est vous qui la rompez par votre indocilité obstinée dans vos scrupules. Si j'étois plusieurs jours de suite avec vous, je vous contraindrois à me dire certaines vérités sur le prochain, que vous regardez comme des médisances, et qui ne sont rien.

Je ne m'effraye point de votre activité involontaire, mais seulement de votre indocilité et de votre réserve volontaire, qui rend inutiles tous les secours de la direction, et qui vous replonge dans vos maux. Vous désobéissez, et ensuite vous ne parlez plus, parce que vous craignez qu'on ne vous ramène de votre égarement, et que vous ne voulez pas être redressée. La

docilité seroit le remède de tous vos maux. L'indocilité rend tous les remèdes inutiles; par là on est toujours à recommencer. Vous avez comme un bandeau qui vous couvre les yeux, et vous ne voyez pas combien vous devriez être scrupuleuse sur vos vains scrupules, pendant que vous vous endurcissez sur les désobéissances les plus contraires à l'esprit de Dieu. C'est quelque chose, que vous reconnoissiez et confessiez de bonne foi votre tort sur la diminution du sommeil et des aliments; mais vous y retomberez bientôt, si vous continuez à écouter vos scrupules qui vous rongent, et à faire des confessions qui vous épuisent. Je reviens donc aux règles du P. R..., et je demande absolument comme condition essentielle, que vous les observerez, et que vous tournerez vos scrupules de ce côté-là.

Je compte que j'irai mercredi au Château, et de là à... Nous parlerons du lieu où vous devez demeurer, et je vous déclare par avance, quoiqu'il ne faille pas prévoir de si loin, qu'Oisy ne me paroît point un lieu qui vous convienne. Je prie Notre-Seigneur de vous faire surmonter ce qui vous éloigne de lui. Dès le moment que vous reviendrez sur vos pas, vous sentirez le besoin de la communion, et vous en serez affamée. Dès que la maladie cesse, le besoin de la nourriture se fait sentir.

CCLXXVIII.

MÊME SUJET.

Au Câteau, vendredi 5 août (1701).

C'est avec le plus sensible regret, madame, que je vous ai affligée : mais j'ai été le premier affligé par votre indocilité, et par votre véritable résistance à Dieu. Je lui manquerois si je vous laissois sans scrupule sur ces résistances, pendant que vous êtes scrupuleuse sur des riens qui vous tuent.

Je compte d'aller aujourd'hui à..., et j'y arriverai en effet au sortir de votre dîner, après avoir achevé quelques affaires que j'ai ici. Si vous voulez me venir voir demain, j'en serai ravi. Il me tarde infiniment de me raccommo-

der avec vous, madame, et beaucoup plus encore de vous raccommoder avec Dieu, dont vous vous éloignez à force de vouloir hors de propos vous en rapprocher par des confessions scrupuleuses. Pardonnez-moi des duretés que vous avez rendues inévitables.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE

DU DEUXIÈME VOLUME.

AVIS

SUR L'EXERCICE DE LA DIRECTION.

CXIII. Sur les scrupules et leurs remèdes..... Page 1

CXIV. Importance de s'ouvrir sur les petites choses, et de renoncer à ce qu'on appelle esprit..... 6

CXV. Être fidèle à déclarer les peines intérieures..... 9

CXVI. Pourquoi et comment on doit s'ouvrir dans ses peines. Manière de converser avec Dieu..... 11

CXVII. La simplicité à s'ouvrir doit être sans réserve d'amour-propre. Ne se point dépiter à la vue de ses défauts. 15

CXVIII. On n'a point la paix en s'écoutant soi-même..... Page 20
CXIX. Mettre à profit nos imperfections pour nous en humilier. Ne regarder que Dieu dans la créature..... 21
CXX. Renoncer courageusement aux secours humains que Dieu nous enlève. 24
CXXI. Contre l'attachement excessif aux consolations qu'on reçoit sous la conduite d'un directeur..... 27
CXXII. Nécessité d'écouter Dieu, et ceux qu'il nous donne pour nous conduire. 29
CXXIII. Comment on doit agir envers une personne foible et dissipée..... 32
CXXIV. Ne pas trop pousser une âme que Dieu attire, mais s'accommoder à sa grâce et en attendre les moments.. 35
CXXV. Ne point se rebuter des imperfections d'autrui, et ne pas trop presser les commençants..... 38

AVIS

SUR LES ÉPREUVES ET LES VICISSITUDES DE LA VIE INTÉRIEURE.

CXXVI. Abandon à Dieu parmi les vicissitudes de la vie intérieure.... Page 41
CXXVII. En quoi consiste la véritable ferveur..... 43
CXXVIII. Se contenter de l'opération de Dieu, quoique cachée, et mélangée des saillies du naturel..... 44
CXXIX. Être fidèle aux exercices de piété, indépendamment du goût sensible. Aimer Dieu, et tendre par la volonté à cet amour..... 47
CXXX. Touchant les distractions involontaires et les sécheresses..... 50
CXXXI. Souffrir la tiédeur et ses propres dégoûts. Oraison de silence..... 53
CXXXII. De l'instinct du fond; de la présence de Dieu; des amusements innocents..... 57
CXXXIII. Ne pas s'inquiéter des sentiments, mais du fond de la volonté... 60
CXXXIV. Recevoir également de Dieu la

tranquillité et la sécheresse dans l'oraison..... ..... Page 63

CXXXV. Recevoir avec une égale tranquillité les consolations et les sécheresses, selon qu'il plaît à Dieu..... 67

CXXXVI. La désoccupation de soi-même perfectionne la vigilance pour se corriger, loin de l'exclure. Dieu doit être aimé purement..... 71

CXXXVII. Comment se conduire parmi les vicissitudes de la vie intérieure... 78

CXXXVIII. Demeurer fidèle dans les sécheresses, pour vivre de la vraie vie de Jésus-Christ en Dieu..... 81

CXXXIX. Crainte injurieuse à Dieu. Utilité d'une misère qui humilie 84

CXL. Langueur de l'âme; sa source et son remède..... 86

CXLI. Supporter patiemment les sécheresses et la vue de nos misères..... 88

CXLII. Avantages des choix, et de l'état d'obscurité où Dieu nous laisse..... 92

CXLIII. Tendre habituellement à Dieu avec paix et fidélité, sans se détourner

pour toutes les distractions involontaires ..... Page 94

AVIS

SUR LA PRATIQUE DE L'HUMILITÉ, DU RENONCEMENT A SOI-MÊME, DE LA RÉSIGNATION DANS LES CROIX, ETC.

CXLIV. Souffrir avec patience et courage dans les peines domestiques 98

CXLV. Avantages de se laisser rapetisser. 100

CXLVI. Quelle doit être la souffrance pour y conserver la paix..... 101

CXLVII. Bonheur des croix..... 105

CXLVIII. Souffrir ici-bas comme les âmes du purgatoire 107

CXLIX. Périls de l'activité et de la dissipation de l'esprit..... 110

CL. Exhortation à la simplicité et à l'enfance chrétienne 113

CLI. Il n'y a que la mort de l'esprit qui prépare bien à celle du corps..... 115

CLII. Changer les maux en biens par la patience..... 119

CLIII. Dieu humilie l'âme par le sentiment de sa foiblesse..... Page 121
CLIV. Sur le même sujet..... 123
CLV. Souffrir sans perdre courage et avec fidélité, sous la main de Dieu, les opérations douloureuses qui nous rapetissent..... 125
CLVI. Se laisser juger, et se corriger en suivant l'esprit de grâce..... 128
CLVII. Sacrifice absolu de l'amour-propre par un continuel abandon de soi-même entre les mains de Dieu..... 130
CLVIII. Abandon à la seule volonté de Dieu; détachement de tout le reste... 133
CLIX. Porter la croix, et s'abandonner à la Providence..... 136
CLX. Sur le même sujet..... 138
CLXI. Ne point agir par naturel, et amortir sa vivacité..... 140
CLXII. Souffrir avec abandon, et boire le calice d'amertume jusqu'à la dernière goutte..... 142
CLXIII. La volonté de Dieu doit être notre tout..... 144
CLXIV. Manière de bien porter sa croix. 147

CLXV. Consentir à n'être rien, et se laisser consumer par une mort entière. P. 149
CLXVI. Vivre en pur abandon et simple délaissement au bon plaisir de Dieu.. 155
CLXVII. Laisser expirer la nature dans le dépouillement et la mort totale..... 157
CLXVIII. Nécessité de s'abandonner en pure foi à l'opération cachée de Dieu pour donner la mort..... 162
CLXIX. Abandon simple et total..... 169
CLXX. Éviter la dissipation, et réprimer l'activité de l'esprit..... 171
CLXXI. Sur le même sujet..... 173
CLXXII. Se laisser conduire sans résistance..... 176
CLXXIII. Avis pour deux personnes en degré différent de grâce..... 179
CLXXIV. Trouver, avec l'apôtre, sa force dans la foiblesse. Caractère de l'abandon véritable..... 182
CLXXV. Croix et morts journalières.... 186
CLXXVI. Les douleurs dans la mort à soi-même ne viennent que de nos résistances. L'abandon, pour être véritable, ne doit point être aperçu... 187

CLXXVII. Se délaisser à Dieu, sans retour inquiet sur soi-même : éviter la dissipation : agir sans rien présumer de son travail..... Page 190

CLXXVIII. Extinction de la vie propre. Agir par grâce. Attendre tout de Dieu..... 197

CLXXIX. Dieu proportionne les souffrances et l'épreuve aux forces qu'il donne..... 201

CLXXX En venir enfin à la pratique. Simplicité et ses effets..... 204

CLXXXI. Suivre Dieu sans égard aux sentiments. Avantages des croix, et fruits qu'on doit tirer de ses fautes.. 206

CLXXXII. D'où vient la diminution des consolations et du recueillement. Renoncer à soi-même et aux créatures.. 209

CLXXXIII. Patience envers soi-même et envers les autres..... 212

CLXXXIV. Se supporter soi-même avec patience..... 214

CLXXXV. Ne point résister à l'attrait intérieur; acquiescer et attendre tout de Dieu..... 217

CLXXXVI. Moyen de trouver la paix au milieu des croix..... Page 221
CLXXXVII. Contre les vaines délicatesses de l'amour-propre, et contre les prévoyances inquiètes de l'avenir..... 224
CLXXXVIII. Sur ce qui donne la paix, et dans quelle disposition on doit se tenir sur les sacrifices que Dieu exige.. 228
CLXXXIX. Fidélité à laisser tomber tout ce qui trouble le silence intérieur, indulgence pour les défauts d'autrui. 231
CXC Bonheur des souffrances. L'amour les adoucit toutes..... 233
CXCI. Sur les grâces reçues, le recueillement habituel, et l'abandon à Dieu.. 235
CXCII. Sur la vie de foi, le détachement et la paix intérieure..... 239
CXCIII. Avis sur la conduite des domestiques..... 242
CXCIV. Détails sur l'intérieur de Fénelon, et sur les défauts de son caractère. 248

LETTRES

DE CONSOLATION.

CXCV. Les grandes douleurs sont un remède aux maux de notre nature.. P. 251
CXCVI. Sur la mort d'un ami, qui avoit été éprouvé par de grandes peines.. 254
CXCVII. Sur la mort édifiante d'une dame..... 255
CXCVIII. Sur la mort d'un ami commun. Être contents que Dieu fasse de nous tout ce qu'il lui plaît..... 257
CXCIX. La religion seule nous donne de véritables consolations dans la perte des personnes qui nous sont chères.. 260
CC. Au duc de Chevreuse. — Consolation sur la mort de son fils aîné..... 263
CCI. La perte des personnes qui nous sont chères sert à nous détacher entièrement des créatures..... 268

LETTRES

A LA COMTESSE DE GRAMONT.

CCII. Moyens de se soutenir au milieu des dangers que l'on rencontre dans le monde..... Page 273

CCIII. Sur un scandale qui venoit d'éclater dans le monde..... 276

CCIV. Agir en tout avec simplicité..... 281

CCV. Remercîment sur l'intérêt qu'elle prenoit à sa nomination à la place de précepteur du duc de Bourgogne... 283

CCVI. Dérober quelques heures aux embarras du monde pour nourrir la piété. Ne point se décourager à la vue de ses foiblesses..... 284

CCVII. Se réserver des heures de solitude; supporter patiemment les importunités d'autrui et nos propres imperfections; moyens d'acquérir l'humilité..... 291

CCVIII. Ne point se troubler pour les fautes involontairement omises en confession..... 296

CCIX. S'appliquer au silence et au recueillement; utilité des pénitences qui ne sont pas de notre goût..... Page 300

CCX. Changer sans scrupule l'heure des exercices de piété quand les devoirs d'état le demandent. Exhortation à la simplicité et à l'enfance chrétienne.. 305

CCXI. Éviter les airs de mépris et de hauteur; supporter patiemment les défauts du prochain..... 309

CCXII. Contre la crainte excessive de goûter les plaisirs innocents. Suivre avec simplicité les avis des médecins..... 312

CCXIII. En quoi consiste la véritable humilité; espérer en Dieu malgré notre indignité..... 316

CCXIV. Adorer les desseins de Dieu dans les révolutions de ce monde..... 322

CCXV. Ne point s'appuyer sur les créatures; s'abaisser sous la main de Dieu..... 323

CCXVI. Sur la compassion qu'elle doit témoigner à son frère disgracié..... 327

CCXVII. Voir ses fautes avec humilité, mais sans trouble..... 329

CCXVIII. Porter ses croix avec paix et humilité..... Page 330
CCXIX. Pardonner facilement aux autres leurs préventions..... 331
CCXX. Conserver la paix au milieu des croix; adorer la main qui nous les envoie..... 334
CCXXI. Avantages des croix supportées chrétiennement..... 338
CCXXII. Ne point ajourner ses projets de perfection. Le parfait amour chasse la crainte..... 341
CCXXIII. Il lui indique un lieu où elle pourra le voir, et badine sur son humeur..... 345
CCXXIV. Recevoir les humiliations comme venant de la main de Dieu.. 346
CCXXV. Félicitations à la comtesse sur l'adoucissement à la disgrâce de son frère. 348
CCXXVI. Ne point ajourner sa perfection; la faire consister dans la fidélité aux petites choses aussi bien qu'aux grandes..... 349
CCXXVII. Dispositions qui conviennent au temps de l'Avent..... 358

CCXXVIII. Avantages des croix... Page 362
CCXXIX. Dérober quelques heures aux embarras pour se fortifier par les exercices de piété..... 364
CCXXX. Sur la mauvaise santé du comte de Gramont..... 367
CCXXXI. Fruits que l'on doit retirer des embarras et des contradictions de la vie..... 368
CCXXXII. Sur la maladie du comte de Gramont. Avantages des croix..... 370
CCXXXIII. Il souhaite que le comte de Gramont agisse noblement avec Dieu, comme il a fait avec le monde..... 373
CCXXXIV. Ne faire aucun pas, même dans le bien, sans prendre conseil; exhortation à la petitesse et à la simplicité d'esprit..... 376
CCXXXV. Éviter la prévoyance inquiète de l'avenir; fruits que nous devons retirer des contradictions intérieures; vanité des biens de la terre..... 378
CCXXXVI. S'accoutumer au recueillement; voir ses fautes sans trouble; se donner à Dieu sans réserve..... 388

CCXXXVII. Supporter les tentations avec paix et humilité..... Page 394

CCXXXVIII. Comment les passions humaines s'entre-choquent; le renoncement et l'abandon, unique moyen de conserver la paix..... 398

CCXXXIX. Peinture de la vie de la cour. 403

CCXL. Adieux à la comtesse, partant pour les eaux de Bourbon..... 407

CCXLI. Dispositions de Fénelon par rapport au livre des *Maximes*..... 408

LETTRES

A LA COMTESSE DE MONTBERON.

CCXLII. Caractère de saint François de Sales. En quoi consiste l'esprit de foi..... 411

CCXLIII. Exhortation à l'entière confiance en Dieu..... 416

CCXLIV. Éviter l'activité inquiète dans le service de Dieu : avis pour la conduite ordinaire..... 419

CCXLV. Il croit à propos d'avoir une con-

versation avec la comtesse sur ses dispositions intérieures..... Page 424

CCXLVI. Avis sur l'oraison, les lectures, la confession et quelques autres articles 426

CCXLVII. Eviter la trop grande activité dans l'oraison..... 433

CCXLVIII. Comment il faut suivre les différents attraits de la grâce dans l'oraison..... 434

CCXLIX. De l'abandon à la Providence à l'occasion de la perte de nos amis. Suivre sans crainte l'attrait qu'on éprouve dans l'oraison pour le simple recueillement..... 438

CCL. En quoi consiste l'oraison de silence; excellence et effets de cette oraison.. 444

CCLI. Consolation sur la mort d'une des amies de la comtesse..... 449

CCLII. Abandon simple et enfantin à la conduite de la Providence; ardeur et vivacité de l'amour naissant..... 450

CCLIII. Sur les douceurs que Dieu fait éprouver aux commençants; fidélité à suivre l'attrait de la grâce..... 455

CCLIV. Combattre les scrupules, en allant à Dieu avec une confiance et une simplicité sans réserve..... Page 459

CCLV. Avec quelle simplicité les amis doivent agir entre eux..... 464

CCLVI. Source des scrupules ; moyens d'y remédier 465

CCLVII. Tort que font les scrupules outrés..... 469

CCLVIII. Le véritable amour de Dieu humilie, et dissipe les scrupules..... 474

CCLIX. Comment l'amour de Dieu apprend à souffrir ; différence entre le courage qui vient de l'homme et la résignation que Dieu inspire..... 478

CCLX. Proportionner les pratiques de piété aux forces corporelles..... 482

CCLXI. Même sujet..... 484

CCLXII. Se confesser sans inquiétude et sans scrupule..... 486

CCLXIII. Se supporter soi-même comme on supporte le prochain ; travailler paisiblement à la correction de ses défauts..... 487

CCLXIV. Surmonter les scrupules, en se défiant de la vivacité de l'imagination..... Page 492
CCLXV. Maladie du dauphin; mort de M. de Croisilles. S'ouvrir avec simplicité au directeur..... 494
CCLXVI. Élargir son cœur par la confiance..... 497
CCLXVII. Sur le même sujet..... 499
CCLXVIII. Résignation dans les pertes et les revers..... 500
CCLXIX. Éviter les raisonnements et les retours subtils sur soi-même..... 502
CCLXX. Itinéraire de sa visite épiscopale. 505
CCLXXI. Ordre de sa visite épiscopale, élargir le cœur par la confiance..... 507
CCLXXII. Éviter les prévoyances; vivre de foi et d'abandon à Dieu..... 510
CCLXXIII. Recevoir les dons de Dieu avec reconnoissance et humilité; mort de Monsieur, frère de Louis XIV... 515
CCLXXIV. La docilité, seule ressource contre le scrupule..... 516
CCLXXV. Discrétion dans la pratique des austérités..... 520

551

CCLXXVI. Obéissance simple et aveugle, seul remède contre les scrupules. Page 521
CCLXXVII. Même sujet..... 524
CCLXXVIII. Même sujet..... 528

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet), rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.

574488

FIN DU DEUXIÈME VOLUME

DES LETTRES SPIRITUELLES DE FÉNELON